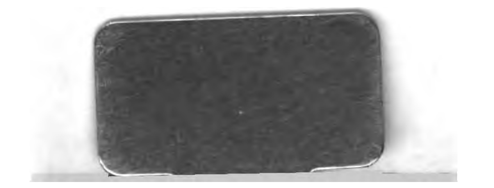
VIXIT BENE. QUISQUIS LATUIT

OGIERUS DE BALBEN ARNOLDUS DE COMPSI

DEUS TESTIS OPERUM





MONUMENS

DES

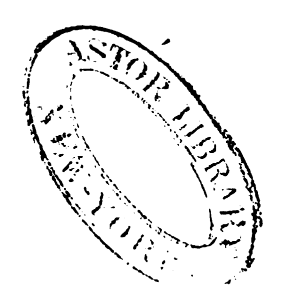
GRANDS-MAITRES

DE L'ORDRE

DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM.

IMPRIMERIE DE J. TASTU, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.


Pierre d'Aubusson
Hélion de Villeneuve
Jean Lavalette
Monuments
des
de
de
VILLENEUVE-BARGEMONT
L. Blaise éditeur,
RUE FEROU N° 24.
Lith. de Melle Formentin, r. des Sts Pères





MONUMENS

DES

GRANDS-MAITRES

DE L'ORDRE

DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM,

OU VUES DES TOMBEAUX

ÉLEVÉS A JÉRUSALEM, A PTOLÉMAÏS,
A RHODES, A MALTE, ETC.,

ACCOMPAGNÉS DE NOTICES HISTORIQUES SUR CHACUN DES GRANDS-MAITRES,
DES INSCRIPTIONS GRAVÉES SUR LEURS TOMBEAUX,
DE LEURS ARMOIRIES, ETC.,

PUBLIÉS PAR MONSIEUR

Le Vicomte L.-F. de Villeneuve-Bargemont.

TOME PREMIER.



PARIS

J.-J. BLAISE, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DU VOYAGE PITTORESQUE DE LA GRÈCE,
RUE FÉROU, N. 24.

1829



Introduction.

Parmi les institutions du moyen-âge que les siècles semblaient vouloir respecter, une des plus célèbres fut sans contredit l'ordre connu d'abord sous le nom d'Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, ensuite de chevaliers de Rhodes, et enfin de Malte : les notices que nous publions sont destinées à en reproduire les principaux traits.

Cet ordre paraissait devoir ne jamais périr, tant son origine se liait à ce qu'il y a de noble,

de grand, de sacré sur la terre. Un sentiment céleste, la pitié pour l'infortune, inspira son humble fondateur dans le siècle qui vit monter sur le trône la troisième race de nos rois. Marchant à pas de géant dans la carrière de la puissance et de la gloire, les Hospitaliers, protégés par un héros de France, se mesurent d'abord avec les colosses de l'Orient sous les bannières de Godefroy de Bouillon; livrés à leurs propres forces, la Palestine devient ensuite le théâtre de leurs exploits, et leur renommée, se répandant dans l'univers chrétien, excite un si merveilleux enthousiasme, enflamme tellement les jeunes courages, que la phalange des Hospitaliers forme à elle seule une armée invincible. Bientôt une admiration mêlée de rage pénètre l'ame des Saladin, des Mahomet, et, plus tard, des Amurat, des Bajazet, des Soliman, dont les gigantesques efforts échouent devant des remparts défendus par quelques centaines de chevaliers. A cette époque, qu'on peut appeler les temps héroïques de l'ordre, ses jours de triomphe, ses jours de deuil sont empreints d'une si glorieuse célébrité, que l'imagination la moins

ardente s'exalte au récit de la valeur surnaturelle d'une poignée de guerriers séparés du monde par les mers, et appuyés pour ainsi dire sur leur future immortalité.

Des abus inséparables d'une civilisation imparfaite changèrent insensiblement sur plusieurs points, on ne peut le nier, l'institution de frère Gérard, *le gardien des pauvres*; mais, en lisant l'histoire de la plupart de ses successeurs, on n'en est pas moins frappé de la mâle vertu qui leur donne une physionomie si particulière..... Combien de ces preux ne préféraient-ils pas expirer au fond des cachots, plutôt que de voir souillées de déshonneur la cotte d'armes émaillée de gueules, et la croix blanche des Hospitaliers? Sous les créneaux des forteresses, sur les nefs chrétiennes, dans les temples saints, appelant toujours les pauvres *leurs seigneurs*, ils consacraient leurs mains généreuses, si habiles à manier l'épée, aux humbles soins de *servans des blessés*, et leur mission sur la terre devenait l'accomplissement rigoureux de tous les devoirs.

Aussi, avec quel respect les chevaliers de

Saint-Jean, leurs illustres chefs surtout, n'étaient-ils pas accueillis auprès des souverains, dont on ne les vit jamais mendier les bienfaits ni les faveurs? François I[er], qui habitua nos rois à la courtoisie de nommer les Grands-Maîtres leurs *chers cousins*, tenait à singulier honneur d'admettre Villiers de l'Ile-Adam dans son intimité; et Charles-Quint, pendant les audiences d'apparat qu'il donnait à Madrid, fit plus d'une fois asseoir le défenseur de Rhodes sous le même dais que lui.

Destinés à subir les cruelles vicissitudes qui attendaient la dynastie des Bourbons, la chute du trône des descendans de Robert-le-Fort, au dix-huitième siècle, fut pour les Hospitaliers le signal des malheurs qui devaient les accabler; dépouillés, errans, proscrits comme les fils de saint Louis, ils se trouvèrent réduits à implorer un asile auprès des monarques de cette vieille Europe dont leur pavillon fut toujours l'allié, souvent le protecteur.

Des événemens trop importans ébranlaient alors le monde chrétien; ses souverains, dont les couronnes chancelaient, ne purent secourir, jeter même un regard protecteur sur

une institution que la plus étrange injustice faisait regarder comme surannée et désormais sans but utile. L'absence des dangers avait rendu ingrat envers ceux à qui l'on en était redevable. On semblait oublier que, si une paix profonde régnait sur ces mers du Levant jadis infestées de barbaresques, elle était due uniquement à l'effroi salutaire inspiré par les escadres maltaises, et que la durée de cet important service suffisait pour expliquer le peu d'intérêt historique qu'offrait le gouvernement des derniers Grands-Maîtres.

Par une fatalité déplorable, la dignité suprême de l'ordre était alors tombée, il faut bien le dire, en des mains faibles et incapables.... Qu'on ne s'étonne donc point si des remparts reconnus inexpugnables ne purent arrêter un seul jour l'homme extraordinaire qui poursuivait une carrière semée de prodiges. Malte, qu'une défense héroïque avait immortalisée deux siècles auparavant, ouvrit ses portes au jeune conquérant, surpris d'y entrer sans coup férir... La pusillanimité, l'ineptie, et, tranchons le mot, la trahison, consommèrent ce que la force et la bravoure

française n'auraient peut-être jamais obtenu.

Qui, depuis, n'a pas éprouvé un amer regret de cette dispersion, en voyant la scandaleuse arrogance de ces chétifs despotes des côtes africaines, qui osent insulter impunément de royales bannières? Sentinelles avancées, les chevaliers eussent anéanti à jamais le fléau si honteux de la piraterie; tirant l'épée pour la défense de leurs co-religionnaires, ils eussent détourné de la Grèce moderne ces désastres inouis qu'ont déplorés les nombreux amis des plus beaux souvenirs, et ils lui eussent aussi sauvé le reproche de favoriser elle-même le brigandage par son exemple. Enfin, l'étendard empreint de la croix du Sauveur, flottant sur les chefs-d'œuvre des arts, indiquant un asile à toutes les hautes infortunes, protégeant le commerce, s'opposant avec une inébranlable constance à l'invasion menaçante du Croissant, n'eût pas cessé de se montrer ce qu'il fut toujours, l'emblême de l'honneur, du courage et de l'humanité!

Une vérité si incontestable rend superflu ce qu'on pourrait ajouter sur l'utilité qui résulterait du rétablissement d'une pareille institu-

tion, modifiée dans son ensemble, et fondée sur des bases plus en harmonie avec une ère nouvelle. D'ailleurs, d'habiles panégyristes [1]

[1] « Il est bon, disait M. de Marchangy (note du vingt-neuvième récit, *Gaule Poétique*), de proclamer des vérités utiles. L'ordre de Saint-Jean existe toujours en vertu de tous les principes invariables qui protégent les souverainetés légitimes contre les usurpations. Ceux qui accordaient jadis l'hospitalité aux princes détrônés, implorent des princes un asile. Ceux qui distribuaient leurs richesses aux pauvres et aux infirmes, réclament aujourd'hui des secours. Ceux qui furent la terreur des pirates et qui vengeaient le commerce de la chrétienté des corsaires barbaresques, demandent qu'on répare à leur égard des larcins et des déprédations... Malte (ajoutait-il, t. VI, p. 226) fut une école de marine, d'où sortirent les Suffren, les Tourville, les d'Aubusson, les Coëtlogon, les Châteaurenard, et tant d'autres vaillans amiraux sous qui le pavillon des lis fut couronné de palmes navales... »

Abordant des idées d'un autre ordre, « jetons, dit M. le comte P. de V[1]. (*de l'Afrique et des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem,* 1818), jetons un regard sur l'avenir de l'Afrique... Qui peut se refuser à penser que ce pays, rendu à la civilisation, ne donnât bientôt le jour à des génies capables d'honorer l'humanité? La patrie des Hannon, des Annibal, et plus tard des Augustin, des Cyprien, retrouverait sa glorieuse fécondité dès qu'elle serait peuplée de ces enfans d'Europe, qui semblent destinés désormais à soumettre et à illustrer le reste du monde... Sous quels auspices plus brillans pourraient-ils y être conduits que sous les bannières des Hospitaliers, si favorisés de la victoire par tant de siècles!

ont entrepris cette noble tâche, l'ont brillamment soutenue, et plusieurs voix éloquentes ont retenti à plusieurs reprises à la Chambre législative pour exprimer le même vœu [1].

» O vous! dignes légataires des hauts sentimens des du Puy, des Guérin, desVilleneuve, des Bérenger, des Hérédia, des Carrette, des Wignacourt, etc., etc., précieux débris du plus noble boulevard que la pitié et la valeur aient jamais élevé entre la civilisation et la barbarie, songez que deux fois vous renaquîtes de vos cendres avec un nouvel éclat. Ne désespérez pas de commencer une carrière plus grande, plus glorieuse encore que celle que vous avez parcourue, toute pleine de merveilles qu'elle se montre à vos yeux! »

[1] On distingua entre autres celle de M. le comte de Marcellus (aujourd'hui pair de France), qui s'écriait : « Il revivra, cet ordre; oui, toujours il tiendra le sceptre de l'honneur... toujours cet arbre antique et majestueux couvrira de son ombre hospitalière les faibles, les pauvres, les opprimés. Planté sur la tombe du Sauveur des hommes, il en a reçu une racine d'immortalité. »

« Noublions pas, ajoutait le comte L. du Hamel (le 17 juillet 1821), les fastes des temps passés de notre histoire, si nous voulons faire admirer aussi les gloires contemporaines... N'oublions pas que les chevaliers de Jérusalem, de Rhodes et de Malte, ont laissé sur les bords du Jourdain et dans les plaines de Syrie, une immense tradition d'héroïsme, dont leurs petits-neveux ont hérité six siècles après; et que, si le nom et le caractère de *franc* reçoivent encore, dans les vastes contrées de l'islamisme, un tribut d'estime et souvent de respect, ils le doivent en grande partie au souvenir des exploits et des vertus des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem..... En ce mo-

Néanmoins, nous le disons à regret, des efforts si dignes d'éloges n'ont trouvé que des cœurs glacés et des démonstrations stériles. L'heure de la réparation paraît indéfiniment ajournée. L'antique Ferrare, où le chantre de la *Jérusalem délivrée* sentit éclore les premières étincelles de son génie, est devenu le seul asile de ces vétérans de l'honneur, qui, gardiens d'un dépôt sacré, se transmettent fidèlement des traditions de piété et d'héroïsme mêlés à des espérances trop souvent déçues! Le saint berceau de l'ordre, célébré par le Tasse, n'a plus de vestiges du séjour des chevaliers.... Rhodes subit depuis trois siècles le joug de l'islamisme... On connaît le sort de Malte...

Des ruines, des tombeaux épars et mutilés,

ment, continuait le noble député de la Gironde, la voix de l'humanité, qui se fait entendre plus haut que celui de la politique, ne nous crie-t-elle pas que, si l'ordre dont je vous parle aujourd'hui existait encore, il opérerait une puissante diversion en faveur de cette malheureuse nation dévouée tout entière à la mort par des oppresseurs barbares? Certes, ces généreux chevaliers eussent volé au secours de ce peuple chrétien, égorgé par les sanguinaires disciples de Mahomet; ils auraient sauvé quelques-unes de ces familles que le fer, le feu, le cordon et les noyades punissent d'adorer le même Dieu que nous. »

des fortifications qui ont changé de défenseurs et de bannières, voilà donc ce qu'offrent désormais les illustres demeures de ces soldats Hospitaliers! Toutefois, à côté de ces tombes profanées et sans ossemens, de ces murs crénelés où l'œil n'aperçoit plus de frères de Saint-Jean, brillent encore, à travers les âges, des souvenirs impérissables qui feront à jamais tressaillir les hommes dont le cœur est placé assez haut pour comprendre la vraie gloire...

Mais, si l'aspect des lieux qui recèlent ces ruines offre un véritable intérêt, il n'est guère permis qu'à un petit nombre de voyageurs privilégiés d'aller leur porter le tribut d'une muette admiration. Ainsi, un puissant attrait s'attachera naturellement aux récits qu'ils en transmettront, et surtout aux dessins qui, comme des témoins irrécusables, viendront les reproduire avec fidélité! On ne craint donc pas d'être démenti, en assurant qu'il existe peu de collections faites pour exciter une plus juste curiosité, que celle des *Monumens des Grands-Maîtres de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem*, dont la conserva-

tion est due tout entière à un hasard aussi singulier qu'heureux [1].

[1] Je dois la communication de ces précieux dessins à feu M. le comte de Bloise, Commandeur d'Hannonville, très-versé dans l'histoire de son ordre, et qui, jusqu'à la fin de sa longue carrière, a conservé une amabilité toute française unie au goût des arts. Faisant des recherches dans les archives de Malte, il découvrit le recueil négligé de cette collection, renfermant les vues et les inscriptions des monumens élevés aux Grands-Maîtres, et prises sur les lieux (disait le manuscrit qui accompagnait le recueil) par des peintres envoyés aux frais de l'ordre à diverses époques.

Jaloux de posséder les dessins de ces monumens, dont quelques-uns portent à penser qu'ils furent seulement représentés soit sur la toile, soit sur des fresques, ou simplement gravés sur des pierres sépulcrales, M. le commandeur d'Hannonville les copia lui-même, et ne tarda pas à s'applaudir de sa curiosité, la partie des archives où ils étaient renfermés ayant péri dans un incendie.

Tel est l'historique fidèle d'un récit auquel je n'ai pu me permettre de rien changer, et qui m'a été répété plusieurs fois ainsi qu'à d'autres personnes. Le comte de Bloise ajoutait que la plupart des artistes qui avaient dessiné ces monumens, ne sachant pas déchiffrer les caractères gothiques des inscriptions, se les étaient fait traduire en lettres romaines, et les avaient tracés ainsi.

M. le commandeur d'Hannonville, grand-croix et ministre de l'ordre au congrès de Vérone, en 1814, etc., etc., mourut à Nancy, le 29 mai 1824, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Plein de bienfaisance envers les indigens, l'exercice de cette noble vertu ne s'est pas éteint avec lui, et l'acte qui renferme

On partagera également, j'en ai la confiance, le sentiment d'orgueil national qui fait

ses dernières volontés s'exprime ainsi : « Ayant passé ma jeunesse dans l'ordre hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem, je ne crois pas pouvoir faire un meilleur usage de ce que la Providence m'a laissé, que d'en employer une partie au soulagement des pauvres. »

Je crois devoir ajouter à ces détails que les tombeaux de Rhodes, qui n'étaient pas d'une rigoureuse conformité avec ceux qui existent encore, seront rectifiés sur les dessins de l'ouvrage publié par M. le colonel Rottiers. Les monumens de Malte ont été dessinés sur place, ainsi que le mausolée de Raimond Zacosta, mort et inhumé à Rome dans l'église de Saint-Pierre. Ceux de Foulques de Villaret et de Didier de Saint-Jaille, ensevelis à Montpellier en 1307 et 1536, n'ont pu se retrouver, l'église de Saint-Jean, qui possédait leurs cendres, ayant été détruite.

En faisant connaître les recherches auxquelles j'ai dû me livrer pour compléter cet ouvrage autant que possible, je dois mentionner ici ma reconnaissance envers M. le docteur Malgaigne et M. D. Boiselle, qui m'ont été du plus grand secours pour les nombreux matériaux des notices biographiques des Grands-Maîtres; et à M. M.-R.-A. Henrion, avocat à la Cour royale de Paris, qui, à l'âge où d'autres apprennent encore, publie des ouvrages qui annoncent autant de talent que de connaissances profondes et variées.

Je dois payer également un juste tribut de gratitude à M. Amédée de Butet, fils de l'honorable consul de ce nom à Malte, et à M. Borg, vice-consul, pour les utiles renseignemens qu'ils m'ont procurés avec un empressement et une obligeance qui en doublent le prix.

regarder cette publication comme un de ces nobles héritages que la France semble toujours en droit de revendiquer. Si le fondateur de l'ordre des Hospitaliers naquit dans une province unie depuis à la couronne des lis, ils étaient Français ces Grands-Maîtres qui élevèrent tant de trophées à Jérusalem, à Rhodes et à Malte. Aussi, l'impartiale histoire rapporte-t-elle qu'un des plus dignes chanceliers dont s'honore notre magistrature, Michel de l'Hôpital, le faisait remarquer en 1565 à la reine qui attacha une si funeste célébrité au nom de Médicis. Des milliers de Musulmans venaient alors de perdre la vie, foudroyés par le canon des chevaliers que commandait Jean de La Vallette.

Il était convenable de joindre aux *Monumens des Grands-Maîtres* une suite de notices plus ou moins développées, sur chaque chef de

Les planches de l'ouvrage ont été confiées à un dessinateur plein d'habileté et de modestie, M. Loyer : M. J.-J. Blaise, si connu par les magnifiques éditions des *Lettres de Madame de Sévigné*, du *Voyage pittoresque de M. le comte de Choiseul-Gouffier*, etc., etc., ne pouvait mieux choisir parmi les artistes de la capitale.

l'ordre, comme texte indispensable de ces sépultures, liées à des noms devenus historiques. Mais, si je n'ai rien négligé pour atteindre la vérité autant qu'il a été en mon pouvoir, je me crois dispensé d'ajouter qu'il n'est jamais entré dans ma pensée de prétendre donner ici une histoire complète des Hospitaliers.

La série des monumens des Grands-Maîtres peut se diviser en trois classes :

1°. Ceux qui ont existé à Jérusalem, à Ptolémaïs, à Margat ou en Chypre, et dont on ne retrouve plus de traces.

2°. Les tombeaux élevés à Rhodes, et dont un ouvrage qui paraît en ce moment confirmera l'exactitude.

3°. Enfin, les mausolées qui décorent l'église de Saint-Jean à Malte, où ils sont conservés avec le religieux respect dû aux cendres illustres qu'ils recèlent.

J'ai cru devoir joindre à cette publication les vues des principales résidences des chevaliers, entre autres celle de l'antique Jérusalem, où prirent naissance presque à la fois les Hospitaliers, les Templiers et les chevaliers Teutoniques; mais on y chercherait vai-

nement de nos jours le moindre vestige de l'hôpital de Gérard Tunc, et du palais des premiers Grands-Maîtres, disparus depuis des siècles de la ville sainte. Un des plus anciens voyageurs français, Jehan de Mandeville Saint-Alban, visitant Jérusalem vers 1330, dit que « non loin de l'église du Saint-Sépulcre, à deux cents toises ou stades vers le midi, près la porte de Sion, était le grand hôpital de Saint-Jean, habité par les chevaliers de Rhodes. La façade du palais était soutenue par cent soixante-quatre pilastres de pierre. Tout auprès étaient bâties les églises de Notre-Dame-Majeure et de Notre-Dame-Latine. »

Mais, selon l'auteur de la *Description très-particulière des Saints Lieux, en 1646*, « ces monumens étoient tellement destruits, qu'on n'en sçauroit remarquer chose digne d'être escripte. »

Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre, si célèbre par ses siéges, méritait d'être reproduite à côté de la capitale de la Palestine.

On ne pouvait surtout oublier une cité au nom de laquelle un charme inexprimable semble attaché, « Rhodes, dont le temple dédié

à Vénus, dit M. le comte de Choiseul-Gouffier [1], était plus riche encore des hommages des artistes que des présens des rois, et où l'on trouvait réunis les ouvrages des Zeuxis et des Pharrasius, les chefs-d'œuvre d'Apelle, et même ce tableau de Protogène, sur lequel le hasard fit, dit-on, ce que l'art n'avait pu faire.»

Grâce à un voyageur moderne [2], j'éprouve moins de regret de n'offrir de Rhodes que la vue de la fameuse tour de Saint-Nicolas, remarquable par sa position, et les quatre élégantes tourelles dont elle est flanquée. On sera amplement dédommagé en trouvant entre au-

[1] Nous saisissons l'occasion que nous offre cette citation de rappeler avec les plus grands éloges la magnifique édition que M. Blaise a donnée du *Voyage pittoresque de la Grèce*, 3 vol. grand in-fol., ornés de plus de 300 belles gravures.

[2] M. le colonel B.-E.-A. Rottiers, chargé, en 1826 et 1827, d'une mission scientifique dans le Levant, qu'il visita accompagné d'un de ses fils et d'un habile peintre, M. P.-J. Witdoeck. Parmi les dessins qu'il annonce dans son ouvrage (dédié à S. M. le roi des Pays-Bas, et dont la première livraison a paru à Bruxelles, 1828, imprimerie de Tencé frères), on remarque la loge de Saint-Jean, le couvent des Chevaliers, la rue des Chevaliers, la Châtellenie où fut jugé d'Amoral, les auberges de France, d'Angleterre, etc., l'église de Saint-Jean, la grande Mosquée, les fresques du caveau de Philerme, la fresque de Dieudonné de Gozon, etc., etc.

tres, dans l'ouvrage de M. le colonel Rottiers, le palais des Grands-Maîtres, l'église de Saint-Jean (actuellement la grande mosquée), et la rue des chevaliers, bordée de maisons gothiques « d'où ne sont point effacés encore une foule de blasons et de devises gauloises. » Chacun pourra juger de l'exactitude de l'illustre auteur de l'*Itinéraire à Jérusalem*, qui écrivait il y a environ vingt ans : « J'y ai remarqué les lis de France couronnés et aussi frais que s'ils sortaient de la main du sculpteur. Les Turcs, qui ont mutilé partout les monumens de la Grèce, ont épargné ceux de la chevalerie. L'honneur chrétien a étonné la bravoure infidèle, et les Saladin ont respecté les Coucy. »

Je dois à mon frère, le vicomte J.-B. de Villeneuve-Bargemont, capitaine de vaisseau, des vues et des dessins [1] d'un fini précieux sur

[1] Ces dessins consistent en des vues de Malte, du palais Magistral, de l'église de Saint-Jean, de la chapelle souterraine, enfin de plusieurs peintures à fresque ornant les salles du palais.

Naberat, dans l'*Histoire de Malte*, in-folio, publiée en 1659, a donné aussi des plans et des vues des diverses résidences de l'ordre ; mais il suffit d'y jeter un coup-d'œil pour se convaincre

Malte, recueillis pendant l'intéressante campagne qu'il terminait l'année dernière dans le Levant. Ils achèveront la partie pittoresque de l'ouvrage. Une notice sur chaque résidence des Grands-Maîtres [1], extraite de relations iné-

que ces gravures informes ne peuvent offrir la plus légère apparence de vérité.

[1] On peut consulter, outre Vertot, sur l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et les résidences des Grands-Maîtres : Beaudoin, *Histoire de Malte,* continuée par Naberat. Paris, 1659, in-fol. — *Codice diplomatico del sancto ordine Gerosolimitano,* publié par Sébastien Paoli. Lucques, 1733, 2 vol. in-fol. — *Memorie de Gran-Maëstri,* par Pacciaudi. Parme, 1780, 3 vol. in-4 (l'ouvrage n'a pas été achevé). — *Istoria della sancta milizia di San-Giovani Gerosolimitano,* par J. Bosio. In-fol., 1594, 1602, 1622, 1632, 3 vol.; continué jusqu'en 1636, Vérone, 1703. — Bailli Florentin, *Histoire du siége de Malte.* — *Expugnatio Rhodi,* par Bernard de Breindembach. — *Annales de l'Ordre,* par Beaudini. — *Traité du Siége de Rhodes en 1522,* par le commandeur de Bourbon. — *Commentaire du Siége de Rhodes en 1480,* par Cahorsi, vice-chancelier de l'ordre. — *Cremaux, maréchal et général des galères de Malte, Relation de ses Combats.* Lyon, 1629. — Fontanus, *de Bello Rhodis.* 1522. — *Chronica de Funes.* — *Histoire de Malte,* par Boissat, seigneur de Licien. — *Malta illustrata,* par G.-F. Abela. Malte, 1647; augmenté et continué par Ciantar, 1770, 1780, 2 vol. in-fol. — *Malta Antica illustrata, co Monumente e l'istoria,* par Honoré Ores. Rome, in-4. — *Statuta Hospitalis Hierusalem,* par Viltronio. Rome, in-fol., 1588. — *Ancient and Modern Malta,* par L. de Boisgelin. London, 1804, 3 vol.

dites, etc., et quelques notes accompagnées de pièces justificatives sur l'histoire de l'ordre jusqu'à nos jours, en seront le complément.

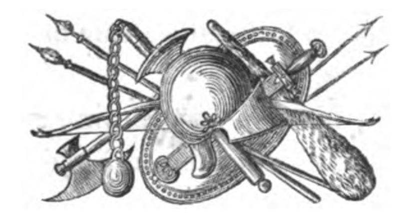
Aucune circonstance, ce me semble, n'était plus propice pour publier ces récits dans lesquels le désir d'intéresser en cherchant avant tout à être vrai a été mon unique guide. Une froide politique n'entrave plus de généreux élans ; les accens de l'humanité outragée ont enfin retenti jusqu'au cœur magnanime du Roi Très-Chrétien, et une expédition chevaleresque, rappelant celle des Ville-Hardouin, des Nesle, des La Trémouille, des Montesquiou, etc., etc., s'apprête à moissonner de nouvelles palmes dans ces régions poétiques, où nos preux du treizième siècle en cueillirent de si brillantes.

Toutefois, bien que les sentimens généreux qui embrasaient les défenseurs de Jérusalem, de

in-4. — *Recherches historiques et politiques sur Malte*, par X. Paris, an VII. — Houel, *Voyage pittoresque des îles de Sicile, Lipari et Malte.* — *Malte*, par un voyageur français (le chevalier de Saint-Priest). 1791. — *Notices historiques sur Malte*, par M. Mimaut. — *Martyrologe des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, par le frère Mathieu de Goussancourt. In-fol. Paris, 1643. Manuscrit de l'Arsenal; etc., etc., etc.

Rhodes et de Malte, électrisent encore aussi activement les cœurs, il n'est jamais hors de propos de rappeler aux générations naissantes que les souvenirs du passé peuvent s'allier glorieusement à tous les prodiges dont nos yeux furent éblouis, et de prouver qu'il fut toujours dans la destinée de notre belle France d'obtenir la suprématie en modèles d'héroïsme, d'honneur et de fidélité.

3 novembre 1828.



GERARDO TUNC HIEROS:
EQUIT: MAGISTRO.

GÉRARD  TUNC.

Lith. de Villain.

MONUMENS
DES GRANDS-MAITRES
DE L'ORDRE
DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM.

GÉRARD TUNC,

Fondateur-Recteur ou Maître de l'Ordre,
A JÉRUSALEM.

1113-1121.

Gérard Tunc [1], né au milieu du XI[e] siècle, dans la petite ville de Martigues [2], en Provence, est gé-

[1] Aussi nommé par les historiens Tum, Tung, Tuncus, Thom, Thunc, Tenc, Tenque, Giraldus, Geraudus, etc.

[2] Connue autrefois sous le nom de l'*isle Saint-Geniez*, et que sa position a fait surnommer *la Venise Provençale*. Les historiens d'Italie placent à Amalfi (royaume de Naples) la patrie de Gérard.

1

néralement regardé comme le fondateur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Quelques années avant cette époque célèbre, des troupes de pélerins s'élançaient de toutes les parties de l'Europe civilisée vers le berceau de la religion chrétienne, guidés, les uns par une naïve dévotion ou par le repentir, les autres par l'amour des excursions lointaines et l'attrait des nouveautés; mais, voyageant sans ordre, marchant sans escorte et sans guide, dépourvus de connaissances géographiques, la plupart périssaient dans les embuches des Sarrasins, succombaient sous l'influence d'un ciel dévorant, ou n'arrivaient au terme que couverts de blessures, et épuisés de fatigue et de misère.

Un tel état de choses excita vivement la commisération de quelques riches marchands d'Amalfi au royaume de Naples, qui, dès l'an 1050, achetèrent à prix d'or des califes d'Égypte la permission de bâtir à Jérusalem, auprès du Saint-Sépulcre, un monastère du rit latin, et un hôpital pour recevoir les pélerins pauvres ou malades; ils y dédièrent aussi une église sous le nom de Sainte-Marie-la-Latine. Gérard, que ses parens, quoique pauvres marchands, avaient fait élever avec soin, et que le désir de visiter les lieux saints avait conduit de bonne heure en Palestine, vit le dévouement des pieux négocians; il en fut pénétré, et ayant résolu aussitôt de le partager, il ne tarda pas

à ajouter encore à leur bienfaisance en secourant avec le même zèle les chrétiens des deux communions. Répandant ses aumônes jusque sur les infidèles, sa réputation s'accrut de plus en plus, et il fut proclamé dans l'Orient le *Père des Pauvres*. Telle devint même sa popularité, que les croisés, Godefroi à leur tête, ayant paru sous les remparts de Jérusalem, le gouverneur de la ville, redoutant que Gérard n'usât de son empire sur les esprits pour favoriser les assiégeans, le fit charger de chaînes et enfermer dans une étroite prison. Les chroniques contemporaines, empreintes d'une pieuse crédulité unie à l'amour du merveilleux, racontent que Gérard ayant été découvert portant des pains dans les plis de sa robe pour les jeter aux chrétiens, fut amené devant le chef de l'armée musulmane, et que les pains se trouvèrent miraculeusement changés en pierres.

Délivré par la conquête de la ville sainte, Tunc accourut dans son hospice prodiguer ses soins à ses libérateurs, leur consacrant ses veilles, sa fortune, son existence entière. Une foule de croisés expirans lui durent la vie, et, frappés d'admiration de sa charité, plusieurs chevaliers de haut rang ne balancèrent pas à imiter le touchant exemple que donnait au monde chrétien cet homme simple et courageux. Godefroi l'honora de plusieurs visites et fit cession à l'hospice d'une partie de ses

domaines dans le Brabant; presque tous les souverains, et un grand nombre de seigneurs, ne se montrèrent pas moins généreux, et l'on vit alors ces frères hospitaliers, dotés d'un revenu triple de celui de beaucoup de rois, continuer cependant à se nourrir d'un pain grossier, s'imposer toutes sortes de privations, et réserver leurs richesses pour les malades.

Guillaume de Tyr rapporte que Gérard servit d'abord les pauvres de l'hôpital sous les ordres d'un abbé. Mais, étendant insensiblement ses vues bienfaisantes, il voulut qu'une institution forte perpétuât le zèle de sa charité, et il engagea ses confrères, vers l'an 1100, à adopter comme lui l'habit religieux. Le premier, prosterné devant le Saint-Sépulcre, il reçut du patriarche de Jérusalem le manteau noir orné d'une croix en toile blanche, et fit vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Le pape Pascal II, approuvant le nouvel ordre, en 1113, adressa à Gérard une bulle comme prévôt de Saint-Jean de Jérusalem, le nomma fondateur et chef des Hospitaliers, et voulut qu'après sa mort les frères seuls eussent le droit de lui élire un successeur.

Libre alors de la juridiction des moines, Tunc fit bâtir une église magnifique sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, et de vastes hôpitaux furent construits tout autour. Par ses soins s'élevèrent

en Europe un grand nombre d'hôpitaux et de maisons de charité (première origine des commanderies), où l'on recueillait les pélerins, les pauvres, les malades. La Provence, l'Andalousie, la Sicile, la Pouille, furent des premières à seconder les vœux du pauvre frère Gérard, devenu le bienfaiteur de l'Orient et de sa patrie.

Après quatre-vingts années de travaux pénibles, et dans lesquels son zèle ardent pouvait seul le soutenir, Tunc mourut aimé, regretté de tous, et révéré comme un bienheureux. On place sa mort à l'an 1118, d'autres à l'an 1120 ou 1121. Son corps ayant été successivement transporté à Rhodes, à Chypre et à Malte, le fut enfin à Manosque, en 1534 : trois ans après, le commandeur Jean de Boniface, Provençal, le fit déposer dans la chapelle des anciens comtes de Forcalquier (appartenant à l'ordre) [1]. Les ossemens du fondateur des Hospitaliers étaient conservés dans une cassette ornée de peintures, et fermée de deux serrures dont on gardait les clefs au grand-prieuré de Saint-Gilles; on lisait cette inscription sur le mur où la cassette était placée :

HIC JACENT OSSA SANCTI GERARDI.
1623.

[1] Le célèbre Pierre Puget sculpta en argent la statue de Gérard, et la tête, qui passait pour un des chefs-d'œuvre de

Plusieurs villages de Provence prétendent néanmoins posséder des reliques de ce vénérable personnage.

On ignore quel genre de monument lui fut élevé à Jérusalem [1], on sait seulement qu'on lisait sur une des faces :

A GÉRARD TUNC,
FONDATEUR DE L'ORDRE DES CHEVALIERS
DE JÉRUSALEM.

Les armes de Tunc étaient un lion lampassé et bordé de gueules sur un champ d'azur; ses héritiers les changèrent en fleurs de lis.

ce grand homme, existe encore dans la principale église de Manosque; mais on a eu le mauvais goût de la peindre.

[1] Le dessin du tombeau de Gérard Tunc manquant à la collection, celui qu'offre la première planche est de la composition de M. Châtelain fils, architecte du département de la Meurthe, à Nancy.

La médaille gravée en l'honneur du fondateur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, dans l'ouvrage imprimé à Parme par Bodoni, en 1780, sous le titre de : *Memorie de gran Maëstri*, etc., porte cette légende : *Pietatis, virtutisque bellicæ fœdus*. Gérard y est représenté encore jeune, et d'une figure noble et douce.

L'exergue de la médaille offre une main, avec ces mots : *In Dominatione Manusque*, puis une croix, autour de laquelle on lit : *Hospitalis Sancti* 10✝ↄ.IS.✝8.

M.C.LXXX.VIII

RAYMVNDO PODIO P. Mo XENODOCHIVM

A

TRADIDIT SUIS RITUM

PARVIS PRECANDI ET PALLIVM NIGR. INITIIS

ALBA C.R. OCTOGENA NOTATVM

Imp. Litho. de Mlle Formentin rue des Sts Peres No. 10.



Raimond du Puy.

RAYMOND DU PUY,

Premier Grand-Maître,

A JÉRUSALEM.

1118-1158.

Raymond du Puy [1], gentilhomme du Dauphiné, succéda à Gérard Tunc par l'élection libre et unanime des frères hospitaliers. Issu d'une maison aussi antique qu'illustre, qui subsiste encore sous le nom de Puy-Montbrun, Raymond était un des aventureux chevaliers qui passèrent en Asie à la suite de Godefroi de Bouillon. Blessé grièvement dans l'un des assauts livrés devant Jérusalem, il fut transporté à l'hospice de Saint-Jean. Ayant dû sa guérison aux soins touchans qu'il y reçut, il de-

[1] *De Podio* ou *di Poggio*. Quelques historiens placent le lieu de sa naissance en Languedoc. Il était parent d'Adhémar de Monteil, évêque du Puy.

manda l'habit des frères hospitaliers dans le premier élan de sa reconnaissance. Ces exemples n'étaient pas rares en ces temps où, la foi élevant les hommes au-dessus des biens de la terre, l'on voyait le chef de l'armée chrétienne refuser un diadème et le titre de souverain aux mêmes lieux où le Sauveur du monde avait été couronné d'épines.

On comprend toutefois que, malgré leur vocation nouvelle, les compagnons de Godefroi devaient nourrir constamment un vague désir de gloire; et ces hommes, nés dans les camps, élevés au bruit des armes, sentaient fréquemment battre un cœur guerrier sous la robe de bure qui les couvrait. Digne d'être placé à leur tête, Raymond ne tarda pas à concevoir un de ces desseins qui s'impriment à jamais dans la mémoire des hommes. L'ayant mûri long-temps, il assembla le conseil de l'ordre, lui exposa les bienfaits qu'on en attendait, peignit sous les plus vives couleurs les cruautés exercées par les infidèles sur les malheureux pélerins qui n'avaient pu s'enfermer dans les murs de la ville sainte, et, saisi d'un noble enthousiasme, il proposa aux Hospitaliers de joindre aux trois premiers vœux qui les avaient réunis, celui de prendre les armes pour la défense de la religion. Les vieux soldats de Godefroi accueillirent avec transport un pareil projet, et l'ordre fut sur-le-champ classé en trois divisions : les prêtres

ou aumoniers; les frères servans, qui devaient demeurer auprès des malades; enfin les chevaliers, tous hommes de noble extraction, tous preux guerriers, tous ceignant l'épée et la cotte-de-mailles sur le froc des religieux.

Ainsi se forma cette milice invincible et immortelle, qui sut unir les vertus du prêtre aux vertus du soldat, qu'on ne vit s'armer que pour des guerres justes, et dont la première loi était de ne jamais fuir. Tant de jeunes gentilshommes se présentèrent alors pour en faire partie, qu'on crut devoir les séparer d'après les royaumes ou provinces d'où ils arrivaient : ces sortes de légions prirent dès-lors la dénomination de *Langues*, et plus tard celle d'*Auberges*.

Leur vertueux chef, à la tête de tous ses chevaliers, commença par demander la bénédiction du patriarche de Jérusalem, et de-là fut offrir ses services au roi Beaudoin. Le frère de Godefroi les reçut avec une vive reconnaissance : le temps était arrivé où, à leur tour, les Hospitaliers de Saint-Jean allaient devenir les protecteurs des souverains qui naguère les avaient protégés. D'un commun accord, ils voulurent qu'un titre particulier désignât Raymond du Puy : il prit celui de Maître ou Grand-Maître[1], et pendant trente années que dura

[1] Raymond s'intitulait dans ses actes : *Servus pauperum*

son glorieux magistère, il ne se passa aucun combat où ses chevaliers ne fissent briller leur héroïque intrépidité; malheureusement l'histoire est muette sur les détails de ces événemens.

Toutefois, les documens qu'elle nous a transmis nous permettent d'appliquer aux chevaliers de Saint-Jean ce que saint Bernard, écrivain contemporain, a dit des Templiers : « Ils vivent, dit ce saint abbé, dans une société agréable, mais frugale; sans femmes, sans enfans, et sans avoir rien en propre, pas même leur volonté; ils ne sont jamais oisifs, ni répandus au-dehors; et quand ils ne marchent point en campagne et contre les infidèles, ou ils raccommodent leurs armes et les harnois de leurs chevaux, ou ils sont occupés dans de pieux exercices par les ordres de leur chef. Une parole insolente, un ris immodéré, le moindre murmure, ne demeurent point sans une sévère correction. Ils détestent les jeux de hasard; ils ne se permettent ni la chasse, ni les visites inutiles; ils rejettent avec horreur les spectacles, les bouffons, les discours ou les chansons trop libres; ils se baignent rarement, sont pour l'ordinaire négligés, le visage brûlé des ardeurs du soleil, et

Christi et custos hospitalis Jerusalem, ou *Raymundus, Dei gratiâ, Christi pauperum servus humilis et sancti hospitalis custos*, etc. (Codice diplomatico, t. I, in-fol.)

le regard fier et sévère. A l'approche du combat, ils s'arment de foi au-dedans et de fer au-dehors, sans ornemens ni sur leurs habits, ni sur les harnois de leurs chevaux; leurs armes sont leur unique parure; ils s'en servent, avec courage, dans les plus grands périls, sans craindre ni le nombre ni la force des barbares; toute leur confiance est dans le Dieu des armées, et, en combattant pour sa cause, ils cherchent une victoire certaine ou une mort sainte et honorable. »

Vers l'an 1141, Raymond fut chargé d'aller négocier en Espagne l'importante affaire de la succession d'Alphonse, roi de Navarre et d'Aragon, qui avait institué pour ses héritiers les hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, les chevaliers du Temple, et ceux de l'ordre du Saint-Sépulcre. Mais, dans l'intervalle, la Navarre et l'Aragon avaient élu séparément de nouveaux rois : et celui du premier royaume tourna en dérision les prétentions des trois ordres. Le roi d'Aragon, plus consciencieux, leur accorda des terres, des vassaux, des droits, et le pape ainsi que le roi de Jérusalem ayant signé ce traité, Raymond revint en Palestine.

Ce fut en 1152 que l'ordre et le Grand-Maître commencèrent à prendre une attitude imposante en Orient, et à y exercer une salutaire influence. Les chrétiens assiégeaient Ascalon, dont

les habitans se défendaient avec une vigueur qui dégénéra en insolence aussitôt que de nouveaux secours leur arrivèrent d'Égypte; on les vit alors, du haut de leurs remparts, demander avec dérision aux croisés quand ils reprendraient la route de Jérusalem. Un conseil de guerre s'étant réuni, la proposition de lever le siége y fut tellement appuyée, que Raymond du Puy se trouva presque seul pour la combattre; mais sa mâle éloquence retraça avec tant de force les funestes résultats d'une telle démarche, et l'humiliation dont serait abreuvée l'armée chrétienne fléchissant devant l'orgueil des Sarrasins, qu'on ne songea plus qu'à donner un nouvel assaut. Ascalon fut emporté en peu de jours, le 12 août 1154.

Depuis cet exploit, auquel il prit tant de part, il n'est plus fait mention du Grand-Maître du Puy, que son âge avancé et ses blessures durent éloigner des combats. Il mourut dans l'hospice des chevaliers de Saint-Jean, pleuré de tous ceux qui l'avaient connu; homme moins recommandable encore par ses hautes dignités et sa naissance que par sa valeur et sa piété. Génie ardent et étendu, ame forte et généreuse, ses chevaliers lui furent dévoués pendant sa longue carrière, et l'honorèrent, comme Gérard, du titre de bienheureux après sa mort: la date en est incertaine; on sait seulement qu'il avait dépassé sa quatre-vingtième

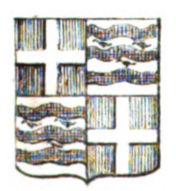
VIXIT BENE. QUISQUIS LATUIT

OGIERUS DE BALBEN ARNOLDUS DE COMPSI.

DEUS TESTIS OPERUM

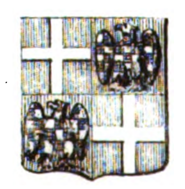
GIBERTUS ASSALI. GASTUS

OGIER DE BALBEN.



II

ARNOULD DE COMPS.



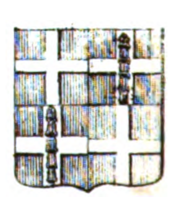
III.

GILBERT D'ASSALIT.



IV.

GASTUS.



V

année, qu'il vivait encore en 1158 et n'existait plus en 1160.

Ce fut dans la première année de son gouvernement, vers 1118, que neuf chevaliers français, dont les plus distingués étaient Hugues de Paganis[1] (qu'on croit Provençal) et Geoffroy de Saint-Aldemar, formèrent en Palestine l'ordre célèbre des Templiers. On a dit que ces gentilshommes avaient été d'abord élèves des Hospitaliers.

Dans un des portraits de Raymond, que Bosio nous a conservé, il est représenté une épée à la ceinture, le chapelet dans une main et le crucifix dans l'autre [2]. On assure que la croix à huit

[1] Aussi appelé de Bagarris et des Payens.

[2] Dans l'ouvrage italien déjà cité, la médaille gravée en l'honneur de Raymond du Puy lui donne une physionomie très-sévère. Une longue barbe descend sur sa poitrine. La légende porte : *Rogate leges auspice religione.*

Les monnaies de ce Grand-Maître dont l'empreinte a été conservée, le représentent à genoux devant une double croix et ces mots autour : *Raymundus custos.* Le revers offre un malade couché dans un lit, surmonté d'un dôme d'où pend une lampe, et au chevet duquel est placée une croix. On voit alentour en lettres gothiques : *Hospitalis Jerusalem.*

Les monnaies et cachets ou *sigillum* en plomb et argent des Grands-Maîtres ont peu varié dans les commencemens de l'ordre; on y voit presque toujours un malade ou un cadavre étendu dans un lit. La légende est ordinairement : *Custos hospitalis Jerusalem* ou *Custos pauperum.* Une de ces anciennes monnaies désigne un chapitre assemblé.

pointes fut adoptée par lui pour représenter les huit béatitudes, et que le manteau fermé au cou était l'emblême de la Passion de N.-S. Jésus-Christ.

Plusieurs inscriptions décoraient le tombeau de Raymond ; en voici le sens :

M C LVIII.
A RAYMOND DU PUY, PREMIER GRAND-MAITRE
DE L'HÔPITAL.
APRÈS DE FAIBLES COMMENCEMENS,
IL INSTITUA POUR SON ORDRE LES CÉRÉMONIES DU CULTE, ET LUI DONNA LE MANTEAU NOIR, PORTANT
LA CROIX BLANCHE A HUIT POINTES.

Armes : d'or, au lion de gueules.



OGIER DE BALBEN,

Deuxième Grand-Maître,

A JÉRUSALEM.

1158-1161.

Ogier [1] de Balben mérita, par la vénération que commandaient sa piété et sa longue expérience, de succéder à Raymond du Puy, dont il était le compatriote et le plus ancien compagnon d'armes. Cependant, l'histoire ne rapporte presque aucun détail sur ce Grand-Maître, qui gouverna l'ordre à peine deux années entières; on sait seulement que l'humilité des chevaliers et la réputation d'Ogier étaient telles, qu'aucun d'eux ne se présenta pour balancer les suffrages qu'il obtenait. Deux concurrens se disputant alors la tiare, le schisme le plus déplorable divisait l'Église. Élu par

[1] Oger, Augier, ou Ottoger. *Ottogerius Balbenius.*

la majorité des cardinaux, Alexandre III désirait ardemment voir son autorité reconnue dans la Palestine, et se hâta d'envoyer un légat à Jérusalem; mais, prévenu contre lui, le conseil du royaume hésita long-temps à le recevoir, et ne céda qu'aux représentations énergiques du Grand-Maître des Hospitaliers et du patriarche de Jérusalem.

Un différend plus grave encore fut sur le point de bouleverser ce royaume naissant, placé au milieu des nations infidèles comme une citadelle bloquée de toutes parts.

Beaudoin étant mort à l'âge de trente-trois ans, empoisonné par un médecin arabe, Amaury, son frère, revendiqua la couronne par droit d'héritage, tandis que quelques grands seigneurs, guidés par d'ambitieuses prétentions, proclamèrent que le trône de Jérusalem était électif. La guerre civile était prête à éclater; mais la prudence d'Ogier de Balben la prévint. « Qu'allez-vous faire? dit-il aux compétiteurs d'Amaury. Pensez-vous que nous ayons déjà trop de forces à opposer aux Musulmans pour les diviser et les tourner contre nous-mêmes? Ne voyez-vous pas Noradin d'un côté et de l'autre le soudan d'Égypte, qui épient le moment de ces combats parricides afin de tomber sur le vainqueur épuisé par un funeste succès? Ainsi donc, c'est pour les

Sarrasins seuls que vous prenez les armes, et tout le fruit de vos discordes sera de vous rendre esclaves des infidèles en méritant le mépris des chrétiens. »

La voix du Grand-Maître fut écoutée; les haines s'apaisèrent, des négociations s'ouvrirent, et Amaury reconnu roi fut couronné dans l'église du Saint-Sépulcre.

Ogier de Balben mourut peu de temps après, vers l'an 1161; quelques historiens assurent qu'il prolongea sa carrière jusqu'en 1163 [1].

[1] L'ouvrage intitulé : *Memorie de Gran-Maëstri*, représente ce Grand-Maître avec une toque ou bonnet et une longue barbe. Il est d'une très-belle figure. On lit autour de sa médaille : *Ecclesiæ concordia tecta servat.*

Cette inscription nous semble une allusion directe au premier événement que nous avons rapporté, et qui n'est pas moins glorieux pour la mémoire d'Ogier de Balben, que l'obéissance unanime qu'il concilia à Amaury de la part des seigneurs mécontens. Les efforts du Grand-Maître des Hospitaliers concoururent puissamment à faire reconnaître Alexandre III comme souverain pontife par l'Église de Palestine, lors du schisme qui suivit la mort d'Adrien IV. La prudence dont Ogier fit preuve dans cette double occasion nous autorise à lui attribuer pour devise : *Regni tranquillitas, parta consilio*, bien plutôt qu'à Arnold de Comps, dont l'existence est d'ailleurs très-problématique (voyez pages 19-20).

Depuis l'an 1110 jusqu'en 1300 (mais particulièrement sous le gouvernement de Raymond du Puy, d'Ogier et de leurs successeurs immédiats), le *Codice Diplomatico* est rempli de dona-

Armes : d'argent à trois merles de sable et trois fasces ondées de sable.

tions, concessions, ventes, cessions, priviléges, échanges, faits ou accordés à l'ordre par la plupart des princes, archevêques, évêques ou abbés de l'Orient.



ARNOLD DE COMPS,

Troisième Grand-Maître,

A JÉRUSALEM.

1161-1167.

Arnold [1] de Comps est placé, par tous les historiens de l'ordre, après Ogier de Balben; mais nous devons dire que plusieurs chartes, rapportées par dom Vaissette et Sébastiano Pauli, semblent laisser entrevoir qu'il n'y eut point de Grand-Maître de ce nom. Vertot assure qu'il était du Dauphiné et qu'il mourut vers l'an 1167. Les chartes que nous venons de mentionner prétendent, au contraire, que déjà, en 1161 et 1162, Gilbert d'Assalit régnait sur l'ordre. Du reste, pendant les six an-

[1] Arnould ou Arnaud (*Arnaldus Compsius*). Quelques historiens disent qu'il était du diocèse de Valence, en Dauphiné; d'autres lui donnent pour patrie la Provence, où il existe un bourg du nom de Comps, dans le diocèse de Fréjus.

nées qu'on assigne au magistère d'Arnold, il ne se passa aucun événement important pour les Hospitaliers, qui combattaient sous les drapeaux du roi de Jérusalem confondus avec les autres guerriers.

Il est à regretter que l'exploit qui a donné lieu à la représentation figurée sur le tombeau d'Arnold de Comps, ne soit cité par aucun historien; les deux inscriptions latines qui le décorent n'ont pu éclairer davantage :

N'EST POINT BARBARE QUI IMMOLE DES BARBARES.
A ARNOLD DE COMPS,
MAITRE DE L'HÔPITAL DE JÉRUSALEM,
PARCE QU'IL A DÉLIVRÉ LES CHEMINS QUI CONDUISAIENT
A JÉRUSALEM DES MUSULMANS QUI LES ASSIÉGEAIENT,
ET QU'IL A PRATIQUÉ LA JUSTICE.
CETTE PIERRE A ÉTÉ POSÉE AUX FRAIS DU TRÉSOR.

Une inscription grecque, dont voici le sens, était encore gravée sur le même mausolée :

MONTRE-TOI FORMIDABLE AUX ENNEMIS.

Armes : de gueules à l'aigle échiquetée d'argent et de sable.

Le *Memorie de Gran-Maëstri* donne pour légende à la médaille d'Arnold :

REGNI TRANQUILLITAS, PARTA CONSILIO.

GILBERT D'ASSALIT,

Quatrième Grand-Maître,

A JÉRUSALEM.

1167-1169.

Gilbert d'Assalit [1], né dans le Languedoc, près de Carcassonne, succéda à Arnold de Comps, ou, selon d'autres auteurs, à Ogier de Balben.

Sannar, soudan d'Égypte, venait de refuser à Amaury le tribut que ses prédécesseurs payaient aux rois de Jérusalem pour n'être point inquiétés par les garnisons chrétiennes d'Ascalon et de Gaza; mais bientôt, investi lui-même par les Turcomans d'Alep, il recourut au prince chrétien, et se soumit à une augmentation d'impôt. Fidèle d'abord

[1] Girbert, Gerbert, nommé aussi d'Assaly ou de Sailly, et même Gaucelme ou Gaucelin d'Assilan (*Gilbertus, Gibertus, Gisbertus, Gerebertus*).

à sa promesse, Amaury délivra Sannar, et reparut à Jérusalem après deux courtes campagnes qui le comblèrent d'honneur et de gloire; mais des victoires si promptes et si faciles réveillèrent l'ambition dans l'ame d'un prince naturellement avare, et qui n'avait pu entrevoir sans envie les immenses trésors du soudan. Se liguant avec l'empereur de Constantinople, qui lui promit une flotte, il séduisit par de hautes espérances Gilbert d'Assalit, dont il connaissait la témérité et l'esprit inconstant. La conquête de l'Égypte fut alors résolue. Toutefois, comme l'autorité du Grand-Maître était subordonnée au conseil de l'ordre, Amaury offrit de lui abandonner la propriété de Belbeis, l'ancienne Peluze, si l'armée parvenait à s'en emparer. La perspective d'une semblable récompense était de nature à ébranler le conseil; car, d'après la position de Belbeis, les Hospitaliers pouvaient la regarder comme une place d'armes où, si les Turcomans envahissaient la Palestine, ils établiraient leur résidence, certains d'y braver une attaque impuissante, et de s'en élancer, dans une conjoncture plus favorable, pour délivrer encore une fois la Terre-Sainte de ses sauvages conquérans. Indépendamment de ce motif, fondé sur l'intérêt, le conseil ne pouvait oublier que la foi des traités était illusoire pour les infidèles; qu'aussitôt qu'une occasion de surprendre les chrétiens leur semblait

certaine, ils l'avaient avidement saisie, au mépris des engagemens les plus solennels. Aussi, excités par les paroles du monarque et l'exemple de leur chef, les jeunes chevaliers se prononcèrent sur-le-champ pour la guerre; vainement les plus anciens, vieillis dans les sentimens de l'honneur le plus pur, se refusèrent à attaquer une nation à laquelle on venait de tendre une main alliée, Gilbert d'Assalit l'emporta; de pleins pouvoirs lui furent même confiés pour lever des troupes et pour emprunter de l'argent sur les banques de Florence et de Gênes.

Ayant réuni toutes ses ressources, enivré d'espérances, et ne mettant point de bornes à ses libéralités, le Grand-Maître vit une foule de volontaires accourir sous ses drapeaux, et ne tarda pas à se mettre à la tête d'une armée : le désert fut franchi en six jours, Peluze fut conquise en trois, et Sannar trembla dans son palais. Son fils et son neveu étaient au nombre des prisonniers, ses troupes dispersées montraient autant de découragement que d'inconstance; dans cette perplexité, le calife du Caire, recourant à son ennemi le soudan d'Alep, fit avec lui un traité secret, tandis que, pour lui donner le temps d'arriver, il amusait le roi de Jérusalem par une ambassade chargée de lui offrir les plus magnifiques propositions : deux millions d'or devaient être la rançon des jeunes

princes captifs et le prix de la paix; cent mille pièces d'or furent même livrées d'avance. Amaury fut complètement dupe de ces démonstrations, et tandis que les Égyptiens se rassemblaient de toutes parts, que, du fond de la Syrie, une nuée de Turcomans s'avançait à grandes journées, l'avare successeur de Beaudoin, tranquille dans son camp où il se complaisait à recevoir des présens et des messages, n'était occupé qu'à prévenir tout prétexte de rupture; mais bientôt le bandeau tomba de ses yeux. Pressé par deux armées, sans secours à attendre ni de la terre ni de la mer, la flotte grecque venant d'être détruite ou éloignée par la tempête, il fut contraint de fuir et de regagner honteusement la Palestine, abandonnant Belbeis, prix de l'or et du sang des Hospitaliers.

Ce mauvais succès retomba tout entier sur le Grand-Maître, auquel on attribua une partie des malheurs d'une guerre injuste. On blâmait hautement sa folle confiance, ses aveugles prodigalités; et, triste objet du reproche des uns, même du mépris des autres, d'Assalit résolut de quitter à jamais l'Orient; il se démit de sa dignité [1] en plein

[1] Le *Codice Diplomatico* rapporte (t. I, fol. 229) : « *La narrazione della rinnenzia del Grand-Maestro Gisberto d'Assaly, mandata a Roma a sua santita.* » On lisait sur le parchemin d'une écriture gothique : « Ce est le faict de la

chapitre, et s'embarqua à Jaffa, laissant l'ordre endetté de plus de deux cent mille ducats. Ayant mis pied à terre en Provence, il se rendit en Normandie, où Henri II, roi d'Angleterre, qui s'y trouvait, le reçut avec honneur et lui permit de passer dans ses États. Le Grand-Maître partit pour Dieppe, où il ne trouva qu'un seul vaisseau tout délabré. A peine y eut-on fait les réparations les plus urgentes, qu'on mit à la voile; mais on était encore en vue du port, que déjà l'eau pénétrait le navire de toutes parts; bientôt il fut entièrement submergé dans la haute mer. D'Assalit et presque tout l'équipage y périrent [1] le 19 septembre 1169.

rassegnation de Maistre Githbt del Hospital que fu envoiez a Rome. »

Les témoins de cet acte furent Almaric, patriarche de Jérusalem; Almaric, roi de Jérusalem; Radulfe, évêque de Bethléem; Bernard, évêque de Lidde; Renaud, abbé du mont Sion; Pierre, abbé de la vallée de Josaphat; et Pierre, abbé du Saint-Sépulcre.

[1] La médaille gravée dans l'ouvrage imprimé à Parme par Bodoni, a pour emblême une galère et cette légende : *Prima navali prælio victrix*. Il serait difficile d'indiquer ce qui peut motiver cet emblême, la vie de Gilbert d'Assalit ne présentant aucun fait sur lequel nous puissions baser nos conjectures à cet égard. Nous ferons, en outre, remarquer que la nature de l'emblême qu'offre cette médaille, et surtout le sens de la légende, forment un triste et singulier contraste avec le naufrage où Gilbert d'Assalit perdit la vie.

Armes : d'azur semé d'étoiles d'argent, au lion d'argent sur le tout.



GASTUS,

Cinquième Grand-Maître,

A JÉRUSALEM.

1169-1173.

Gastus [1], trésorier de l'ordre, fut élu pour succéder à Gilbert d'Assalit. Son magistère, commencé en 1169, finit la même année selon plusieurs auteurs, et selon d'autres se prolongea jusqu'en 1173; c'est à cette seule indication que se borne l'histoire sur le cinquième Grand-Maître. La différence des époques ne permet pas de le confondre avec un croisé du même nom, et qui, dans le cours de la première guerre sainte, entra,

[1] Gastus ou Gaste. L'histoire de Paciaudi renferme aussi sa médaille gravée, représentant ce Grand-Maître enlevé aux cieux par un aigle, avec ces mots : *Maturius ad sidera revocatus.*

avec le comte de Flandre, à la tête de cinq cents hommes, dans la ville de Rama.

Un seul et même tombeau paraît avoir renfermé les restes des quatre successeurs de l'illustre Raymond du Puy. A côté des noms d'Ogier de Balben et d'Arnold de Comps, on lisait :

HEUREUX QUI A VÉCU OBSCUR.

Au-dessus des deux autres :

DIEU FUT TÉMOIN DE LEURS ŒUVRES.

Une troisième inscription indiquait ces mots :

ILS ONT VÉCU A JÉRUSALEM APRÈS L'AN M. C.

Les armes de Gastus, que quelques auteurs font mourir en 1169, étaient : de gueules à la croix variée sable et argent, ou chargée de cloches de gueules.

La brièveté de la notice consacrée à Gastus nous permettra de placer à sa suite quelques détails sur l'habit des frères hospitaliers et sur le mode de leur réception.

L'habillement commun à chacun d'eux était, dans l'origine, une longue robe noire descendant jusqu'aux pieds, recouverte en haut d'un manteau

noir auquel était attaché un capuce pointu, ce qui le fit nommer *manteau à bec;* la croix blanche y était cousue et placée sur la poitrine, du côté du cœur.

Ce fut Alexandre IV qui, en 1259, jugea à propos d'établir une différence entre l'habit des servans et celui des chevaliers. D'après ses statuts, ceux-ci eurent seuls le droit de porter le manteau noir en temps de paix; quand ils allaient à la guerre, ils le recouvraient d'une soubreveste rouge (*sopra vesta*) toujours décorée de la croix de la religion.

Pour être admis dans l'ordre, il fallait prouver sa descendance de *parens nobles de nom et d'armes.* Comme autrefois à Sparte, on rejetait ceux qu'une complexion faible, un corps énervé, ou quelques difformités, rendaient impropres aux fatigues de la guerre. On avait fixé l'âge de seize ans pour faire ses vœux, mais on ne recevait qu'à dix-huit l'habit de chevalier, et l'on était obligé de passer un an entier dans la maison des Hospitaliers avant la réception définitive. « Nous voulons, avaient dit les anciens de l'ordre, que de chacun on puisse connaître la vie, les mœurs et la suffisance. »

L'année d'épreuves écoulée, le récipiendaire se confessait et venait, revêtu d'une robe séculière, se présenter à l'autel un cierge allumé à la main.

Après avoir entendu la messe et communié, il s'approchait du Grand-Maître ou d'un chevalier délégué par lui, et demandait humblement « qu'il lui plût l'admettre en compagnie des autres frères de la sacrée religion de l'hôpital de Jérusalem. » L'aspirant, auquel le Grand-Maître exposait la noblesse et l'étendue des devoirs qu'il allait contracter, jurait ensuite qu'il n'était engagé dans aucun ordre, ni esclave ni poursuivi pour dettes, qu'il n'avait ni promis ni contracté mariage; alors on le faisait approcher, et, les deux mains jointes sur l'Évangile, il prononçait ces paroles : « Je fais vœu et je promets à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse vierge Marie, et à saint Jean-Baptiste, de rendre toujours, avec l'aide de Dieu, une vraie obéissance au supérieur qui me sera donné par Dieu et par notre ordre; de vivre sans rien posséder en propre, et d'observer la chasteté. »

Bientôt, et après une nouvelle profession de foi, le néophyte était revêtu du manteau de l'ordre, et en lui appliquant la croix sur la poitrine : « Au nom de la très-sainte Trinité, de la bienheureuse vierge Marie, et de saint Jean-Baptiste, disait le Grand-Maître, reçois ce signe pour l'accroissement de la foi, la défense du nom chrétien, et pour le service des pauvres; car c'est pour cela, chevalier, que nous te plaçons la croix de

ce côté, afin que tu l'aimes de tout ton cœur, que tu la défendes de ton bras droit, que tu la conserves après l'avoir défendue. Si jamais, en combattant pour Jésus-Christ contre les ennemis de la foi, tu abandonnais l'étendard de la sainte Croix, si tu voulais t'échapper d'une guerre sacrée et juste, alors, selon nos lois, tu serais privé de ce signe glorieux comme parjure aux vœux que tu as proférés, et retranché du milieu de nous comme une branche infecte et pourrie. »

En achevant ces paroles, le Grand-Maître attachait le manteau du récipiendaire, lui donnait le baiser de paix et d'amour, et tous les chevaliers présens venaient embrasser le nouveau frère.

Des lois sévères et nombreuses régissaient ces religieux guerriers, et elles n'étaient point abrogées encore lorsque, dans des temps plus modernes, un relâchement général affaiblit la piété de l'ordre, et que la prise d'habit devint moins un acte de dévotion qu'un calcul; souvent alors on fut contraint d'arracher l'habit à des chevaliers qui s'en étaient rendus indignes en le déshonorant par leurs vices et leur conduite coupable. Il fallait néanmoins des causes graves pour encourir un tel acte de rigueur : telles étaient le parjure de ses vœux, la rébellion envers le Grand-Maître, et surtout l'opprobre d'avoir fui devant l'ennemi. Comme dans une calamité publique, ce

n'était plus le conseil seul, mais tous les chevaliers qui se réunissaient au son des cloches, et la honte du coupable y était proclamée de la manière la plus solennelle. Amené entre deux haies de gardes par le maître-écuyer, on instruisait les assistans du crime qui lui était imputé; un jury, composé des baillis de l'ordre, s'organisait sur-le-champ, et le procureur du Grand-Maître soutenait l'accusation. L'accusé pouvait répondre et se défendre. S'il avouait sa faute en implorant le pardon, les juges reparaissaient devant l'assemblée, et par trois fois imploraient en faveur du criminel la clémence du Grand-Maître et des chevaliers; si, persistant à tout nier, il demeurait convaincu par les faits et de nombreux témoignages, la sentence était d'abord prononcée; toutefois le droit d'implorer sa grâce restait encore au criminel, et les baillis, joignant ordinairement leurs voix à la sienne, se trouvaient jusqu'à la fin juges et protecteurs.

Mais lorsque, d'accord avec les chevaliers, le Grand-Maître avait par trois fois rejeté les supplications du conseil et des baillis, on faisait mettre le coupable à genoux pour entendre sa sentence, et dès qu'il était déclaré à haute voix *infâme et corrompu*, le maître-écuyer déliait les nœuds du manteau, l'arrachait, et les gardes reconduisaient ignominieusement en prison le chevalier dé-

gradé; cette privation de l'habit était rendue plus terrible par la perte entière de tous les droits, de tous les bénéfices, et l'oubli de tous les services qu'il avait pu rendre. Une prison perpétuelle devenait la demeure de l'*infâme*, qui ne communiquait plus qu'avec ses geôliers.

Cependant tout espoir n'était point enlevé aux malheureux que leur jeunesse ou des erreurs passagères pouvaient avoir entraînés; un statut ordonna que, s'ils se convertissaient et changeaient totalement de conduite, les prisonniers pourraient non-seulement recouvrer leur liberté, mais même être admis de nouveau dans l'ordre. Ils faisaient alors auparavant amende honorable, la corde au cou, les mains jointes et liées, tenant un cierge allumé, en robe séculière ou en chemise, suivant la gravité de l'offense; ils se prosternaient aux pieds du Grand-Maître, faisaient le serment de mieux vivre à l'avenir, imploraient leur grâce, et s'ils l'obtenaient, admis dans les rangs des chevaliers, il était défendu à tous les frères de leur reprocher, de leur rappeler même leur condamnation.

Ces courtes données suffisent pour justifier l'ardeur avec laquelle on embrassait une carrière où d'avance l'on était certain de l'indulgence, après avoir failli; elles établissent, en outre, qu'à une époque que l'on se complaît d'ordinaire à qualifier de barbare, l'humanité n'avait pas perdu ses

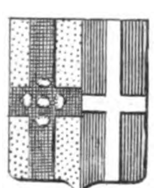
droits, et qu'elle dominait au contraire un ordre dont le caractère guerrier pourrait, au premier abord, le faire supposer inflexible dans sa discipline.



VIXIT
HIER:
ANNO
DNI.
[illegible]
VI.

JOBERTUS MAGNUS OPTIMUS RELIGIOSISSIMUS ŒGROTOS SINGULARI PIETATE ET INDULGENTIA FOVIT. INFERIAS SCTISSIMIS CEREMONIIS DEFUNCTORUM MANIBUS PERSOLVERE INSTITUIT.

JOUBERT.



Lith. de Villain

VI.

JOUBERT,

Sixième Grand-Maître,

A JÉRUSALEM.

1173-1179.

Joubert [1], dont l'origine est inconnue, naquit, dit-on, en Palestine, et se trouvait simple chevalier sous les ordres de Raymond du Puy, lorsque les séditions et les guerres civiles menacèrent Antioche, divisée en trois partis, durant la minorité de la princesse Constance. Foulques, roi de Jérusalem, oncle de la jeune héritière, se mit en route vers la capitale des États de sa nièce, et voulut être accompagné de Joubert, dont la haute renommée de bravoure et de prudence était parvenue jusqu'à lui.

Mais le comte de Tripoli, révolté contre son

[1] Josbert ou Joubert (*Josbertus Syrus*).

souverain, vint s'opposer à leur passage. Feignant alors de retourner sur ses pas, Foulques renvoya son escorte à Jérusalem, puis, seul avec Joubert et un autre chevalier, il gagna de nuit les bords de la mer, arriva sur une frêle embarcation jusqu'à l'embouchure du fleuve Oronte, et au point du jour, introduit dans Antioche par le gouverneur, qui lui était demeuré fidèle, il se fit reconnaître, arrêta quelques séditieux et déconcerta les autres.

Sentant toutefois que ce succès d'un moment ne pouvait suffire pour prévenir d'autres conspirations, Foulques résolut de choisir à sa nièce un époux capable de la défendre, et jeta les yeux sur Raymond, comte de Poitiers, qui se trouvait alors en Angleterre. Mais le plus difficile était de rencontrer un homme assez intrépide pour braver des dangers sans nombre, et assez habile pour engager Raymond à passer en Syrie. Joubert fut désigné, partit pour Londres, et ne tarda pas à persuader le comte de Poitiers, avec lequel il arriva sur les côtes de Provence. Là, ne trouvant aucun navire prêt à mettre à la voile, ils apprirent que Roger, duc de Calabre, qui avait un parti puissant à Antioche, couvrait la mer de vaisseaux et de soldats. Malgré le secret avec lequel la mission de Joubert avait été conduite, on était parvenu à en connaître le but, et dans tous les ports

des espions étaient postés pour examiner chaque passager. L'adresse de Joubert déjoua toutes ces précautions; l'ambassadeur et le prince, déguisés en marchands, s'embarquèrent sans exciter le moindre soupçon, et ce grand armement du duc Roger n'aboutit qu'à faire livrer plus tôt Antioche à son rival.

On doit penser que ce succès ne contribua pas peu à l'élection de Joubert comme Grand-Maître des Hospitaliers, aussitôt après la mort de Gastus; mais les circonstances étaient devenues de plus en plus graves et difficiles. Le redoutable Saladin pressait le royaume, resserré chaque jour dans de plus étroites limites, et telle était l'extrémité à laquelle on se trouvait réduit, que les grands, les généraux, le roi lui-même, étaient convaincus qu'une nouvelle croisade pouvait seule sauver la Palestine. Il fallut donc aller solliciter des secours; et tandis que Guillaume, évêque de Tyr, se rendait en Europe pour cet objet, Amaury, successeur de Foulques, passa à Constantinople, laissant en partant le soin du royaume au Grand-Maître du Temple et à Joubert, pour qui la confiance de ses rois semblait héréditaire.

Amaury revint comblé d'honneurs et de promesses, que l'empereur Manuel se hâta de mettre en oubli. Le roi de Jérusalem mourut peu après, abandonnant ses États à un prince encore enfant, et at-

teint d'une affreuse infirmité. Toutefois ce jeune monarque n'était point dépourvu de talens ni d'énergie; et, dans quelques rares intervalles de santé, on le vit, aidé des soldats du Temple et de l'Hôpital, remporter deux mémorables batailles sur Saladin. Mais, à la campagne suivante, le soudan, attirant les chrétiens dans une embuscade, au lieu nommé *Gué de Jacob*, les attaqua de tous côtés à la fois, et les mit en déroute complète : les chevaliers seuls combattirent de pied ferme, et la plupart furent massacrés ou faits prisonniers. Le Grand-Maître des Templiers, Odon de Saint-Amand, tombé lui-même au pouvoir des Sarrasins, répondit, quand on lui offrit sa rançon, « qu'un Templier devait savoir mourir. » Couvert de blessures, Joubert se fit jour l'épée à la main à travers les ennemis, gagna le Jourdain, le passa à la nage, et arriva mourant au château de Beaufort, bâti par les croisés. La plus grande obscurité règne sur la date de ce fatal événement, que plusieurs auteurs placent en 1175, d'autres en 1177, quelques autres même en 1178. Naberat reporte la mort du Grand-Maître des Hospitaliers à l'année 1179, ajoutant qu'elle fut causée par le chagrin de voir le royaume de Jérusalem prêt à tomber en décadence.

Sur la foi d'historiens qu'il ne cite point, Vertot raconte tout autrement la fin de Joubert. Selon lui, « les Sarrasins assiégeaient en 1178 une forte

citadelle défendue par les chevaliers de Saint-Jean, qui, soutenus par la présence et les exemples de leur valeureux chef, prolongèrent leur résistance opiniâtre; mais, forcés dans un dernier assaut, ils furent massacrés les uns sur les autres : Joubert seul fut épargné pour assouvir plus complètement la barbare vengeance du commandant, qui, ayant fait jeter ce vénérable vieillard dans un cachot, l'y laissa mourir de faim. »

Sur une des faces latérales du tombeau de Joubert, on lit :

IL MOURUT A JÉRUSALEM,
L'AN DE N.-S. JÉSUS-CHRIST 1176 [1].

(Ce qui contredit encore les autres dates.)

Sur l'autre côté :

DONNEZ DES SECOURS AUX VIVANS,
DES ÉLOGES AUX MORTS.

Sur la face antérieure :

[1] Il est représenté avec une très-belle tête dans la médaille que renferme le *Memorie de Gran-Maëstri*. La légende est ainsi conçue : *Hostibus ad Ramlam cæsis profligatus*, 1171.

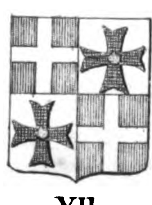
JOUBERT, GRAND-MAITRE,
TRÈS-BON, TRÈS-RELIGIEUX, SECOURUT LES MALADES
AVEC PIÉTÉ, ET UNE BONTÉ SINGULIÈRE.
AUX JOURS DE FÊTE,
IL ORDONNA DE S'ACQUITTER ENVERS LES MANES DES
MORTS PAR LES PLUS SAINTES CÉRÉMONIES.

Armes : d'or, à une croix de sable chargée de cinq coquilles d'argent.



PATRIÆ QVAM
VITŒ FINES
LONGIORES
ESSE
MALVERAM

NOBILISS: ROGERO A MOLENDINO OB REMPUBL: DOMI
MILITIŒ Q. PIE ET SAP: ADMIN: AC AVCTVM SACER
HONOREM ET IMPETRATAM SANCTIONEM TRAD:
RAYMONDI A PODIO HIER: MILITES STATVERE.

ROGER DES  MOULINS.

VII.

Lith. de Villain.

ROGER DES MOULINS,

Septième Grand-Maître,

A JÉRUSALEM.

1179-1187.

La première année du magistère de Roger des Moulins n'est point certaine, et les chartes, qui devraient jeter quelque lumière sur ce chaos chronologique, ne servent qu'à l'embrouiller davantage; on trouve même des diplômes et des bulles qui donnent à Roger le titre de Grand-Maître dès l'an 1173. Il est vraisemblable qu'il gouverna les Hospitaliers par intérim, dans l'intervalle écoulé entre la mort de Gastus et l'élection de Joubert.

Aussi sage dans les conseils qu'intrépide sur les champs de bataille, le nouveau Grand-Maître, il faut l'avouer, se montra d'abord un peu trop animé de cet esprit de corps qui, dans l'origine, source de la plus généreuse émulation, devint plus tard

une des causes de la ruine de Jérusalem. Déjà les chevaliers du Temple, égaux en nombre, en richesses, en renommée, à leurs devanciers les chevaliers de l'Hôpital, les surpassaient en orgueil comme en ambition toujours croissante; ils prétendirent même s'arroger sur eux la préséance, soit à l'armée, soit dans les cérémonies civiles. Delà naquirent des jalousies et des haines; le sang des rivaux coula plus d'une fois, et il fallut une bulle expresse du pape pour engager les deux chapitres et les Grands-Maîtres à oublier leurs querelles et à se réunir contre les Sarrasins (1179), car, au milieu de ces discordes intestines, le tout-puissant Saladin marchait de succès en succès.

Malheureusement, Roger des Moulins, qui parut alors comme le génie protecteur du royaume, ne fut pas toujours écouté. Sa vieille expérience lui avait fait reconnaître le danger de ne pas réunir toutes les forces chrétiennes sur le même point; mais, au mépris de ce conseil, Beaudoin, ayant rassemblé son armée entière, marcha vers le lieu nommé *la Pierre du Désert.* Saladin ne se présenta point à sa rencontre; il préféra faire arriver ses bataillons de divers côtés dans des États sans défense, et ils poussèrent bientôt leurs excursions jusqu'aux portes de Jérusalem. La victoire de Tibériade, due à Roger des Moulins, arrêta ces progrès effrayans; l'histoire remarque que ce fut pour

la première fois que la vraie Croix fut portée aux combats, confiée à la garde spéciale des Hospitaliers et des chevaliers du Temple.

Mais, malgré le glorieux avantage remporté sur les Musulmans, le royaume dépérissant de jour en jour, tous les vœux, toutes les espérances se reportèrent de nouveau vers l'Europe, et l'on vit Héraclius, patriarche de Jérusalem, accompagné des deux Grands-Maîtres, quitter l'Orient pour aller solliciter une seconde croisade. Le roi de France, sur lequel ils comptaient, était alors retenu dans ses États; le pape donna des indulgences, l'empereur des promesses, et il ne restait d'autre espoir que du côté de Henri II, roi d'Angleterre, qui, quatorze ans auparavant, avait fait vœu de passer en Palestine afin d'expier le meurtre de l'archevêque de Cantorbéry ; mais, peu soucieux d'accomplir lui-même sa promesse, il s'excusa sur son grand âge, offrant néanmoins des soldats et de l'or. Héraclius, oubliant la prudence qui devait diriger sa conduite, s'emporta contre ce monarque comme s'il en avait reçu un outrage; il reprocha violemment son crime au vieux roi, et le somma encore d'accomplir son serment en le menaçant de la colère du ciel. Le père de Richard Cœur-de-Lion frémissait déjà de rage, et il fallut l'intervention du sage Roger pour l'apaiser; mais il ne put rien en obtenir, et l'ambassade reparut

dans l'Orient sans secours et sans espérance. Ce voyage avait eu lieu en 1184 et 1185, et Beaudoin mourut peu après accablé d'infirmités.

Deux compétiteurs se disputèrent aussitôt sa couronne. L'un, Gui de Lusignan, son beau-frère, prince sans talens, sans énergie, sans courage; l'autre le comte de Tripoli, capable de défendre ou de renverser un royaume. Le Grand-Maître des Hospitaliers embrassa le parti de ce dernier, et, selon quelques auteurs, refusa même à Lusignan les clefs du trésor où l'on conservait la couronne royale dont il était le dépositaire. L'intrigue et la jalousie des Templiers l'emportèrent cependant, et Gui monta sur le trône; le Grand-Maître dut alors se déclarer pour lui.

Irrité de ce choix, le comte de Tripoli fit alliance avec Saladin, et, en 1187, ils vinrent ensemble assiéger la ville d'Acre, dans laquelle Roger s'était jeté avec ses chevaliers. Plein d'une résolution d'autant plus magnanime qu'il combattait pour un prince qu'il n'estimait point, le Grand-Maître, suivi de tout ce que la ville renfermait d'hommes capables de porter les armes, sort la nuit des remparts d'Acre, l'épée d'une main et une torche de l'autre, pénètre dans le camp de Saladin, frappant et brûlant tout ce qui s'oppose à son passage. Bientôt, à la lueur de l'incendie et au bruit du carnage, le soudan accourt en personne;

mais ses troupes épouvantées se replient et se dispersent. C'en était fait des infidèles, si le soleil levant du 1er mai ne leur eût montré le petit nombre des assaillans. Saladin rallie ses soldats, les ramène à la charge, et combat à leur tête; incapables de fuir, les chevaliers se jettent sur les premiers escadrons qu'ils mettent en déroute. La victoire allait être le prix de tant d'intrépidité, lorsqu'un guerrier sarrasin, attaché aux pas du Grand-Maître dans la mêlée, abat son cheval; le vénérable vieillard, renversé, accablé par le poids des armes, ne put se relever, mais il se défendit jusqu'au dernier soupir. Aussi, lorsque la fatigue eut fait cesser un combat si funeste aux chrétiens, et que les Hospitaliers vinrent réclamer le corps de leur chef, ils le trouvèrent percé ou plutôt criblé de coups sous un monceau de Sarrasins qu'il avait tués, et entouré de chevaliers qui avaient péri à ses côtés.

Le bruit se répandit que le comte de Tripoli, déguisé en Turc, avait lui-même frappé Roger des Moulins. Quelques historiens rapportent, au contraire, que ce vénérable Grand-Maître fut massacré en repoussant un assaut; d'autres que ce fut dans une embuscade où, accompagné de deux cent cinquante chevaliers ou servans, il avait été surpris par dix mille Arabes.

Roger des Moulins est le premier que les chartes

qualifient de Grand-Maître; il obtint du pape Lucius la confirmation des statuts donnés à l'ordre par Raymond du Puy.

On lisait sur son tombeau :

J'AURAIS PRÉFÉRÉ LE SALUT DE MON PAYS
A MA VIE.

Plus bas :

A L'ILLUSTRE ROGER DES MOULINS,
EN MÉMOIRE DE SON ADMINISTRATION PIEUSE ET SAGE
EN PAIX COMME EN GUERRE.
PARCE QU'IL A ACCRU LA DIGNITÉ DU SACERDOCE ET OBTENU LA SANCTION DES RÉGLEMENS DE RAYMOND DU PUY, LES SOLDATS DE JÉRUSALEM ONT ÉLEVÉ CE MONUMENT.

Une troisième inscription ajoutait :

IL A VÉCU L'AN DU SEIGNEUR 1181 [1].

Armes : d'argent à une croix ancrée de sable, chargée d'une coquille d'or.

[1] Sa médaille offre cette légende : *Fulta belli pacisq. artibus.*

ERMENGARO D'APS.
OPTIMO PRINCIPI.
H. S. E.

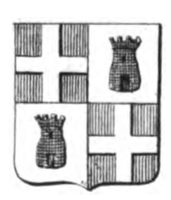
GVARNERIO SIRIANO
SACRI XENODOCHII
ET MILITIÆ HIEROS. MAGIST:
MŒSTI AMICI POSUERUNT.

GEOFFREDO DOMINGON
M. ET PATRONO SUO
OP. M. TESTAMENTO
DAMNATOS LOCAVIT.

Lith. de Villain.

GARNIER DE SYRIE. ERMENGARD D'APS. GODEFROY DE DUISSON.







VIII. IX. X.

GARNIER DE SYRIE,

Huitième Grand-Maître,

A JÉRUSALEM.

1187.

Plus que jamais l'ordre des Hospitaliers avait besoin d'un chef qui, à la prudence et au courage, joignît une longue habitude du commandement; le choix tomba sur Garnier de Syrie, ainsi nommé parce qu'il était né à Napoli [1]. Bailli ou prieur d'Angleterre, et turcopolier [2] (chef des milices de l'ordre), il jouissait de la plus grande estime auprès du roi Henri II, qui, pour lui témoigner son affection, laissa à sa disposition la fameuse abbaye de Buckland, dont les chanoines s'étaient déshonorés par leur dissolution; le prieur d'Angleterre en fit une maison de sœurs hospitalières.

[1] Naples ou Naplouse.

[2] Voyez Alphonse de Portugal.

Revenu en Palestine après sa nomination, Garnier trouva l'ordre tellement affaibli par les pertes qu'il avait éprouvées durant une guerre sans trève et sans relâche, que pour se mettre en état de rentrer en campagne, il fut obligé de rappeler ses chevaliers, épars en diverses villes, et de donner l'habit à un grand nombre de novices. Mais les efforts surnaturels du Grand-Maître devaient se briser contre le génie du redoutable Saladin, dont toutefois le triomphe eût été moins prompt s'il n'eût été préparé par la perfidie de Raymond, comte de Tripoli, qui feignit d'abandonner le parti du soudan. Celui-ci, d'accord avec lui, met le siége devant Tibériade, qui appartenait au comte, l'emporte d'assaut, et resserre étroitement la citadelle; Raymond accourt alors auprès du roi avec les démonstrations de la douleur la plus vive, lui exagère l'importance de cette place, l'engage à la délivrer, et décide l'inhabile Lusignan à marcher contre Saladin avec toutes ses troupes. Ce prince déloyal eut soin lui-même de placer l'armée en un lieu ceint de rochers, et qui paraissait inexpugnable, mais où la disette d'eau ne tarda pas à se faire sentir. Averti de tout, le sultan s'était emparé des divers passages, et bientôt il n'y eut plus de salut pour les chrétiens que dans une bataille générale : un transfuge conseilla vainement à Gui d'attaquer de front le corps des mameluks,

principale force de Saladin; le comte de Tripoli fit négliger ce salutaire avis, rangea les soldats en ligne de manière à ce que le soleil brûlant éblouît leur vue, et eut soin surtout de dégarnir le centre de l'armée. Les Templiers et les chevaliers de l'Hôpital, formant la pointe, marchèrent ensemble, et du premier choc enfoncèrent les infidèles; mais abandonnés de Raymond, qui se sauva avec les siens, attaqués de front et sur les flancs, ils périrent presque tous. Cependant la victoire était encore indécise, et le combat recommença le lendemain sans aucun avantage marqué; impatient de vaincre, Saladin fit alors mettre le feu aux forts voisins, afin d'augmenter la chaleur de l'été, et au point du jour il attaqua de nouveau les chrétiens. Pour cette fois, ce fut moins une mêlée qu'un horrible massacre; les soldats de Lusignan, épuisés de lassitude, mourant de soif, s'étendaient par terre et attendaient le trépas comme un bienfait. Trente mille hommes furent ainsi égorgés ou faits prisonniers, et le roi, les seigneurs, le Grand-Maître des Templiers, la vraie Croix, tombèrent au pouvoir de leurs cruels ennemis; Garnier, tout couvert de blessures, parvint presque seul à se faire jour, l'épée à la main, à travers un corps de mamelucks, et à gagner Ascalon.

Telle fut la fameuse bataille de Tibériade, qui

dura trois jours et finit le 3 juillet 1187. Trois mois après, la ville sainte était au pouvoir de Saladin; Ascalon fut livrée pour la rançon du roi, et de toutes leurs conquêtes, il ne resta aux chrétiens que Tyr, Antioche, Tripoli, et quelques forteresses défendues par les Hospitaliers. Saladin, voulant exterminer les deux ordres, fit décapiter en sa présence tous les chevaliers captifs qui préférèrent la mort au parjure; lui-même trancha la tête à Renaud de Châtillon, un des chefs de l'armée chrétienne.

Gui de Lusignan, monarque sans asile dans son royaume, parut un moment recouvrer la mâle énergie de ses ancêtres, et formant la résolution de reconquérir une place forte où il pût résister aux Sarrasins, il rallia ce qui restait de soldats, et alla mettre le siége devant Saint-Jean-d'Acre, autrefois Ptolémaïs.

Garnier, lui demeurant fidèle, le suivit avec le faible reste des Hospitaliers, et on les vit illustrer leur infortune par les faits d'armes les plus héroïques. Mais la ville, ravitaillée du côté de la mer, soutint vigoureusement tous les assauts, et ne se rendit, après trois ans de siége, le 5 ou le 13 juillet 1191, que lorsque les armées de France et d'Angleterre, conduites par leurs rois eux-mêmes en Palestine, arborèrent sous ses murs l'antique étendard des croisades. On ignore si Garnier de Syrie

put se réjouir de la prise de Saint-Jean-d'Acre; on sait seulement, par une charte du roi de Jérusalem, qu'il existait encore au 1er février de la même année; c'est donc par erreur que Naberat, Vertot, et quelques autres historiens font mourir le Grand-Maître à Ascalon en 1187, dix jours après la bataille de Tibériade, ou même le lendemain, des suites de ses blessures [1].

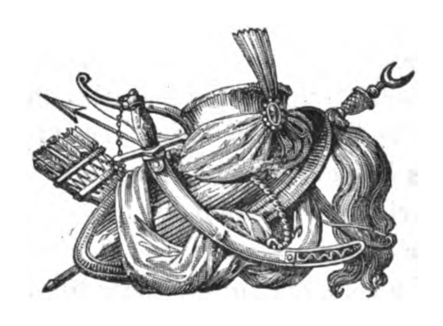
Garnier de Syrie était, dit-on, seigneur de la cité de Krac, en Arabie, qu'il donna à l'ordre.

La perte de Jérusalem consterna l'Europe, et le pape Urbain III ne put, dit-on, y survivre. Il paraît que l'ordre Teutonique fut fondé pendant le siége d'Acre, par quelques gentilshommes de Brême et de Lubeck; le pape Célestin III, qui leur accorda une bulle d'approbation vers 1193, les désigna sous le nom de Chevaliers Teutoniques de Sainte-Marie de Jérusalem. Ils portaient un manteau blanc avec la croix noire, et leur règle était semblable à celle des Hospitaliers; toutefois ils devaient être Allemands et d'une famille noble. Nous ne saurions entrer dans le détail des faits qui concernent les ordres Teutonique et des Templiers, même en ne les envisageant que dans leurs rapports avec l'ordre des chevaliers de l'Hôpital : il

[1] *Constantia major rerum fato*, telle est la légende qui entoure la médaille de Garnier de Syrie dans le *Memorie, etc.*

nous suffira de dire, en empruntant une comparaison au livre de l'Ecclésiastique, que cette triple institution fut un bienfait d'autant plus grand qu'*un tissu, formé de trois cordons, se rompt difficilement.*

Armes : de sable à la croix d'argent.



ERMENGARD D'APS,

Neuvième Grand-Maître,

A MARGAT ET A ACRE.

1187-1192.

Après la mort de Garnier de Syrie, nul chevalier n'osait se présenter pour remplir sa place ; chacun voulait écarter de son nom la honte d'avoir été le dernier chef d'un ordre qu'on regardait comme près de périr, et ce ne fut qu'avec peine qu'Ermengard d'Aps se soumit à son élévation. Les conjonctures offraient peu de chances de victoire sur les infidèles, encouragés et par leurs triomphes récens, et par l'épuisement de leurs ennemis ; ce prince ne pouvait donc ambitionner, en acceptant le commandement suprême, que de s'en montrer digne par un glorieux trépas. Sous son magistère, la maison des Hospitaliers, transférée à Margat, une de leurs forteresses, après la prise de

Jérusalem, fut établie à Saint-Jean-d'Acre. Ermengard d'Aps y mourut l'année suivante, c'est-à-dire en 1192, après un an, selon les meilleures autorités, et selon Vertot, après cinq ans de magistère.

De nombreux combats, livrés aux infidèles pour la défense des chrétiens, avaient illustré sa vie.

Armes : d'argent à la tour de sable.



GODEFROY DE DUISSON,

Dixième Grand-Maître,

A ACRE.

1192-1201.

Godefroy de Duisson [1], que divers historiens croient être né en Picardie, fut élu Grand-Maître en 1192; une bulle de lui, datée de cette année, le désigne sous le nom de Donion.

Les chroniques de l'ordre étant restées muettes sur la vie de Godefroy, nous allons, pour conserver le fil des événemens, retracer ceux qui survinrent en Palestine, et auxquels les Hospitaliers eurent une grande part.

[1] Ou de Donion. Il s'intitulait : *Goffredus de Donion, divina miserante clementia sanctæ domus hospitalis Christi pauperum Magister, una cum totius ejusdem domus assensu, et voluntate capituli*, etc., etc.

De la ville d'Acre, centre du royaume, tous les vœux, toutes les espérances se tournaient vers Jérusalem; mais les grandes armées d'Europe, arrivées avec tant de fracas et d'ostentation, s'écoulèrent peu à peu, ayant épuisé trois années à assiéger une cité qui n'avait arrêté Saladin que deux jours. Les chrétiens d'Orient ne respirèrent qu'un moment à la mort de ce fameux sultan, arrivée en 1193, et qui excita les plus sanglantes querelles entre ses successeurs pour le partage de son empire.

Gui de Lusignan, qui n'avait pu défendre le sien avec l'épée, en avait marchandé un autre, et Richard Cœur-de-Lion venait de vendre, à prix d'argent, l'île de Chypre à cette majesté sans trône, toujours possédée du désir de porter le sceptre, mais qui ne jouit pas long-temps de son dernier diadème.

Amaury, son frère, en lui succédant, hérita de ses regrets pour le royaume de Jérusalem, qui, par la retraite de Gui, appartenait à Isabelle, sa belle-sœur, veuve pour la troisième fois. Le Grand-Maître des Hospitaliers comprit de quelle importance deviendrait pour l'État l'alliance de cette princesse avec le roi de Chypre, et il conduisit si habilement cette difficile négociation, qu'Amaury, quatrième époux d'Isabelle, accourut défendre la Palestine.

Une famine horrible, qui désola l'Egypte en 1196, se fit sentir aussi vivement en Syrie, et fut le sujet d'une lettre du Grand-Maître Godefroy au prieur d'Angleterre, où, le conjurant d'exhorter Richard Cœur-de-Lion à une nouvelle croisade, il lui représentait combien serait facile la conquête de Jérusalem durant la consternation dans laquelle les Sarrasins étaient plongés. Il se plaignait en même temps des dettes que l'ordre avait été obligé de contracter. Cependant, dès cette époque, il était aussi puissant que bien des souverains; et, dans l'étendue de la chrétienté, il comptait dix-neuf mille manses ou manoirs, dont chacun contenait autant de terre que deux bœufs attelés à une charrue pouvaient en labourer en un jour. Il possédait aussi d'autres revenus, et une foule de priviléges qu'il avait soin d'accroître et d'étendre de jour en jour. Ces revenus étaient transmis au Grand-Maître de toutes les parties de l'Europe, par des trésoriers chargés de les recueillir.

Plus vains, plus fiers, mais moins richement dotés, les Templiers s'indignaient de l'opulence de leurs frères, et cherchèrent plus d'une fois à s'emparer de leurs biens. Vers l'an 1197, sous des prétextes inventés, on les vit investir un château qui relevait de celui de Margat, et y entrer à main armée. Les chevaliers de l'Hôpital coururent aux armes, chassèrent les assaillans, et l'affaire devint générale

dans les deux ordres qui envoyèrent des députés au souverain pontife. Ce dernier, par une sentence de 1198, leur recommanda la paix et la concorde, ordonnant que des arbitres fussent admis pour juger les différends. Leur décision fut en faveur des Hospitaliers.

Peu de temps après, Godefroy reçut une nouvelle lettre du pape, qui recommandait à tous les princes de la Palestine de veiller à la sûreté des États d'Amaury, tandis que ce monarque combattait pour eux. Le Grand-Maître envoya alors en Chypre une partie de ses chevaliers.

D'après une ancienne charte, Godefroy gouvernait encore l'ordre en mai 1201, quoique Naberat, Vertot et d'autres auteurs modernes placent sa mort en 1194. Il règne, au reste, dans la chronologie de ces temps, par rapport aux événemens de l'Orient, une grande obscurité que l'on verra s'accroître encore.

Les tombeaux de Garnier de Syrie, d'Ermengard d'Aps et de Godefroy de Duisson, n'en forment qu'un seul en trois parties.

On lit sur la première :

A GARNIER DE SYRIE,
MAITRE DU SAINT HOPITAL ET DE LA MILICE
DE JÉRUSALEM,
SES AMIS ONT ÉLEVÉ CE MONUMENT.

On lit encore sur les faces latérales et postérieures du même tombeau :

MONTRE-TOI TERRIBLE A TES ENNEMIS.

Enfin :

GARNIER DE NAPLES
A DÉFENDU LES BIENS DE L'HOPITAL, MIS A L'ABRI DES INSULTES DES MAHOMÉTANS LES DONS PRÉCIEUX QUI LUI ÉTAIENT FAITS, ET MAINTENU LA PAIX ET LE BON ORDRE.

(Cette dernière inscription est en latin, très-difficile à comprendre.)

Sur le tombeau d'Ermengard, dont le nom paraît altéré, on lit :

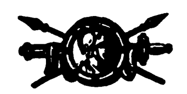
A ERMENGARD D'APS, LEUR EXCELLENT CHEF,
CETTE PIERRE A ÉTÉ ÉLEVÉE AUX FRAIS DES CHEVALIERS DE JÉRUSALEM.

Sur le monument de Godefroy (où l'on lit *Domingon*):

A GODEFROY, LEUR MAITRE ET LEUR CHEF, A CAUSE DE SES NOMBREUX SERVICES.

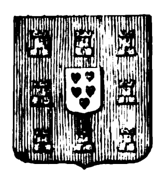
IL DONNA L'HOSPITALITÉ A CEUX QUI VENAIENT ACCOMPLIR UN VŒU.

Armes : d'azur, à la bande d'argent.



VIVENS MIHI MORTUO
PONI JUSSI.

ALFONSUS M. S. XENEDOCHII
HIEROSOLIMITANI REGIS
LUSITANIÆ FILIUS. AMISSA
PTOLEMAÏDE ET SEDITIONE
MILITUM MEORUM ORTA JUXTA
ANTIOCHIAM, MŒSTUS MAGNA
SPE REGNI PATERNI ADIPIS-
CENDI IN PATRIAM NAVIGAVI;
SED FRATER OBSTITIT FRATRI.
QUOMODO HIC SUBITA MORTE
JACEAM COGITA, UT SPEM PRECIO
NE EMAS VALE.

ALPHONSE  DE PORTUGAL.

Lith. de Villain

XI.

ALPHONSE DE PORTUGAL,

Onzième Grand-Maître,

A ACRE ET A MARGAT.

1201-1204.

Jusqu'ici, suivant, à la faveur des chartes et des monumens, le fil trop incertain de la chronologie, on a du moins vu les événemens se succéder à leur place, et l'obscurité régner plutôt dans les noms. Mais le dédale historique redouble au XIIIe siècle, et rien n'a pu éclaircir l'époque de la naissance d'Alphonse de Portugal, ni celle où il fut élevé à la dignité de Grand-Maître. On ignore même quand il abdiqua, ainsi que la date de sa mort.

Tout fait présumer qu'il était issu d'une branche cadette de la maison royale de Portugal, et si l'on s'en rapporte à l'inscription de son tombeau qu'il paraît avoir composée lui-même, on penchera pour

l'avis des historiens qui le disent fils d'Alphonse Ier. Mais, d'un autre côté, cette inscription rappelle la perte de Ptolémaïs, et cette ville demeura jusqu'en 1291 au pouvoir des chrétiens. Elle dit que le Grand-maître passa en Portugal pour y saisir le sceptre de son père; et alors, Sanche, fils légitime d'Alphonse, régnait depuis nombre d'années. De plus, aucun historien digne de foi ne fait mention de ce fils d'Alphonse Ier, même sous le nom de Pierre, que quelques modernes lui ont donné.

Ne faudrait-il pas reculer le magistère d'Alphonse de Portugal, en le plaçant avant la prise de Saint-Jean-d'Acre, alors que les Hospitaliers ne possédaient que Margat pour chef-lieu de leur ordre ? Nous avons vu, en effet, que leur maison avait été transférée à Ptolémaïs, et, selon tous les écrivains, Alphonse convoqua un chapitre à Margat.

Rigide observateur des règles, le noble chef des Hospitaliers n'avait pu voir sans une profonde indignation à quel point les abus et le relâchement étaient parvenus à se glisser dans son ordre, et il se sentit animé du désir de faire revivre, dans toute sa rigueur première, la discipline de Raymond du Puy. Commençant par s'élever contre la licence qu'avaient prise les nobles séculiers, de se parer de la croix à huit pointes, ce qui les faisait confondre avec les vrais chevaliers, il ne tarda pas à attaquer

ouvertement le luxe qui régnait parmi des religieux dont le plus beau titre avait toujours été celui de *servans* des pauvres. Lui-même, donnant l'exemple de la simplicité qu'il voulait ramener, réduisit sa maison à un majordome, un chapelain, deux chevaliers, trois écuyers, un turcopolier [1] et un page. Il ne fut permis à chacun de ces officiers que d'avoir un seul cheval.

Cette réforme, on peut le penser, ne fut pas regardée d'un œil favorable par tous les religieux; mais lorsque le Grand-Maître, arrivant au but principal, proposa d'étendre cette mesure sur les alimens, les habits, l'équipage de chaque chevalier, le mécontentement parut sur tous les visages, et des réclamations s'élevèrent de toutes parts. « N'avez-vous pas, leur demanda Alphonse, fait vœu de pauvreté et d'obéissance? Seriez-vous

[1] On appelait turcopolier un officier de la cavalerie légère. Les dignités de l'ordre étaient ainsi réparties dans les diverses langues :

Provence : Grand-commandataire ou commandeur.

Auvergne : Grand-maréchal chargé de garder l'étendard de l'ordre.

France : Grand-hospitalier.

Italie : Grand-amiral.

Aragon : Grand-conservateur.

Angleterre : Turcopolier.

Allemagne : Grand-bailli.

Castille et Portugal : Grand-chancelier.

plus délicats que ceux qui nous ont précédés? — Les temps ne sont plus les mêmes, répondit-on. L'on doit avoir égard aux fatigues sans cesse renaissantes des chevaliers, en armes nuit et jour, et continuellement occupés à attaquer ou à se défendre. »

Blessé de ces remontrances, que son naturel fier et hautain ne pouvait tolérer : « Je veux être obéi, s'écria-t-il, et point de réplique. »

A ces paroles, échappées à la bouche d'un despote plutôt qu'à un chef, les murmures éclatèrent généralement, et l'ordre entier fut soulevé. Si les chevaliers abusaient de leurs riches revenus pour s'assurer les jouissances que comportait l'état peu florissant des arts à cette époque, pour multiplier leurs équipages et les frais d'une inutile représentation, il est juste de convenir que les conjonctures actuelles admettaient un sage tempérament à la rigueur de l'observance primitive. Sous ce rapport, le refus des chevaliers pouvait sembler plausible, et l'ordre du Grand-Maître trop absolu. L'obstination devenant égale des deux côtés, Alphonse, sans pouvoir, sans partisans, se vit contraint d'abdiquer le vain titre de Grand-Maître, qu'il semblait destiné à illustrer. Il se retira alors en Portugal vers 1195, selon quelques historiens, ou plus vraisemblablement, suivant d'autres, pendant l'année 1204. Il périt, dit-on, engagé dans

les guerres civiles de ce royaume. Le but de ces guerres n'étant pas clairement indiqué par l'histoire, il serait téméraire de soutenir que le parti où le Grand-Maître se trouvait engagé, avait pour objet de revendiquer à son profit le trône de Portugal. Naberat place la mort d'Alphonse au 1er mars 1207. Dans une épitaphe différente de celle rapportée plus bas, elle est fixée au 1er mars 1245, année où Sanche III descendit du trône pour faire place à Alphonse III.

On lisait sur le mausolée du onzième Grand-Maître :

JE ME SUIS FAIT BATIR CE TOMBEAU PENDANT MA VIE AFIN D'Y REPOSER APRÈS MA MORT.

Et plus bas :

ALPHONSE,
MAITRE DU SAINT HOPITAL DE JÉRUSALEM,
FILS DU ROI DE PORTUGAL,
AFFLIGÉ PAR LA PERTE DE PTOLÉMAÏDE, ET PAR UNE SÉDITION ÉLEVÉE AUPRÈS D'ANTIOCHE, PARMI MES GUERRIERS, JE REVINS DANS MA PATRIE AVEC L'ESPOIR DE MONTER SUR LE TRONE DE MON PÈRE; MAIS UN FRÈRE S'OPPOSA A UN FRÈRE. SONGE COMMENT UNE MORT SOUDAINE M'A COUCHÉ DANS CE TOMBEAU, ET NE TE FIE POINT A DE VAINES ESPÉRANCES.
ADIEU.

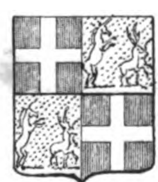
Armes de Portugal : de gueules aux huit tours d'argent, sur le tout un écu d'argent semé de cinq cœurs d'azur.



INVOLVIT HUMILE PARITER ET CELSUM CAPUT.

JOFFRETUS LARATUS, ET
GUARINUS MONSACUT XENO-
DOCHII HIER: MAG: CUM
ALIIS, HIC JACENT.

GEOFROI LERAT. **GUERIN DE MONTAIGU.**



XII.

Lith. de Villain



XIII.

GEOFFROY LE RAT,

Douzième Grand-Maître,

A ACRE.

1204-1207.

La conduite hautaine d'Alphonse avait fait sentir le besoin d'un chef moins impérieux, dont l'affabilité rétablît la concorde, et dont la considération personnelle rendît à la place de Grand-Maître toute la dignité que la violence de son prédécesseur lui avait fait perdre. Geoffroy le Rat, originaire de la Touraine, ancien chevalier de la langue et grand-prieur de France, fut jugé digne d'un pareil honneur, et tous les suffrages tombèrent sur lui. Mais ici l'obscurité des dates est loin de se dissiper, car, selon les uns, Geoffroy fut nommé Grand-Maître dès 1195, et, selon d'autres annalistes, il ne fut élu qu'en 1204, ce qui paraît mieux prouvé.

Le nouveau chef des Hospitaliers commença par réunir ses efforts à ceux du patriarche de Jérusalem, afin de rétablir l'harmonie entre le prince d'Antioche et le roi d'Arménie, Boëmond III ou IV. Il est remarquable que ce fut sous ce magistère si court, qu'eurent lieu la prise de Constantinople par les croisés, la chute de l'empire grec et la naissance de l'empire latin. Ceci nous donne occasion de rappeler, à l'égard des croisades en général, que ces expéditions avaient non-seulement pour objet de favoriser les pélerinages et de secourir les chrétiens d'Orient, mais encore de garantir l'Italie des invasions des Sarrasins et d'affaiblir leur puissance, établie jusqu'en Espagne; la diversion qu'opéraient ces entreprises lointaines suspendait d'ailleurs les guerres particulières, inséparables du régime féodal, et toute la force des chrétiens, d'abord tournée contre eux-mêmes, se concentrait sur l'ennemi commun. En un mot, des croisades datent la prospérité des peuples, l'affranchissement des villes et la tranquillité publique.

Amaury termina sa carrière en 1206, laissant deux trônes vacans. Celui de Jérusalem appartenait à Marie, fille d'Isabelle et de son premier époux. Fatale destinée de la Palestine, que des héros auraient eu peine à sauver, et à qui le hasard ne donnait que des femmes ou des enfans pour la

gouverner ! Une députation fut alors envoyée en France pour offrir la main de Marie à un prince digne de cet héritage de dangers et de gloire. Philippe-Auguste désigna Jean de Brienne, comte de Vienne, jeune chevalier, aussi ardent que brave, qui promit aux ambassadeurs d'arriver au plus tôt à Acre avec une puissante armée. Déjà la renommée publiait dans l'Orient le nombre, la force et jusqu'aux noms des chefs de cette nouvelle croisade, et une funeste confiance s'empara des chrétiens. En vain Geoffroy, à qui une longue expérience avait appris à se défier des promesses de l'Europe, conseilla de prolonger dix ans encore la trêve conclue avec Safadin, frère et compagnon d'armes de Saladin, et qui réunissait sous ses lois presque tout son vaste empire. Les prélats, par une coupable ambition, et les Templiers, pour se montrer opposés à un avis émis par le Grand-Maître de l'Hôpital, se prononcèrent pour la guerre, et elle fut résolue.

Geoffroy ne fut pas témoin des malheurs qu'il prévoyait, et que de telles dispositions devaient attirer sur la Palestine. Il mourut au mois de juin 1207.

Sous son gouvernement, le pape Innocent III fit cesser les différends survenus entre les Hospitaliers et les chevaliers du Temple. Il est remarquable que le souverain pontife, par une raison qu'explique sa paternelle sollicitude pour deux ordres

également utiles à la religion, quoique rivaux, aima mieux les amener à une amiable composition que de prononcer un jugement de rigueur.

Armes : d'or, à un bocage de sinople dans lequel paît un cerf d'argent ou d'azur, à la licorne d'argent debout.



GUÉRIN DE MONTAIGU,

Treizième Grand-Maître,

A ACRE.

1207-1230.

Guérin de Montaigu, de la langue d'Auvergne, fut élu en 1207. La réputation de bonne foi et de probité de ce Grand-Maître et des Hospitaliers était telle, que Livron, roi d'Arménie, priant le pape de nommer des arbitres pour juger à qui devait appartenir la principauté d'Antioche, qu'il réclamait pour son neveu, contre le comte de Tripoli, désigna Guérin de Montaigu dans la lettre qu'il adressait au souverain pontife.

Mais, tandis que le roi d'Arménie s'interposait pour la principauté d'Antioche, il n'était point affermi lui-même sur le trône. Sollicité par le comte de Tripoli, le sultan d'Iconium envahissait l'Arménie, portant partout le meurtre, le pillage et

l'incendie. Rome fit alors un appel aux Hospitaliers, qui y répondirent en volant aux armes. Le Grand-Maître marcha en personne contre Soliman, le joignit, l'attaqua avec impétuosité, tailla son armée en pièces, et purgea l'Arménie du joug des infidèles. Livron, reconnaissant, céda à l'ordre la ville de Saleph et quelques forteresses.

Ce n'était pas seulement en Orient que les chevaliers de Saint-Jean se montraient ainsi les défenseurs des princes injustement attaqués. En Espagne, ils aidaient le roi de Castille à sauver ses États d'une irruption de l'empereur de Maroc; dans le midi de la France, ils comprimaient la révolte des Albigeois, et à Bouvines, Guérin, un de leurs frères, conserva à Philippe-Auguste sa vie et sa couronne.

L'Europe, enfin pacifiée, put tourner ses regards vers la Palestine, où venait d'arriver Jean de Brienne, suivi de trois cents chevaliers. Mais il n'avait trouvé pour royaume que quelques places à la veille d'être investies, et il écrivait au pape, de la ville d'Acre, sa capitale : « Très-Saint-Père, je cours grand risque d'être roi sans sujets. »

Le souverain pontife assembla aussitôt un concile dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, en 1215, et une croisade y ayant été résolue, le rendez-vous général en fut assigné au 1er juin 1217. André, roi de Hongrie, qui était parti le premier, trouva à

Chypre, Guérin de Montaigu qu'il avait prié de venir conférer avec lui sur les dispositions à prendre pour la campagne qui s'apprêtait.

De Chypre l'armée se transporta à Acre, où le roi de Hongrie refusa le palais du roi de Jérusalem pour demeurer chez les Hospitaliers. Les vertus du Grand-Maître, la charité, la patience des chevaliers envers les pauvres et les affligés, avaient même tellement touché ce monarque, qu'il témoigna le désir d'entrer dans l'ordre.

Cependant, peu ému de l'arrivée des nouveaux croisés, Coradin, fils de Safadin, s'avançait pour investir l'armée chrétienne dans Acre même; mais, la voyant s'ébranler et venir à sa rencontre, il n'osa l'attendre. Cette armée comptait dans ses rangs les rois de Jérusalem, de Chypre et de Hongrie, et trois Grands-Maîtres, Teutonique, Templier et Hospitalier. Malheureusement le roi de Chypre mourut à Tripoli, André fut obligé de repasser dans ses États, et les croisés ne conservèrent que Jean de Vienne, monarque sans royaume, et général sans armée. Toutefois, de nombreux renforts leur étant arrivés, les chrétiens résolurent d'aller attaquer l'ennemi dans ses États même, et Damiette, rempart de l'Égypte, le vit aux pieds de ses murs. Des prodiges de valeur y signalèrent les ordres chevaleresques; la ville fut emportée, et néanmoins l'expédition, commencée glorieuse-

ment, finit d'une manière honteuse par l'orgueil et la folle témérité du légat de la cour de Rome.

Des troubles étant survenus dans l'île de Chypre en 1222, entre le peuple et les prélats, malheureusement trop disposés à abuser de leur autorité, Guérin y fut appelé pour les pacifier. De-là il passa en France avec Jean de Brienne, parcourut l'Espagne, l'Allemagne, l'Angleterre, et parvint à engager une foule de seigneurs à se croiser. Mais la Palestine livrée à elle-même, sans chef et sans roi, se voyait déchirée par ses défenseurs qui, agissant à part sans songer au bien général, se faisaient souvent la guerre entre eux.

Guérin à son retour y apprit que le comte de Tripoli s'était emparé de plusieurs forteresses de l'ordre, et qu'il avait fait périr dans les tortures plusieurs chevaliers tombés entre ses mains. Les avis, les menaces du Grand-Maître, les remontrances du pape, rien n'avait pu toucher l'inflexible Raymond. Toutefois, quand il vit la bannière des Hospitaliers déployée au sein de ses États, il se soumit à toutes les réparations exigées. Mais on sent combien ces fatales discordes affaiblissaient les chrétiens. Un nouvel incident vint les augmenter encore.

Frédéric II, empereur d'Allemagne, se trouvant roi de Jérusalem par son mariage avec la fille de Jean de Brienne, parut en Palestine en 1227, afin

d'y prendre possession de son nouveau royaume. Mais, comme il était sous le poids d'une excommunication lancée par le pape, les deux ordres refusèrent de le reconnaître et de lui obéir. Le trouble s'accroissait à chaque instant, et il devint à son comble lorsque Frédéric se mit en campagne.

Cependant les Templiers et les Hospitaliers suivirent, mais de loin et formant un camp particulier. L'empereur sentit enfin sa position : sa fierté demanda merci, et, par un traité particulier, il fut convenu que le mot d'ordre serait donné aux troupes au nom de Dieu et de la religion, sans faire mention du chef.

On sait que l'opiniâtre Grégoire poursuivait alors Frédéric avec acharnement en Europe, qu'il excitait la rébellion dans ses villes, et la bonne intelligence entre l'empereur et les deux ordres qui reconnaissaient le pape pour suzerain, ne pouvait être de longue durée. Frédéric les accusa de trahison, ils l'appelèrent calomniateur, et lassé de ces dissensions, il contracta une paix honteuse avec les Sarrasins ; puis il repassa en Europe où, pour satisfaire sa haine personnelle, il pilla les biens des chevaliers.

Guérin de Montaigu mourut en Palestine en 1230.

Geoffroy le Rat et son successeur furent renfermés dans un même tombeau, où quatre personnages

étaient représentés debout portant des espèces de trophées avec les inscriptions suivantes :

QUI ÉVITERA CE QUI EST INÉVITABLE ?
PERSONNE.

RIEN N'EST STABLE :
LE SORT L'A AINSI VOULU.

Sous la statue de la mort, on lisait :

ELLE FRAPPE ÉGALEMENT LES TÊTES HUMBLES
ET LES TÊTES ÉLEVÉES.

Enfin, l'épitaphe était ainsi conçue :

GEOFFROY LE RAT ET GUÉRIN DE MONTAIGU,
MAITRES DE L'HOPITAL DE JÉRUSALEM,
REPOSENT AVEC LES AUTRES.

Une dernière inscription offrait ces paroles :

AINSI L'ON MONTE AUX CIEUX.

Armes : d'or, à une nuée de gueules, ou plutôt de gueules à une tour d'or à deux créneaux.

espèce.

:

LE?

BLES

U,

:

jt

BERTRANDO DE TEXI
FORTIT·PIET:MAGNI.INSIGNI
AD BENE MERENDUM
DE CIVIBUS·H:E:M:S:B:M:





BERTRAND DE TEXI.

XIV.

Lith. de Villain

BERTRAND DE TEXI,

Quatorzième Grand-Maître,

A ACRE.

1230-1231.

Un ancien chevalier de la langue d'Auvergne, comme Guérin de Montaigu, lui succéda en 1230. Il se nommait Bertrand de Texi [1], et le fardeau de l'État reposa tout entier sur lui conjointement avec le Grand-Maître du Temple.

Une ancienne charte fixe sa mort vers la fin d'octobre 1231. Naberat n'assigne point l'année de la perte qu'éprouva l'ordre, et Vertot la place sans preuves en l'an 1240, en ajoutant que Bertrand mourut de chagrin.

Son tombeau offrait cette inscription :

A BERTRAND DE TEXI,

[1] Ou Texis.

LEUR EXCELLENT MAITRE,
RECOMMANDABLE PAR SA VALEUR, SA PIÉTÉ ET SA
GRANDEUR D'AME,
LES CHEVALIERS DE JÉRUSALEM.

Armes : d'or, à la fasce de gueules.

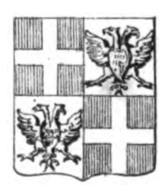


NON EST CRUDELIS QUI CRUDELES JUGULAT.

ARNOLDO DE COMPS,
MAG: XENODOCHII
HIEROS. QUOD ITINERA
AD SANCTAM URBEM
HIER. OBSESSORIBUS
MAHUMETANIS LIBE-
RAVIT, ET JUSTITIA
COLUIT, SUMPTU
PUBLICO POSITA

Lith de Villain

GUÉRIN.



XV

GUÉRIN,

Quinzième Grand-Maître,

A ACRE.

1231-1236.

Le magistère de Guérin [1], dont le nom véritable et la patrie sont inconnus, nous donnera encore lieu de déplorer l'inextricable chaos dans lequel sont tombés les historiens. Tout est confusion dans les dates, et par conséquent dans les faits. Selon le père Sébastiano Pauli, qui a recherché toutes les chartes et les vieux monumens de l'ordre, Guérin, ou par abdication ou par mort, avait cessé de gouverner dès le mois de septembre 1236. Nous allons suivre cette chronologie, en rapportant à ce Grand-Maître ce que les historiens attribuent, sans le nommer, au chef des Hospitaliers.

[1] Gérin, Garin ou Guarins.

Vertot et Naberat nous paraissent être tombés dans l'erreur en faisant vivre Guérin jusqu'en 1243 et 1244. Le premier assure qu'il périt dans une bataille contre les Corasmins ; l'autre dit seulement qu'il y fut fait prisonnier. Ils ont confondu ces événemens avec ceux qui concernentPierre de Villebride. Quoi qu'il en soit, à l'avénement du successeur de Bertrand de Texi, la Terre-Sainte était en proie à la plus violente anarchie. L'empereur Frédéric II avait promis de prompts secours que devait conduire en Palestine son fils Conrad, héritier direct de Godefroy de Bouillon, par sa mère. Mais ces secours n'arrivèrent point, et pendant la vaine attente où se trouvaient les chrétiens, Alix, sœur de l'impératrice, voulut, en l'absence de son neveu, se saisir de cette pourpre royale dont chaque jour les Sarrasins enlevaient quelques lambeaux. Les deux Grands-Maîtres soutinrent les intérêts de Conrad, et l'empereur, prévenu à temps, fit passer des troupes en Syrie ; mais, sans chef influent, elles enfreignirent toutes les lois de la discipline, et se rendirent tellement odieuses par leurs exactions, que le peuple soulevé les aurait exterminées, sans l'intervention de Guérin et du Grand-Maître du Temple que le pape avait invités à les protéger. En reconnaissance de ce service, Frédéric II leur rendit les biens dont il s'était emparé.

La lettre du pape est datée du 29 juillet, neu-

vième année de son pontificat, par conséquent de l'an 1236, époque où l'on place la mort du Grand-Maître des Hospitaliers.

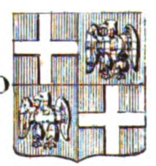
Ce n'est pas la première fois que nous signalons l'intervention du souverain pontife comme arbitre des actions de l'ordre. Les chevaliers de l'Hôpital étant uniquement destinés, comme le dit Raymond du Puy dans sa règle, « à combattre pour la gloire de Jésus-Christ, pour maintenir son culte et la religion catholique, aimer, révérer et conserver la justice, favoriser, soutenir et défendre ceux qui sont dans l'oppression, sans négliger les devoirs de la sainte hospitalité, » il était naturel que des liens étroits rattachassent ces soldats-religieux à la chaire apostolique, d'où émanent pour le monde chrétien les sublimes exemples et les paroles d'encouragement du serviteur des serviteurs de Dieu; il existait donc une sorte de filiation entre l'ordre de l'Hôpital et le souverain pontificat. Indépendamment de ce motif, le pouvoir moral du pape s'élevait, dans ces siècles de foi, au-dessus même de celui des rois et des empereurs; dans l'intérêt de l'unité religieuse, que l'on confondit trop souvent avec l'unité politique acquise au profit de Rome, le successeur de saint Pierre concentrait à son tribunal la connaissance de toutes les matières qui avaient trait au bien de la religion, et propageait, sur tous les points de l'univers

catholique, l'autorité de ses décisions. Or, par leur nature même, les ordres religieux et militaires, tels que celui de l'Hôpital, se trouvaient placés dans une dépendance plus immédiate du Saint-Siége, et devaient, par conséquent, subir d'une manière plus directe son action toute-puissante. C'est ce qui fait qu'à considérer les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, même abstraction faite des rapports nécessaires qui unissent au Saint-Siége un ordre religieux, il faut convenir que leur institution, quoiqu'elle eût son existence à part et sa vie politique, n'aurait jamais pu s'affranchir, comme tant d'autres États, de la tutelle de Rome, ni se développer d'une manière aussi forte à l'abri de sa vivifiante influence.

Armes : d'argent à l'aigle à deux têtes.





BERTRAND  DE COMPS.

Lith. de Villain

XVI.

BERTRAND DE COMPS,

Seizième Grand-Maître,

A JÉRUSALEM.

1236-1241.

Bertrand de Comps, d'une famille illustre de la Provence, ou plutôt du Dauphiné, et parent du Grand-Maître Arnold, succéda à Guérin en 1236. L'année suivante, il adressa une citation aux chevaliers d'Angleterre, afin qu'ils vinssent remplacer leurs frères morts en Palestine. Obéissant à la voix de leur chef, on les vit abandonner leur maison de Clarkenwille, à Londres, ayant leur robe pour cuirasse et leur épée à la ceinture. « Ils allaient, dit un auteur contemporain, inclinant la tête à droite et à gauche, le capuce abaissé, se recommandant aux prières du peuple, accouru à leur passage. »

Les courageux chevaliers virent encore l'envie

s'acharner contre eux, malgré leur ardente charité et une valeur incomparable. L'évêque d'Acre, sur le territoire duquel l'ordre possédait quelques revenus dont il ne payait point la dîme, se rendit à Rome, accusa les Hospitaliers, et obtint du pape de nommer pour arbitres trois prélats de la Palestine même; mais ceux-ci, qui n'ignoraient pas que le courage des chevaliers était le seul rempart des chrétiens, n'hésitèrent point à condamner les prétentions de l'intrigant évêque.

Il paraît néanmoins que les excès de la guerre avaient fortement relâché la piété qui brillait dans l'ordre pendant le siècle dernier. Dans une bulle, datée de l'an 1248, Grégoire IX reproche aux chevaliers : « De vivre avec des courtisanes, de fournir des secours aux hérétiques, de posséder en propre d'immenses richesses, malgré leur vœu de pauvreté; » enfin, il va jusqu'à dire « qu'ils recèlent les assassins, et qu'ils ont fabriqué en leur faveur de faux testamens. »

Toutefois, à cette époque même, l'ordre fournissait plusieurs saints et bienheureux à l'Église.

Ptolémaïde avait vu arriver, avec une nombreuse armée, le frère du roi d'Angleterre, Richard de Cornouailles, et elle l'avait vu repartir sans exploits dignes de mémoire. Mais du moins il conquit, par un traité, presque tout ce que les chrétiens avaient possédé jadis en Palestine. Jérusalem leur fut ren-

due, et aussitôt que les églises eurent été purifiées, le Grand-Maître vida les trésors de l'ordre pour aider à relever les remparts de la sainte cité. Il mourut vers 1241, avant de voir cette réédification terminée.

Quatre inscriptions décoraient le mausolée de Bertrand de Comps; le sens de la première est:

ON RETIENT L'EMPIRE PAR LES MÊMES MOYENS QU'ON L'A CONQUIS.

La seconde porte :

LES CHEVALIERS DE LA SAINTE MILICE DE JÉRUSALEM, A LEUR VAILLANT CHEF, AU DÉFENSEUR DE LA NOBLESSE, A BERTRAND DE COMPS, LEUR GRAND-MAITRE, ILLUSTRÉ PAR TOUTES LES VERTUS, ET QUI LEUR A RENDU LES PLUS GRANDS SERVICES.

La troisième semble la suite de la première :

PAR L'AUDACE, PAR LES EXPLOITS.

La quatrième paraît indiquer le lieu où le monument fut d'abord élevé :

SUR LE RIVAGE DE JOPPÉ,
AFIN D'EN GARDER L'ÉTERNEL SOUVENIR.

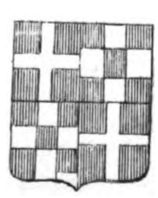
Quelques historiens ont aussi appelé ce Grand-Maître : François de Comps.

Armes : de gueules à l'aigle échiquetée de sable et d'argent.



PRUDENS SIMPLICITAS AMOR QUE RECTI

F. PETRO A VILLABRIDA HIEROSOLIMITANORUM EQUITUM MAGISTRO GENTILIS FAMILIA, DEFUNCTI MEMOR, COMMUNI ŒRE, PERMISSIONE SACRI ORDINIS FIERI CURAVIT.

PIERRE  DE VILLEBRIDE.

XVII.

Lith. de Villain.

PIERRE DE VILLEBRIDE,

Dix-Septième Grand-Maître,

A JÉRUSALEM.

1241-1244.

Le magistère de Pierre de Villebride, élu en remplacement de Bertrand de Comps, fut court, mais signalé par les événemens les plus désastreux pour l'ordre.

Vers 1241, les Kharismiens ou Corasmins (une des neuf nations comprises sous le nom général de Turcs), commandés par Barbacan, leur général, sortirent des rivages renfermés entre l'Oxus et la Jaxarte, se répandant comme un torrent sur la Syrie et s'emparant des campagnes, des villes, des forteresses. Bientôt, les deux Grands-Maîtres des ordres militaires, suivis d'une partie du peuple, furent contraints d'abandonner Jérusalem à peine reconquise, et tout ce qui s'obstina à y demeurer

fut impitoyablement égorgé : on frémit en parcourant les détails qui nous sont parvenus sur ce déplorable désastre. Les barbares, se précipitant dans l'Église du Saint-Sépulcre, refuge commun des femmes, des vieillards et des enfans, leur donnèrent la mort; les prêtres, occupés à la célébration des saints mystères, furent frappés par ces sauvages vainqueurs, qui, à l'atrocité du meurtre, joignaient des remarques dérisoires sûr les cérémonies et le divin objet du culte des vaincus. Leur fureur s'exaltant à mesure qu'ils rencontraient de nouveaux temples et d'autres tombeaux, ils arrachèrent les ornemens des Églises, dispersèrent les cendres des rois, souillèrent les lieux sacrés par des abominations dont la nature force l'historien au silence. Triste sort de Jérusalém! Sa splendeur antique s'évanouit avec la piété de ses rois; la barbarie de ses incrédules habitans la rendit témoin d'un déicide, et, depuis cet épouvantable forfait, il semble que la Providence, dans sa juste colère et par un châtiment mérité, ne lui permette quelquefois de renaître de ses cendres que pour la livrer aussitôt à une ruine et à une désolation nouvelles.

La consternation était au comble, toute chance de secours du côté de l'Europe était enlevée, et les chrétiens désespérés, implorant l'appui des califes de Damas et d'Emesse, en reçurent un

renfort de quatre mille chevaux avec lesquels ils rentrèrent en campagne.

L'imprudence d'un orgueilleux légat avait naguère perdu l'armée d'Egypte. Celle du patriarche de Jérusalem entraîna l'armée de Palestine à sa ruine, et l'on vit l'aveugle volonté d'un homme, vieilli à l'ombre des cloîtres, prévaloir sur les conseils des chevaliers, des généraux les plus expérimentés, enfin sur ceux des deux Grands-Maîtres. Malgré eux, la bataille fut livrée contre des forces dix fois supérieures, et dès le commencement de l'action, ainsi qu'il était à craindre, les Sarrasins alliés prirent traîtreusement la fuite. Si l'on eut droit alors de blâmer l'imprudente confiance des chrétiens, on ne peut s'empêcher d'admirer leur héroïsme. Deux jours entiers, ils soutinrent le choc des masses les plus formidables ; les deux Grands-Maîtres y perdirent la vie, et trente-trois Templiers, ainsi que seize Hospitaliers et trois chevaliers Teutoniques, purent seuls se soustraire au massacre général. Cette déplorable défaite eut lieu près de Gazer ou Gaza, en 1244. Il est donc certain que le père Sébastiano a été induit en erreur en plaçant au mois de mai 1243 la mort de Pierre de Villebride.

Deux inscriptions latines se lisaient sur le tombeau de ce Grand-Maître :

SIMPLICITÉ PRUDENTE ET AMOUR DU BIEN.

AU FRÈRE PIERRE DE VILLEBRIDE,
MAITRE DES CHEVALIERS DE JÉRUSALEM, LES MEMBRES
SÉCULIERS DE SA FAMILLE, PLEINS DE SON SOUVENIR,
ONT FAIT ÉLEVER CE MONUMENT AVEC LA PERMISSION
DES RELIGIEUX DE L'ORDRE.

Armes : Echiqueté d'argent et de gueules.





GUILLAUME DE CHATEAUNEUF.

Lith. de Villain.

XVIII.

GUILLAUME DE CHATEAUNEUF,

Dix-Huitième Grand-Maître,

A ACRE.

1244-1259.

Guillaume de Châteauneuf, né en France, et engagé de bonne heure dans l'ordre, en était Précepteur (charge qui prit plus tard le nom de Commandeur), quand il se trouva à la sanglante bataille de Gazer. C'est même d'une lettre qu'il écrivait en Europe, et que l'histoire a recueillie, que l'on a tiré les principaux détails de cette fatale journée dont Châteauneuf attribuait le désastre à l'alliance contractée avec deux princes infidèles.

Il fut élu à la place de Pierre de Villebride, dans les circonstances les plus difficiles où l'ordre se fût encore trouvé. Des deux héroïques bataillons des Templiers et des Hospitaliers, il n'était resté vivans que quelques frères blessés, regardant avec douleur,

du haut des remparts d'Acre, brûler, piller, ravager cette terre sacrée qu'ils ne pouvaient plus défendre.

Le ciel eut toutefois pitié d'une aussi grande infortune. Ces hordes d'exterminateurs, tournant leurs armes contre elles-mêmes, finirent par s'entre-égorger; le reste périt sous les coups des paysans révoltés, et depuis, leur nom, la trace même de leur passage, sont effacés de l'histoire. On a peine, après une telle épouvante répandue sur leurs pas, à concevoir le silence qui les a suivis. Leur destinée fut pareille à celle d'une nuée de sauterelles qui disparaissent à jamais dès qu'elles ont détruit l'espoir des campagnes fécondes.

Grâce à une protection aussi miraculeuse, l'ordre sembla renaître, pour ainsi dire, de ses cendres. Cités par leur Grand-Maître, les chevaliers d'Occident, jusqu'aux novices même, vinrent repeupler les rangs déserts. On leva des troupes. Tout l'argent qui existait encore dans les caisses des Prieurés fut envoyé en Palestine, et en même temps que Guillaume de Châteauneuf ordonnait des jeûnes et des prières extraordinaires, il chargeait des Hospitaliers d'aller traiter de la rançon des frères captifs, que les Corasmins avaient livrés au soudan d'Égypte. Mais ce prince sarrasin, après s'être répandu en injures, déclara « qu'il ne les rendrait point, et qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, il ne

savait point distinguer un chevalier captif d'un chevalier mort sur le champ de bataille. »

Cependant l'ordre reprenait insensiblement sa force et son antique splendeur. Touché des malheurs de la Palestine, le roi de France, que ses vertus surnaturelles ont placé dans le ciel, saint Louis, envoya dans l'Orient un puissant secours d'hommes et d'argent qu'il confia aux deux Grands-Maîtres. En 1248, les Hospitaliers marchèrent au secours du prince d'Antioche, attaqué par les Turcomans, et décidèrent le gain de la bataille, où Guillaume de Châteauneuf fut couvert de blessures.

L'année suivante (1249), il conduisit ses chevaliers au roi saint Louis qui, descendu en Égypte avec une flotte nombreuse, avait pris Damiette en deux jours. Les deux ordres militaires s'y trouvèrent, et leur intrépidité éclata dans toutes les occasions. Ils formaient presque en entier l'escadron commandé par Robert comte d'Artois, quand ce jeune prince, emporté par son impétuosité, voulut pénétrer dans la Massoure. On rapporte que le Grand-Maître des Templiers, Guillaume de Sonnac, et même Châteauneuf, lui ayant représenté le péril imminent dans lequel il allait s'engager, ainsi que toute l'armée, il s'écria : « C'est aujourd'hui que je reconnais la vieille perfidie des Templiers et l'esprit séditieux des frères de l'Hôpital ! » Il ajouta, dit-on, des paroles plus outrageantes en-

core. « Comte, répondirent les chefs des ordres, pensez-vous que nous ayons pris l'habit de la religion pour renverser l'Église et perdre nos ames par la perfidie? Non, jamais aucun chrétien, moins encore un chevalier, n'a conçu une idée aussi infâme. — Marchons! ajouta Sonnac. Ce jour décidera de notre honneur et de notre sort. Unis, nous étions invincibles, nos divisions vont nous perdre! » Et ils suivirent en désespérés le frère du roi de France.

Robert, les principaux seigneurs de la cour, l'élite des chevaliers, jonchèrent le champ de bataille. Le Grand-Maître du Temple perdit un œil, et Guillaume de Châteauneuf demeura prisonnier. Sa liberté ne lui fut rendue que lorsque saint Louis recouvra la sienne, et cette expédition, commencée si heureusement, subit le sort commun à toutes les croisades.

A la prière de Renaud de Vichiers, Grand-Maître du Temple (d'autres disent de Châteauneuf), saint Louis demeura quelque temps en Palestine, après sa délivrance. Ce fut alors qu'il reçut les ambassadeurs du Vieux-de-la-Montagne, qui exigeaient que le roi de France payât un tribut à leur maître, ou qu'il les fît décharger de celui qu'il devait aux ordres militaires. Louis sourit et les renvoya au Grand-Maître de l'Hôpital, dont ils reçurent cette réponse : « Vous êtes bien hardis d'a-

dresser de semblables propositions au roi de France! Si je ne respectais le caractère d'ambassadeur, je vous ferais sur-le-champ jeter à la mer. Allez, et dites à votre maître qu'il ait à réparer son insolence, sinon avant quinze jours il aura affaire aux chevaliers du Temple et de l'Hôpital. »

Le terme n'était pas expiré que les députés reparurent apportant à saint Louis une chemise et un anneau d'or, témoignages symboliques d'une étroite alliance que voulait contracter le Vieux-de-la-Montagne avec le roi dont il admirait l'héroïque caractère.

Non moins bon religieux que hardi guerrier, Guillaume de Châteauneuf veilla constamment au maintien des statuts de l'ordre. Des Hospitaliers ayant insulté un Français, le Grand-Maître les condamna à manger à terre sur leurs manteaux, et tandis qu'ils étaient soumis à cette pénitence, il leur était défendu de repousser même un chien qui s'approcherait de leurs plats.

Vers cette époque, les frères obtinrent du pape la permission de parler au réfectoire quand ils recevaient des seigneurs étrangers. Auparavant un silence rigoureux leur était prescrit.

Saint Louis étant parti le 24 avril 1254, les années suivantes se passèrent à fortifier quelques châteaux, et les Hospitaliers prirent d'assaut la ville de Bellenas, qui n'était pas comprise dans la trêve. Mal-

heureusement les anciennes dissensions se renouvelèrent entre les deux ordres, et devinrent si animées, qu'une bataille put seule suffire à tant de haine. On en vint aux mains, avec toute la fureur des guerres civiles, sans faire de prisonniers, et les frères de l'Hôpital ayant ëu l'avantage, « à peine, dit un historien, resta-t-il un Templier pour porter à ses compagnons l'annonce d'un tel massacre. » Cette affaire eut lieu en 1259.

La même année, sur la fin d'octobre, Guillaume de Châteauneuf mourut, universellement regretté, après un magistère qui avait duré environ quinze ans.

Son tombeau manque à la collection.

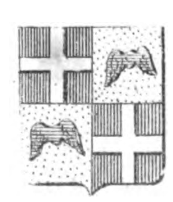
Armes : de gueules à trois chevrons d'or; ou plutôt : à trois tours d'or posées deux et un.



LEGIBVS. CONSI LIO POSTEA ARMIS.

HUGONIS REVELII MAG.
EQ. HIER. CUJUS PRV-
DENTIA ET FACVNDIA
S.E.O. SŒPIVS INJURIAS
SVAS. CVM FERRO POSSET
VINDICARE. JVDICIO
PASSVS EST.

HUGUES



DE REVEL.

XIX.

HUGUES DE REVEL,

Dix-Neuvième Grand-Maître,

A CÉSARÉE.

1259-1278.

A Guillaume de Châteauneuf succéda Hugues de Revel[1], chevalier de l'Auvergne ou du Dauphiné et issu d'une famille illustre. Peu après son élection, il convoqua un chapitre général à Césarée, afin de fixer les revenus que chaque maison d'Europe devait envoyer en Palestine.

L'Egypte était alors soumise à Bendocdar, usurpateur comme Saladin, à qui il promettait un digne successeur. Les Hospitaliers, réunis aux chevaliers du Temple, mirent en fuite, auprès d'Ascalon en 1264, deux de ses émirs, et s'emparèrent du château de Zilion. Au commencement de l'an-

[1] Ou Revest.

née suivante, le soudan se mit lui-même en campagne, marcha sur le château d'Assur, forteresse des chevaliers, et l'emporta le 26 janvier. Quatre-vingt-dix Hospitaliers qui la défendaient se firent tuer plutôt que de se rendre. En 1266, les Templiers essuyèrent un échec plus funeste encore; enfin, l'année d'après, Bendocdar envahit l'Arménie. Ses troupes se trouvaient divisées, et lui-même campait, avec une faible partie des siens, dans la plaine de Tibériade, dont le nom réveillait de si déplorables souvenirs parmi les chrétiens. Croyant surprendre le soudan, les trois ordres réunis s'apprêtaient à l'attaquer, quand, averti à temps, il rallia toutes ses forces, marcha à la rencontre des croisés, les battit, les mit en déroute et les poursuivit jusqu'aux portes de Ptolémaïde. Le vainqueur feint alors de consentir à la trève qu'on implore; mais il la rompt aussitôt, et, dans l'espace de deux mois, Jaffa, Beaufort et Antioche sont enlevés, en même temps que plus de cent mille habitans de cette dernière ville deviennent esclaves. Ces revers qui éclatèrent en 1268, se succédèrent rapidement, et, au mois d'avril 1270, un coup plus fatal encore atteignit les Hospitaliers. Deux de leurs forteresses, Azot et Crac, furent emportées de vive force, et une foule de chevaliers, qui s'y étaient jetés pour les défendre, périrent égorgés sur la brèche.

Ce fut cette même année que saint Louis débarqua pour la seconde fois en Afrique, et qu'il couronna une vie héroïque par une mort plus sublime encore[1]. Quelques auteurs ont prétendu que Hugues de Revel avait accompagné le roi de France dans cette expédition; mais leur témoignage ne paraît pas décisif.

Sur ces entrefaites, Edouard, fils de Henri III, roi d'Angleterre, avait de son côté opéré une descente à Ptolémaïde. Mais le résultat en fut nul pour les chrétiens, car, ayant failli périr sous le fer d'un assassin, ce monarque retourna en Europe, après avoir contracté avec Bendocdar, le 7 février 1272, une trêve qui devait durer dix ans, dix mois, dix jours et dix heures. A la faveur de cette sorte de paix, Hugues de Revel et le Grand-Maître du Temple suivirent Edouard et vinrent exposer au pape Grégoire X le déplorable état de la Palestine. Ils parurent ensuite au concile convoqué à Lyon en

[1] Aux monumens et aux portraits que reproduit cette publication, se rattache naturellement une gravure faite, par M. Sisco, d'après un dessin de M. de La Roche, et qui ne laisse rien à désirer sous le rapport de la ressemblance, comme de la vérité des costumes, pour lesquels on s'est astreint à suivre les monumens du temps. C'est une belle figure en pied du roi Louis IX, sous le costume de chevalier croisé, et tenant d'une main ses immortels *Établissemens*. « Oncques, dit Joinville, ne vis jamais un si beau chevalier armé. »

1274, et par l'ordre du souverain pontife on les vit siéger au-dessus des seigneurs, des pairs de France et de tous les ambassadeurs. Une nouvelle croisade ayant été résolue, Philippe, roi de France, l'empereur d'Allemagne, l'empereur de Constantinople, prennent la croix, et Charles d'Anjou, roi de Sicile, revendiquant les droits de Marie, fille de Boëmond IV, au trône de Jérusalem, envoie un lieutenant en Syrie, en attendant qu'il puisse y aller lui-même. Hugues de Lusignan, roi de Chypre, descendant d'Amaury, prétendait de son côté au même sceptre que Marie, et en présence des Hospitaliers et d'Hugues de Revel, revenu d'Europe, il s'était fait couronner dans la ville de Tyr. Éternels ennemis des chevaliers de l'Hôpital, les Templiers se déclarèrent alors pour Charles d'Anjou, tandis que Hugues de Revel, prétextant que les vœux de son ordre s'opposaient à ce qu'il s'armât contre un prince chrétien, prit la résolution de demeurer neutre. Mais le roi de Sicile, irrité qu'il eût souffert le couronnement de son rival, fit saisir dans ses États tous les revenus des Hospitaliers.

Revel mourut l'année suivante (1278), épuisé de travaux et de chagrins.

Sévère observateur de la discipline, on le vit tenir cinq chapitres généraux, durant dix-neuf années d'un gouvernement traversé par tant de revers et marqué par tant de combats. Sous son

magistère, les chevaliers chargés de percevoir les deniers de l'ordre et auxquels on avait donné le nom de Précepteurs, adoptèrent celui de Commandeurs, et leurs maisons s'appelaient Commanderies (en latin *Commendataria*), parce que les commissions qui leur étaient délivrées commençaient par cette formule : *Commendamus*. Mais ce ne fut que long-temps après que les Commandeurs devinrent inamovibles. Ils étaient, dans l'origine, soumis à un Prieur qui recueillait leurs recettes, et en envoyait le produit en Palestine, soit en troupes, soit en argent.

Jusqu'à Hugues de Revel, les papes se contentaient de nommer Maître (*Magister*) le chef des Hospitaliers. Clément IV lui donna le premier le titre de Grand-Maître, dans un bref du 18 novembre 1267.

Deux inscriptions ornaient le tombeau du dix-neuvième Grand-Maître. La première était ainsi conçue :

PAR LES LOIS ET LES CONSEILS,
ENSUITE PAR LES ARMES.

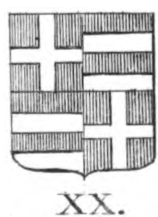
Le sens probable de la seconde est celui-ci :

A LA MÉMOIRE DE HUGUES DE REVEL,
MAÎTRE DES CHEVALIERS DE JÉRUSALEM,

DONT LA PRUDENCE ET L'ÉLOQUENCE FURENT TELLES, QUE L'ORDRE SACRÉ DES HOSPITALIERS VENGEA PLUS SOUVENT SES INJURES PAR LA SAGESSE DE SON CHEF QUE PAR LES ARMES.

Armes : d'or à un demi-vol d'azur.





Nicolas Lorgue.

XX.

Lith. de Villain.

NICOLAS LORGUES,

Vingtième Grand-Maître,

A MARGAT ET A ACRE.

1278-1289.

Nicolas Lorgues [1], dont on ignore la famille et la patrie, remplaça Hugues de Revel, en 1278. Doué d'une éloquence persuasive, affable, plein de prudence et de valeur, il parvint à éteindre les haines qui existaient entre les deux ordres, et à rétablir même l'intelligence rompue entre le comte de Tripoli et les Templiers.

La mort de Bendocdar fit rompre la trève, qui durait encore en 1281. Un des capitaines du successeur du soudan étendit ses excursions jusque sous les remparts de Margat, et les Hospitaliers, auxquels cette forteresse appartenait, sortant in-

[1] Ou L'Orgue.

dignés, tombèrent sur les pillards qu'ils taillèrent en pièces. Mais les Sarrasins reparurent l'année suivante, au nombre de cinq mille, recommençant leurs brigandages sous les yeux de la garnison. La valeur eût succombé sous le nombre; on recourut à la ruse. Une partie des chevaliers se met en embuscade, l'autre marche contre les Turcs. Puis tout-à-coup, comme saisis d'une terreur panique, les Hospitaliers reculent et feignent de s'enfuir, sans toutefois rompre leurs rangs. Redoublant d'ardeur et de confiance, les Sarrasins les poursuivent à la course, poussant des cris de joie et de victoire. Déjà ils étaient auprès des portes de Margat, quand en un moment la scène change. Ceux qui reculaient s'arrêtent, se retournent et frappent les vainqueurs stupéfaits. En même temps, sur leurs flancs, sur le derrière de leurs escadrons, apparaissent une foule d'autres assaillans. Entourés de toute part, renversés avant d'avoir pu se reconnaître, un petit nombre parvient à peine à s'échapper; tout le reste demeure sur le champ de bataille, ou, suivant l'exemple donné par le chef des Sarrasins, se rend aux Hospitaliers.

Quelques troubles survenus en Egypte forcèrent le sultan à différer sa vengeance, mais elle n'en fut que plus assurée. Le 27 mai 1285, il parut devant Margat avec soixante mille hommes d'infanterie et, dit-on, autant de chevaux. Les assauts,

les tranchées, les machines de siége, tout fut mis en usage, et cependant, les chevaliers se trouvant sur tous les points, le sultan lassé parut vouloir se reposer de ses attaques. Un officier égyptien, Melec-Saïs, vint alors sommer le gouverneur de capituler. Le chevalier répondit par des railleries, mais il se tut bientôt, lorsque le Sarrasin lui apprit froidement que la place, minée sur tous les points, allait s'écrouler au moindre signal, et qu'il s'offrit à l'en convaincre lui-même. Deux Hospitaliers allèrent vérifier le fait et s'assurèrent que Margat, ses remparts, ses tours, ses défenseurs, n'étaient plus soutenus que sur de frêles poteaux. Il fallut l'abandonner en toute hâte, et le sultan, qui la fit raser, se dirigea vers Laodicée qui devint aussi sa conquête. Tripoli fut également pris et rasé. Le vainqueur marchait sur Ptolémaïde, quand un de ses émirs, l'empoisonnant, donna un instant de relâche aux chrétiens. Mais, en rendant le dernier soupir, le farouche Musulman recommanda à son fils de ne point ensevelir son corps qu'il ne se fût rendu maître d'Acre.

Quelques historiens placent la prise de Margat au 5 juin 1284, et les savans auteurs de l'*Art de vérifier les Dates* sont eux-mêmes tombés en contradiction à cet égard.

Nicolas Lorgues, après la perte de cette forteresse de l'ordre, était passé en Occident, portant ses

nouvelles supplications à Nicolas -✓, qui, malgré sa réputation d'avidité et de prince intéressé, parut touché des désastres des chrétiens. Il donna au Grand-Maître des lettres de recommandation pour tous les princes de l'Europe, et lui permit d'emmener mille cinq cents hommes; mais c'étaient des paysans, ramassés à la hâte, sans courage, sans discipline, et qu'il refusa même de soudoyer. Le Grand-Maître revint à Acre avec ce faible secours. La fatigue du voyage, le chagrin des malheurs présens, ceux qu'il prévoyait, abrégèrent sa carrière, et il mourut en 1289, ayant gouverné l'ordre durant onze ans.

On lit sur son mausolée les trois inscriptions suivantes :

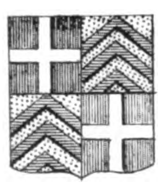
LA PRUDENCE MILITAIRE EST LE PLUS FERME LIEN
DE L'EMPIRE.

AN 1288.

GLOIRE IMMORTELLE A L'INVINCIBLE NICOLAS LORGUE,
QUI LE PREMIER FIT PORTER LA CROIX
SUR LA COTTE D'ARMES.

Armes : d'argent à la fasce de gueules.

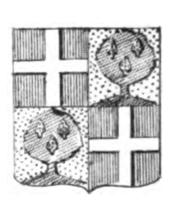
Jean de Villiers.



XXI.

Lith. de Villain

Odon de Pins.



XXII.

JEAN DE VILLIERS,

Vingt-Unième Grand-Maître,

A ACRE, ET A LIMISSO EN CHYPRE.

1289-1297.

Jean de Villiers était Français. D'une intrépidité à toute épreuve, calme et prévoyant au milieu des périls, nul autre chevalier ne pouvait balancer sa réputation, et l'ordre l'élut pour succéder à Nicolas Lorgues.

Dernier reste des conquêtes de Godefroi, et seule ville qui rappelât aux chrétiens d'Orient qu'il avait existé un royaume de Jérusalem, Ptolémaïde était devenue une sorte de repaire pour les gens sans aveu de dix-sept nations. Aucun chef n'y était reconnu, le légat lui-même ne pouvait y faire entendre sa voix, et lorsque le sultan, indigné des hostilités de ces brigands, arriva d'Egypte sous les murs d'Acre, le 5 avril 1291, à la tête de

deux cent vingt mille hommes, cette nuée de malfaiteurs se sauva en Europe, et, y compris les deux ordres militaires, il ne demeura dans Acre que douze mille combattans. Pierre de Beaujeu, Grand-Maître du Temple, fut choisi en cette extrémité pour commander en chef dans une cité où Henri II, roi de Chypre et de Jérusalem, n'était accouru un instant que pour se déshonorer par une fuite honteuse. Mais cette défection ne fit qu'enflammer davantage le courage des chevaliers qui virent, sans s'émouvoir, se renouveler les mêmes mesures qu'au siége de Margat. Une forte tour, appelée la Tour-Maudite, était regardée comme le boulevard d'Acre, et devint le point d'attaque des Sarrasins. Ebranlée par les coups de bélier, elle s'écroula, laissa une forte brèche, et les assaillans s'y élancèrent tous à la fois. En vain les chevaliers Teutoniques s'y étaient-ils portés; on les écrasa, et, sur leurs corps sanglans, l'ennemi criait déjà victoire en pénétrant dans les rues. C'en était fait de la ville si, par l'ordre de Jean de Villiers, le maréchal des Hospitaliers, accourant à la tête des siens, n'eût forcé les Turcs à rétrograder.

Le lendemain, malgré des troupes fraîches qu'envoyèrent les ennemis, la brèche, disputée avec acharnement, demeura encore au pouvoir des chrétiens. Mais les Infidèles, se portant en foule à la porte Saint-Antoine, commencèrent à escalader

les remparts, et alors s'engagea le combat le plus terrible et le plus meurtrier. Les Hospitaliers, les Templiers et les Mamelucks, excités par les deux Grands-Maîtres et le sultan, se pressaient corps à corps, et se précipitaient du haut des murailles crénelées. Le maréchal des Hospitaliers, guerrier de haute stature et d'une valeur éprouvée, vint à tomber percé de coups sous les yeux de son chef. « Villiers, s'écrie alors Pierre de Beaujeu, prenez vos frères, et attaquez le camp ennemi. Sans cette diversion, c'en est fait de nous. »

Le Grand-Maître s'élance, et sort à toute bride par une porte opposée. Mais son mouvement avait été deviné. Il trouve face à face toute la cavalerie ennemie rangée en bataille, qui fond sur lui et le force à rentrer. Au même instant, il apprend que Pierre de Beaujeu vient de tomber atteint d'une flèche empoisonnée, que la plupart de ses chevaliers sont taillés en pièces, et que l'ennemi pille déjà la ville. Le Grand-Maître ne perd cependant pas encore courage; il vole au port, défend le terrain pied à pied, élève des barricades dans les rues, et ne cesse de harceler les assaillans. Lassés de sa résistance, les Turcs mettent le feu à toutes les maisons voisines, et une prompte retraite est le seul espoir de salut qui reste aux chrétiens. Jean de Villiers jette ses arbalétriers dans des canots, et, à la faveur des flèches qu'ils

dirigent sans relâche contre les infidèles, il parvient à faire embarquer le peuple sur de frêles bâtimens; ses Hospitaliers se placent dans une grande caraque appartenant à l'ordre, et le Grand-Maître, ne quittant terre que le dernier, fait cingler sa flotte vers l'île de Chypre.

Ainsi succomba la ville d'Acre, le 18 mai 1291, après quarante-trois jours de siége. Il y périt soixante mille ames, et il ne resta plus aux chrétiens, en Palestine, que quelques châteaux qu'ils se hâtèrent d'abandonner.

Dans ces tristes conjonctures, Jean de Villiers cita tous les chevaliers épars dans les divers royaumes de la chrétienté, et les convoqua pour un chapitre général à Limisso, ville que le roi de Chypre leur avait accordée pour retraite. Du fond de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, une foule d'Hospitaliers accoururent à l'appel de leur chef, et jamais on n'avait vu un chapitre plus nombreux. La résidence du couvent de l'ordre ayant été fixée à Limisso, afin d'être plus à portée de rentrer dans la Palestine, il sembla que l'infortune eût réveillé, dans l'ame des chevaliers, un sentiment plus vif encore de leurs devoirs, car à peine avaient-ils eux-mêmes un abri pour se mettre à couvert, qu'ils songeaient déjà à procurer un asile aux pauvres et aux pélerins. Des vaisseaux furent même armés pour transporter ces derniers à Jérusalem comme avant le temps des

croisades, et pour les défendre contre les corsaires sarrasins. On construisit des vaisseaux, des galères; on y joignit celles prises aux Musulmans, et ainsi cet ordre, créé dans la retraite et le silence, qui depuis avait obtenu sur la terre une gloire si brillante, se trouvait transplanté sur les mers comme s'il eût été destiné à la fois à braver tous les périls, comme à acquérir tous les genres de renommée.

Afin de se mettre à l'abri des entreprises du sultan d'Égypte, le Grand-Maître, autorisé par le roi de Chypre, fit fortifier Limisso. Mais bientôt, protégés par ces nouveaux remparts, n'ayant plus de combats ni de fatigues à supporter, enrichis chaque jour par les captures qu'ils faisaient en mer, les Hospitaliers virent leur discipline se relâcher insensiblement. L'oisiveté, entretenue par l'abondance, donna naissance au luxe qui se glissa dans les habits, dans les repas. L'or couvrit les harnais des chevaux; enfin les trésors de l'ordre, acquis sous la bannière de la religion, passèrent quelquefois jusqu'aux mains des plus viles prostituées.

Deux chapitres successifs furent assemblés pour extirper ces abus intolérables. Tout chevalier dut se contenter de trois chevaux de service. Il fut interdit de faire briller l'or et l'argent sur les selles et les freins. L'Hospitalier qui s'endettait devait être sévèrement puni, et ses dettes, après sa mort, payées sur la vente de son équipage et sur les fonds

qu'il avait consacrés au service de l'ordre en prenant l'habit. On régla aussi, dans ces chapitres, les formes qu'on devait suivre dans l'élection du Grand-Maître.

Chargé d'années, mais plus vieilli encore par les traverses et les combats, Jean de Villiers rendit son ame à Dieu, vers la fin de 1297. Regretté comme un père, il s'acquit la réputation d'un des meilleurs Grands-Maîtres qui aient gouverné l'ordre, soit avant lui, soit après sa mort.

Ce fut après la prise d'Acre, que les chevaliers Teutoniques quittèrent à jamais l'Orient pour se fixer en Europe.

Quoique le tombeau de Jean de Villiers fût brisé, on pouvait y lire encore, sur la face antérieure, trois lettres tumulaires :

D. O. M.

Et ces mots :

A L'ILLUSTRE JEAN DE VILLIERS.

Sur une autre face, se trouvait en lettres grecques :

RIEN DE PLUS SUR QUE LA MORT.
M CC LXXXVIII.

Armes : d'or ou d'argent, à trois chevrons d'azur.

ODON DE PINS,

Vingt-Deuxième Grand-Maître,

A LIMISSO.

1297-1300.

Odon de Pins[1], né, dit-on, en Provence, ou plutôt en Languedoc, descendait d'une illustre maison de la Catalogne. Élu en 1297, son grand âge, sa piété toujours vive, son respect pour la discipline semblaient promettre un digne successeur à Jean de Villiers. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que le nouveau Grand-Maître manquait totalement de la première qualité nécessaire à l'homme qui doit gouverner. Absorbé par de minutieuses pratiques de dévotion, dominé par ses chevaliers, Odon négligeait les soins du magistère, laissait dépérir la marine et tout languir autour de lui. Il fallait un

[1] Ou Ode de Pini.

autre chef aux Hospitaliers, et eux-mêmes en sentant le besoin, ils demandèrent au pape l'autorisation de le déposer. Boniface VIII, avant de leur répondre, voulut l'entendre, et de Pins se mit en route pour Rome, non en 1296, comme l'assure Vertot, mais en 1300. Il mourut en chemin la même année.

Le tombeau d'Odon de Pins, brisé comme celui de son prédécesseur, ne laissait déchiffrer que des demi-inscriptions assez difficiles à comprendre.

L'une disait :

ARRÊTE, PASSANT.

Une autre :

AU GRAND-MAÎTRE ODON DE PINS.
IL EST MORT L'AN...
ADIEU, ET VIS... DANS LA MÉMOIRE DE NOUS
ET DE TOI.

Sur la base on lisait ce pentamètre entier qui semble plus récent que la présente inscription :

LES PIERRES ET LES NOMS SONT SUJETS DE LA MORT.

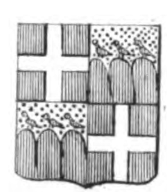
Armes : d'or, à un arbre de sinople ou de gueules à trois pommes de pins d'or.

ΚΑΤΑ ΠΟΔΟΣ ΒΑΣΙΝ. SAT CITO SI SAT BENE.

GULIELMO VILLARETO IN PROVINCIA GALLIARUM NATO QUI AVENIONE NEGOTIA S.H.O. PROCURANS ABSENS MAGISTER IN CYPRO RENUNTIATUS EST PROPTER OPUM ANIMI, ATQUE CONSILII SUI MAGNITUDINEM. EX VICINA LYCIA IN RHODIOR. INSULA. PRIMUS DESCENDIT.

...S ABSOLUTUM ...N SANGUINE Q ...H.O. FACIENDUM

ANNO MCCCIX ARBITRATU. S. CURAVERUNT.

GUILLAUME  DE VILLARET.

XXIII

GUILLAUME DE VILLARET,

Vingt-Troisième Grand-Maître,

A LIMISSO.

1300-1306.

Guillaume de Villaret [1], chevalier de la langue de Provence, y remplissait les fonctions de Grand-Prieur de Saint-Gilles, et se trouvait chez une sœur nommée Jordane quand il reçut à la fois l'annonce de la mort d'Odon de Pins et du choix qu'on venait de faire de lui pour son successeur.

Jean de Villiers avait rétabli la discipline à Limisso, devenue la capitale de l'ordre. Guillaume de Villaret voulut la faire revivre dans les provinces. Ne s'en rapportant qu'au témoignage de ses yeux, il visita les Prieurés des langues de France, d'Auvergne et de Provence, et termina cette ins-

[1] Ou de Villars.

8*

pection par un chapitre qu'il convoqua dans la Commanderie de la Tronquière, lieu dépendant de son ancien Prieuré. Il y donna l'habit à plusieurs dames de haute naissance et soumit leurs maisons à la visite du Grand-Prieur. L'habillement des sœurs Hospitalières ne différait de celui des frères que parce qu'elles portaient la robe rouge. Du reste, elles avaient de commun avec eux le manteau de drap noir et la croix blanche à huit pointes.

Après avoir dissous le chapitre, Guillaume de Villaret se rendit à Rome où il témoigna au souverain pontife la reconnaissance de l'ordre, tant pour quelques donations nouvelles, émanées du Saint-Siége, que pour lui avoir rendu les statuts primitifs de Raymond du Puy, perdus dans la catastrophe de Ptolémaïde, et dont un exemplaire venait de se retrouver au Vatican. Revenu d'Italie à Limisso où de puissans intérêts réclamaient sa présence, le Grand-Maître assista aux assemblées où s'agitait le projet d'une ligue sainte entre le roi d'Arménie, le roi de Chypre, les deux ordres militaires, et Gazan ou Cassan, roi de Perse, successeur de Gengiskan, qui, musulman lui-même, mais époux d'une chrétienne, affectionnait et protégeait les croisés. C'est de Cassan que Pachimène, historien grec contemporain, a dit : « Quand ce prince monta sur le trône, il jeta les yeux sur l'histoire de Cyrus et d'Alexandre-le-Grand, pour en tirer

le modèle de sa conduite. Il admirait surtout les grandes qualités du vainqueur de Darius... Comme il savait que la croix est le trophée des chrétiens, il la mit au haut de ses enseignes, et ce fut sous la protection de ce signe de notre salut qu'il remporta de célèbres victoires. »

Le but de cette confédération était de reconquérir la Palestine, et Cassan, étant aussitôt entré en campagne, battit le sultan d'Egypte Nazer, qui se sauva à peine accompagné de sept cavaliers, lui enleva la Syrie et permit aux Hospitaliers d'entrer triomphans à Jérusalem. Mais la défaite devait suivre aussi facilement ce premier succès. Toutes les places fortes de la Palestine ayant été rasées dans les guerres précédentes, ce pays, sans défense, n'offrait désormais qu'une vaste plaine soumise sans cesse au droit du plus fort. En effet, quelques troubles ayant rappelé Cassan en Perse, Nazer marcha contre la ville sainte, « et les Hospitaliers qui y étaient accourus en conquérans, dit Vertot, furent trop heureux d'en sortir en pélerins. »

L'année suivante, 1302, le roi de Perse reparut, et la Syrie fut reconquise. Mais, trop clairvoyant pour n'être pas convaincu que ses alliés, abandonnés de l'Occident, ne pourraient jamais s'y maintenir, il envoya lui-même des ambassadeurs au pape, afin de solliciter une nouvelle croisade.

Ce fut en vain. Instruite par une longue et fatale expérience, l'Europe demeura impassible. Enfin, le 22 avril 1303, Nazer remporta sur les troupes de Cassan, unies aux chrétiens, une éclatante victoire qui chassa pour jamais les croisés de la Terre-Sainte.

(Il existe ici une contradiction dans l'*Art de vérifier les Dates*, qui rapporte cette bataille tantôt à l'an 1302, tantôt à 1303.)

Déchu d'une espérance qui soutenait son courage, exposé en Chypre à tous les caprices d'un roi ombrageux, dont les exactions avaient déjà forcé les Templiers à se retirer en Sicile, le Grand-Maître des Hospitaliers songea mûrement à changer aussi de résidence, et à conquérir à l'ordre une demeure où il pût être stable et braver les Musulmans, sans les secours incertains de l'Europe. Il jeta les yeux sur l'île de Rhodes, voisine de la Palestine, et dont le port principal était commode et sûr. Cette île, située dans la mer Carpathienne, ayant Chypre à l'orient, Crète à l'occident, l'Égypte au midi, l'Anatolie au nord, était alors au pouvoir de faibles princes qui l'avaient usurpée sur les Grecs, et qui, pour se soutenir, s'étaient alliés aux Infidèles. Sans rien communiquer de son important projet, Villaret parcourut toutes les côtes de Rhodes, en examina les fortifications, et, malgré les difficultés qu'il reconnut à son entreprise, il

n'en fut que plus déterminé à la tenter. Revenu à Limisso, il reçut un ordre du pape qui le mandait à Rome en 1306. Il se préparait à se mettre en route, quand une longue maladie le retint, et il en mourut avant le 6 juin 1306.

Trois inscriptions décoraient le tombeau de Guillaume de Villaret.

La première, moitié grecque, moitié latine, peut être rendue ainsi :

HATEZ-VOUS LENTEMENT. ASSEZ VITE, SI C'EST ASSEZ BIEN.

La seconde :

A GUILLAUME DE VILLARET,
NÉ EN PROVENCE,
QUI, S'OCCUPANT A AVIGNON DES AFFAIRES DE L'ORDRE SACRÉ DE JÉRUSALEM, FUT, EN SON ABSENCE, NOMMÉ MAITRE DANS L'ILE DE CHYPRE, A CAUSE DE LA GRANDEUR ET DES RESSOURCES DE SON COURAGE UNI A LA SAGESSE. LE PREMIER, DES BORDS DE LA LYCIE, IL DESCENDIT DANS L'ILE DE RHODES.

On a traduit la troisième inscription de cette manière :

SON ENTREPRISE FUT ACHEVÉE EN 1309.
LES CHEVALIERS DE L'ORDRE DE JÉRUSALEM, SELON LA

VOLONTÉ DE SON FRÈRE, LUI ONT FAIT ÉLEVER CE MONUMENT.

Armes : Bandé d'or et de gueules de six pièces; ou : d'or, à trois monts de gueules, surmontés de trois corbeaux de sable.



Foulques  **de Villaret.**

XXIV.

FOULQUES DE VILLARET,

Vingt-Quatrième Grand-Maître,

A RHODES.

1306-1327.

Parent, ou, comme dit Vertot sans en apporter aucune preuve, frère de Guillaume de Villaret, Foulques [1], qui hérita des projets de ce Grand-Maître comme de ses hautes qualités, fut élu d'une commune voix pour lui succéder. Foulques ne tarda pas à passer en France pour obéir aux ordres du pape, et afin de s'ouvrir à lui sur la conquête de Rhodes. Clément V et Philippe-le-Bel, roi de France, que Foulques trouva à Poitiers, lui promirent de puissans secours, et il obtint du souverain pontife quatre-vingt-dix mille florins pour armer des gens de guerre. Foulques de Villa-

[1] Fulco ou Fulcone.

ret, dans son voyage, vit Jacques de Molay; mais ni l'un ni l'autre ne prévoyaient alors le sort affreux réservé au Grand-Maître des Templiers.

Cependant, afin de ne rien laisser transpirer du secret d'une entreprise aussi hasardeuse, une croisade générale fut prêchée en plusieurs lieux. Les souvenirs religieux et guerriers ayant été évoqués, une vive émotion remua toutes les ames. Gênes et la Sicile fournirent des vaisseaux; les seigneurs, les vassaux s'enrôlèrent à l'envi. Les dames de haute condition offrirent leurs bagues, les joyaux les plus précieux, et au printemps de l'année 1308, la flotte chrétienne, forte de vingt-cinq galères, paraissant en rade devant Limisso, prit à bord tous les chevaliers en état de porter les armes, et de-là se rendit à Macri en Lycie; elle devait y attendre les espions envoyés à Rhodes par le Grand-Maître, afin d'en examiner les côtés faibles et de choisir le lieu le plus favorable à un débarquement.

« L'île de Rhodes, dit un voyageur moderne, déploie aux regards ses bosquets d'orangers et de palmiers, ses colonnes verdoyantes, ses maisons de plaisance; l'entrée du bassin est resserrée entre deux rochers, qui, s'il faut en croire les anciens historiens, servaient de base au fameux colosse de soixante-dix coudées de hauteur, sous lequel passaient les navires. Ce qui rend surtout

le séjour de Rhodes délicieux, c'est la douceur de son climat. Le soleil, a dit un poëte de l'antiquité, se montre tous les jours à cette ville qui lui fut consacrée; les hautes montagnes de la Caramanie, qui bordent l'horizon à quelques lieues plus loin, ajoutent au charme du paysage. La ville forme un amphithéâtre, couronné par les remparts, au haut desquels on jouit d'une vue superbe. Au milieu de l'île s'élève une très-haute montagne qu'on ne peut gravir qu'à pied. »

On sait que la ville avait autrefois le nom d'*Ophiusa* (du mot grec serpent), à cause du grand nombre de ces reptiles qu'elle recélait. La beauté et la quantité des roses qui y éclosent à chaque pas, la fit appeler *Rhodes*. Son circuit est d'environ quarante lieues.

On rapporte qu'avant son voyage de France, Villaret était passé secrètement à Constantinople, où l'empereur Andronic lui avait donné l'investiture de l'île qu'il s'apprêtait à conquérir. D'autres historiens prétendent que ce fut de Macri qu'il la fit demander, sous condition d'en reconnaître la suzeraineté, mais que cette offre fut rejetée avec mépris.

Quoi qu'il en soit, Foulques, s'étant remis en mer, s'approcha de Rhodes et y opéra sa descente après un léger combat. Les Sarrasins et les Turcs s'étant unis pour le repousser, il les dispersa et marcha

droit à la ville, dont la prise devait assurer l'issue de la campagne. Mais, ayant livré inutilement divers assauts, il se détermina à changer ce siége en blocus. Cette résolution pensa lui devenir fatale, car les croisés, s'imaginant qu'on les conduisait vers la Palestine, abandonnèrent peu à peu le Grand-Maître aux approches de l'hiver, et les Musulmans ralliés étant venus camper sur ses derrières, il se vit cerné à son tour. Enfin les vivres lui manquèrent pour nourrir ses troupes, et l'argent pour les payer.

A ces maux réunis pour l'accabler, Foulques opposa une inébranlable constance; il négocia des emprunts à Gênes, à Florence, rétablit le courage, la confiance parmi les siens, et ne pouvant plus supporter d'être en quelque sorte prisonnier dans son propre camp, il se remit à la tête des chevaliers. Marchant alors contre l'armée ennemie, il la tailla en pièces, recommença à livrer des assauts jour et nuit; enfin la ville fut emportée le 15 août 1309. Quelques historiens racontent qu'elle tomba entre les mains de Villaret à la suite d'un stratagême fort bizarre. Par un jour sombre et pluvieux, quelques chevaliers, s'étant revêtus de peaux de mouton, se glissèrent parmi des troupeaux prêts à entrer dans Rhodes. Arrivés sous la porte, ils se relèvent, massacrent les sentinelles, et donnant ainsi à leurs compagnons le

temps d'accourir, toute la garnison surprise est passée au fil de l'épée. Le reste de l'île arbora bientôt l'étendard chrétien qui flottait sur les remparts de Rhodes, où le couvent de l'ordre fut transféré en toute hâte. Ce point offrant à la marine des chevaliers un port assuré, ils ne tardèrent pas à faire la conquête d'une foule de petites îles groupées autour de leur nouveau chef-lieu, et après avoir élevé un phare dans l'île de Cyme, et une citadelle dans celle de Cos (maintenant Lango), patrie d'Apelle et d'Hippocrate, le Grand-Maître revint à Rhodes, dont il fit rétablir les fortifications et les murailles.

Il en était temps, car, l'année suivante (1310), Othman ou Ottoman, qui de simple émir était parvenu à la puissance suprême et devait attacher son nom à une nouvelle dynastie, parut devant la ville dont il fit le siége. Les remparts étaient à peine achevés et la plupart des tours se trouvaient encore en ruines; mais la valeur des chevaliers en tint lieu, et ils repoussèrent si vivement les assauts de l'empereur, que, désespérant de les vaincre, ou étant appelé ailleurs par d'autres projets, Ottoman fit rembarquer son armée [1].

[1] La plupart des historiens de la maison de Savoie, et une foule d'autres, rapportent que Rhodes dut alors sa délivrance à Amédée V, dit le Grand. « Ses chevaliers, ajoute le père Bouhours (*Vie de P. d'Aubusson*), étaient persuadés que la reli-

Le Grand-Maître profita du calme qui succéda à cette retraite pour continuer à rebâtir les fortifications, et, grâce à sa vigilante sollicitude, Rhodes devint en peu d'années une des places les plus fortes de l'Europe et de l'Asie. Dès-lors, et en mé-

gion de Saint-Jean devait son salut à la maison de Savoie, et c'était une opinion commune parmi eux qu'Amédée V était venu au secours de Rhodes avec des troupes choisies et avait obligé Ottoman d'en lever le siége. »

Nous regrettons que la vérité historique nous force d'adopter l'opinion des auteurs qui révoquent en doute le voyage d'Amédée V à Rhodes, à cette époque. Les chroniqueurs contemporains qui ont rapporté ses voyages, année par année, depuis 1304 jusqu'à 1315, n'en font aucune mention. Il est vrai que l'*Art de vérifier les Dates*, et après lui Feller et quelques modernes, ont reculé jusqu'alors l'expédition d'Ottoman; mais alors les fortifications de Rhodes étaient achevées, et il paraît certain que cette entreprise a eu lieu en 1310. Ainsi tomberait également la tradition constante qui assigne à cette expédition, glorieuse pour la maison de Savoie, la devise F. E. R. T. du collier de l'Annonciade, et qu'on expliquait ainsi : *Fortitudo ejus Rhodum tenuit*. On sait d'ailleurs que cet emblême existait sur quelques tombeaux des ancêtres d'Amédée V, et entre autres était placé au collier d'un chien sculpté sur le mausolée de Thomas de Savoie, son père.

Quoi qu'il en soit, si l'ordre de Saint-Jean n'a pu compter ce héros parmi ses défenseurs en 1310, il a toujours regardé ses illustres rejetons comme ses bienfaiteurs. Personne n'ignore les exploits contre les Turcs du célèbre Amédée VI, auquel l'impératrice de Bourbon écrivait : « La présence du comte Vert vaut deux mille lances à elle seule. »

moire de ce succès inespéré, les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem quittèrent ce nom pour adopter celui de chevaliers de Rhodes.

A la gloire dont ils venaient de se couvrir, vinrent se joindre d'immenses richesses dont la cause fut aussi imprévue que fatale. Les Templiers furent abolis, leurs biens confisqués, donnés en partie à leurs frères d'armes, et neuf commissaires, nommés par le Grand-Maître et le conseil, partirent pour aller en prendre possession dans toute l'Europe.

Paisible désormais au-dedans, respectée au-dehors, jouissant d'une célébrité peu commune, cette milice sacrée avait ainsi atteint le plus haut degré de splendeur, lorsque des discordes intestines vinrent troubler la sécurité dont elle jouissait.

Foulques, jusque-là occupé à accroître la gloire de l'ordre, à veiller à ses intérêts, ne fut plus le même quand il n'eut qu'à gouverner ses chevaliers. L'enivrement de ses succès accrut encore la fierté et l'orgueil de son caractère, et on le vit, plus occupé de ses plaisirs que des affaires de l'Etat, contracter de nouveaux emprunts au lieu d'acquitter les anciens, rejeter les conseils comme des injures, et agir plutôt en despote qu'en chef d'un corps, sans avoir l'air de se souvenir de la destinée de Jacques de Molay. Un vif mécontentement se glissa alors dans les rangs des chevaliers, peu habitués à de pareils traitemens. Le conseil somma le Grand-

Maître de rendre compte de son administration, et Foulques s'y étant refusé avec dédain, quelques Hospitaliers, ayant à leur tête le commandeur Maurice de Pagnac, résolurent de le saisir dans son lit et de l'amener devant l'ordre assemblé. Prévenu par un de ses domestiques qu'on avait cherché à corrompre, Foulques s'échappe, sort de la ville, gagne le château de Lindo qu'il munit de vivres et de troupes, fait stationner auprès toutes les galères de l'ordre, et protestant de-là contre ce que pourra décider le conseil, il interjette appel au souverain pontife.

A la nouvelle de la fuite de Villaret et de ses dispositions hostiles, par lesquelles le Grand-Maître semblait les regarder comme des rebelles factieux, l'indignation des chevaliers fut portée à son comble; ils s'assemblèrent en tumulte, Foulques fut déposé et Maurice de Pagnac élu à sa place. Ces événemens avaient lieu au commencement de 1317.

Le pape, ayant été informé de ce schisme, suspendit les deux Grands-Maîtres, et leur fit ordonner, par des commissaires, de se rendre auprès du Saint-Siége avec les principaux chevaliers du conseil. Cependant l'or et les pierreries de Villaret avaient été saisis et portés au trésor.

Un ancien chevalier, Gérard de Pins, fut nommé lieutenant durant cette sorte d'interrègne, et les deux compétiteurs se mirent en route.

Un accueil bien différent les attendait à leur passage. A l'aspect de Foulques dont l'Europe ne connaissait que la gloire et le génie, des regards d'admiration se dirigeaient de toute part vers sa figure vénérable. Robert, roi de Sicile, voulut le retenir trois jours dans son palais, et à son arrivée à Avignon, résidence du siége pontifical, le pape reçut Villaret avec les plus grands honneurs. Maurice de Pagnac, au contraire, portant un nom obscur, paraissait un chef de séditieux que le Grand-Maître traînait à sa suite pour le faire condamner. Pagnac sentit lui-même son infériorité et l'embarras de sa position. En vain avait-il pour lui de meilleurs droits, il prévit qu'il ne l'emporterait jamais sur son rival. N'attendant donc point le jugement que le pape devait prononcer, il se retira à Montpellier où il mourut en 1318.

Foulques, resté seul, fut confirmé Grand-Maître, mais les chevaliers de Rhodes montrèrent une telle animosité contre lui, qu'il se démit de sa charge l'année suivante (1319) entre les mains du pape, à condition toutefois qu'il jouirait, sa vie durant, d'un Prieuré indépendant de toute redevance et de toute responsabilité. Celui de Capoue lui fut assigné, mais il préféra se retirer chez une de ses sœurs qui possédait le château du Tiran ou Teiran, en Languedoc. Il y mourut le 1er septembre 1327, avec la renommée « d'un

homme de grand entendement et de grand cœur. »

Le tombeau de ce célèbre Grand-Maître manque à la collection. Il existait dans l'Église de Saint-Jean, à Montpellier, détruite pendant les guerres de religion. On y lisait :

L'AN DU SEIGNEUR 1327, LE 1er SEPTEMBRE,
EST MORT TRÈS-NOBLE SEIGNEUR,
FOULQUES DE VILLARET,
MAITRE DU GRAND HOPITAL DE LA SAINTE MAISON
DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM :
QUE SON AME REPOSE EN PAIX. AINSI SOIT-IL.

DITES POUR MOI :
NOTRE PÈRE... JE VOUS SALUE MARIE[1] !..

Armes : Bande d'or et de gueules de six pièces, etc.

[1] *Anno Domini M CCC XXVII die scilicet 1 septembris obiit nobilissimus dominus frater Folquetus de Villareto Magister magni hospitalis sacræ domus sancti Joannis-Baptistæ hierosolymitani : cujus anima requiescat in pace. Dic pro me Pater et Ave.*

Quelques auteurs ont placé Maurice de Pagnac au nombre des Grands-Maîtres, et l'ont désigné comme successeur de Foulques de Villaret ; mais c'est par erreur, car il n'a jamais été reconnu. Les armes de Pagnac étaient : d'or au chevron renversé d'azur, au chef de gueules chargé de trois étoiles d'argent.

FORIS ARMA DOMI JVSTVM IMPERIVM.

A JOANN. XXII. PONT. MAX. H. E. D. QVÆ FOLQVETVS ANTEC. ACQVISIVIT SAPIENTER SERVAVIT, ET AVXIT FORTITER.

A SVIS M. FELIX VOCATVS EST.

Imp. Lith. de Mlle Formentin, rue des Sts Pères, 10

HÉLION DE  VILLENEUVE

XXV.

HÉLION DE VILLENEUVE,

Vingt-Cinquième Grand-Maître,

A RHODES.

1319-1346.

Hélion[1], second fils de Giraud de Villeneuve, baron des Arcs et de Trans, et de Sibile de Sabran d'Uzès, naquit en Provence vers l'an 1263, de l'ancienne maison de ce nom que la plupart des auteurs font originaire d'Aragon. Avide de combats et de gloire à l'exemple de ses aïeux, Hélion n'avait pas atteint sa vingtième année que déjà, revêtant l'habit d'Hospitalier, la Palestine avait été le théâtre de ses exploits, dans ces temps malheureux où tout le fruit de la victoire était de prolonger en Orient l'existence éphémère des chrétiens.

Ce jeune chevalier se trouvait avec l'élite de l'or-

[1] Ou Hélyon, Elion-Donat.

dre à la défense de Ptolémaïde; il n'en était sorti qu'avec cette redoutable milice, et lorsque, chassés de la terre, la mer offrit un nouveau champ à la valeur des chevaliers, Hélion s'y élança des premiers et apprit aux Infidèles à le craindre. Son courage, son zèle pour la religion, la pureté de sa vie, l'austérité de ses mœurs, lui avaient acquis l'estime de tous, et un bruit singulier, qui prit alors crédit chez le vulgaire, vint accroître encore la considération qu'on lui portait. Dans un combat inégal qu'il livra aux vaisseaux turcs, il fut pris avec quelques Hospitaliers, mais s'échappa aussitôt, soit de vive force, soit par adresse, et le peuple, toujours avide du merveilleux, publia qu'il avait été délivré par les prières de sainte Roseline, sa sœur, dont la fête est encore religieusement observée en Provence.

Le Grand-Prieuré de Saint-Gilles fut la récompense que Foulques crut devoir donner à un guerrier qui avait combattu avec éclat sous cinq Grands-Maîtres, et Hélion était occupé à parcourir ses commanderies, au moment où l'abdication de Villaret engagea le pape Jean XXII à réunir les Hospitaliers à Avignon pour lui élire un successeur. Plus que jamais l'ordre avait besoin de se reposer de ses discordes sous un chef connu par sa prudente sagesse. Le souverain pontife, qui portait une haute estime à Villeneuve, le désigna en

quelque sorte aux chevaliers, et il fut élu tout d'une voix au commencement de juin 1319. Il paraît qu'Hélion n'assistait point à cette assemblée, puisque, par une bulle datée d'Avignon le 19 du même mois, Jean XXII l'informa et le félicita en ces termes de son élection : « En notre présence et en celle de nos Frères, réunis dans un consistoire secret, nous les exhortâmes avec instance à choisir et à nommer pour Grand-Maître celui qu'ils jugeraient le plus propre à cette haute dignité. Après en avoir mûrement conféré entre eux, chacun se retira à part, et prenant en considération le zèle religieux, la pureté de vie, la gravité de mœurs et la sagesse de conseil qui vous ont toujours distingué, ainsi que la valeur extraordinaire que vous avez constamment déployée dans la Terre-Sainte contre les nations infidèles; ayant également égard aux nombreux services que vous avez rendus à l'ordre dans les différentes administrations qui vous ont été confiées, et où vous n'avez pas montré moins de désintéressement que de prudence et de sagesse; enfin, n'oubliant ni votre rare circonspection, ni votre esprit de prévoyance, ni toutes les autres vertus dont vous avez donné tant de preuves, le conseil vous a déclaré unanimement le plus digne de la Grande-Maîtrise...... Nous espérons qu'après avoir été trouvé fidèle dans la puissance terrestre que Dieu vous a remise, vous serez

digne de régner encore dans les tabernacles de la vie éternelle. »

Comme l'ordre était alors en pleine paix, le nouveau Grand-Maître, laissant la lieutenance de Rhodes à Gérard de Pins, demeura encore à la cour d'Avignon, où il pouvait veiller de plus près aux intérêts qui lui étaient confiés, car plusieurs princes refusaient de se dessaisir des biens des Templiers accordés à l'ordre de l'Hôpital, et il fallut même toute l'autorité du pape, armée des menaces de l'Église, pour les y contraindre. Gérard de Pins avait mérité la confiance des derniers Grands-Maîtres par de brillans exploits contre les Turcs, et la destruction de l'île Episcopia qui leur appartenait.

Hélion, qui, en 1328, avait été envoyé par Jean XXII comme médiateur entre Guigues VIII, dauphin du Viennois, et Edouard, comte de Savoie, était de retour à Avignon, quand il apprit l'heureuse nouvelle de la défaite d'Orcan, fils et successeur d'Ottoman, défaite arrivée en 1326. Le nouvel empereur, ayant armé contre Rhodes plus de quatre-vingts vaisseaux de différente grandeur, marchait vers cette ville à pleines voiles, lorsque Gérard de Pins, ne jugeant point prudent de l'attendre, sortit du port avec six galères et quelques légers bâtimens, chercha la flotte ennemie montée par des soldats peu habitués aux combats de mer, l'attaqua, en coula à fond une partie, en captura une autre

et mit le reste en fuite. Au récit de cette glorieuse victoire, le Grand-Maître résolut de hâter son départ pour Rhodes; mais ayant à cœur, avant de quitter l'Europe, d'affermir la discipline qui se relâchait chaque jour, il convoqua un chapitre à Montpellier. C'est là que l'ordre fut divisé par langues et que l'on créa huit Baillis-Conventuels ou Grand-Croix, qui, en étant comme les chefs, devaient résider à Rhodes pour y former le conseil du Grand-Maître. L'Hôpital étant alors accablé de dettes, on augmenta les *responsions*, c'est-à-dire les sommes que chaque Commandeur était tenu de faire verser au trésor, et des peines graves furent établies contre ceux qui différeraient de s'en acquitter.

Ce chapitre s'étant prolongé toute l'année 1329, ce ne fut qu'en 1330 qu'Hélion put se rendre à Marseille où l'attendait un vaisseau prêt à mettre à la voile. Mais il y fut atteint d'une maladie si dangereuse qu'il n'en guérit totalement qu'en 1332, ainsi que l'apprennent deux lettres du pape, écrites cette année, pour féliciter Villeneuve sur sa convalescence et l'exhorter à de grands ménagemens. Enfin, sa santé se trouvant raffermie, il s'embarqua et arriva à Rhodes en 1333, suivi d'une foule de chevaliers.

Il y était attendu avec une impatience d'autant plus vive que, loin du chef suprême, la discipline s'était encore ralentie. Retirés dans leurs provinces,

les Commandeurs dissipaient arbitrairement les revenus de l'ordre ; la garnison se débandait faute de solde, et les remparts négligés offraient déjà des brèches et des ruines.

Mais tout changea d'aspect dès que le Grand-Maître eut pu juger par ses propres yeux. Les anciens murs de Rhodes se réparèrent sur-le-champ, on en éleva de nouveaux, et Hélion, voulant laisser à ses chevaliers un monument durable de sa munificence, fit construire à ses frais un bastion crénelé et un boulevard qui conservent encore aujourd'hui le nom de Château de Villeneuve. Ses propres richesses contribuèrent aussi à entretenir les troupes que la disette d'argent portait à la désertion.

Excités par ce généreux exemple, plusieurs Commandeurs employèrent leurs revenus patrimoniaux à construire des galères, tellement que, la marine s'accroissant de jour en jour, le pavillon de l'ordre flotta puissant et respecté sur toute la Méditerranée.

La vigilante bonté du Grand-Maître s'étendit généralement sur les habitans de l'île. Par ses soins, la mendicité fut extirpée; l'industrie et le travail, encouragés, ramenèrent l'abondance, et un magnifique hôpital s'éleva pour servir d'asile aux malades ou aux vieillards qui ne pouvaient plus pourvoir à leur existence.

Un tel état de prospérité permit alors à Hélion

de liquider la dette de l'ordre qui, malgré l'héritage des biens des Templiers, était toujours très-considérable. Il avait fallu dépenser des sommes immenses pour en obtenir le recouvrement; quatre-vingt-dix mille ducats avaient été empruntés au pape à l'époque de la conquête de Rhodes, et l'on devait en outre près de soixante mille florins d'or à Florence et presque autant à Gênes. Depuis, Gérard de Pins, trouvant le trésor épuisé, avait contracté un autre emprunt de quinze mille florins.

Le Grand-Maître commença par se libérer de la créance du pape en lui vendant quelques biens de l'Hôpital et en lui payant le reste. On obtint aussi du pontife l'autorisation d'aliéner d'autres possessions jusqu'à la valeur de deux cent mille florins. Insensiblement tout fut acquitté, les finances se rétablirent, le trésor s'augmenta, et l'ordre, à son tour, se trouva créancier de plusieurs banques de l'Europe.

Ce fut sous Hélion de Villeneuve, en 1342, qu'un chevalier nommé Dieudonné de Gozon (*voyez* la notice suivante) tua un serpent énorme qui répandait l'épouvante dans Rhodes et ses environs. Le Grand-Maître, ayant eu déjà à déplorer la perte de plusieurs de ses chevaliers, avait formellement défendu aux autres d'attaquer ce monstre; aussi, lorsque, plein de son triomphe, Gozon parut aux regards de Villeneuve, celui-ci lui demanda d'un ton sévère « si c'était ainsi qu'il observait ses dé-

fenses ? » Interdit, le jeune vainqueur ne put répondre ; il se laissa sans résistance conduire en prison, puis traduire devant le conseil assemblé, qui le déclara indigne de conserver l'habit de chevalier. Mais, après avoir fait ce sacrifice à la discipline, Hélion, admirateur du vrai courage, brisa les chaînes de Gozon, le combla d'éloges et de bienfaits, et, voulant montrer qu'il savait récompenser comme punir, il le nomma un des premiers Commandeurs ; enfin il l'éleva à la charge de son lieutenant-général.

On a pu remarquer, dans ces courtes notices, qu'une trop longue paix devenait toujours fatale à cet ordre spécialement guerrier. Déjà l'on s'était plaint à Benoît XII du luxe des Hospitaliers. Sous Clément V, les doléances redoublèrent, et, en 1343, le pape crut devoir écrire vivement au Grand-Maître au sujet de la discipline. Il lui ordonnait en même temps d'armer sans délai six galères contre les Infidèles. Hélion donna sur-le-champ l'exemple de l'obéissance qu'il exigeait des autres. Les six galères sortirent du port de Rhodes, et une nouvelle loi somptuaire défendit à tout chevalier de se vêtir d'un drap qui coutât plus de deux florins d'or la canne (à peu près $^5/_3$ de l'aune de Paris), et d'avoir plus d'un plat sur sa table. La colère du souverain pontife fut désarmée; mais les galères de la Religion, quoique jointes à

celles du pape, de Gênes et de Venise, ne purent se signaler cette année, par l'avarice d'un Génois puissant et d'un légat auxquels la flotte était soumise, et qui, au lieu de munitions de guerre, la chargeaient de marchandises pour leur propre compte.

Ce fut Hélion de Villeneuve qui remporta, le 30 octobre 1343, la célèbre victoire Del-Rio Del-Salado sur Alboacem, roi de Maroc, qui avait, dit-on, soixante mille cavaliers et six mille fantassins, tandis que l'armée chrétienne n'était que de vingt mille soldats.

L'année suivante, Jean de Biandra, Chevalier-Prieur de Lombardie, ayant été nommé généralissime de la flotte de Rhodes, les Turcs furent attaqués au sein de leurs Etats, et Smyrne fut prise d'assaut le 28 octobre.

En 1345, Humbert, dauphin du Viennois, vint remplacer Biandra; mais il n'entreprit rien, et, dégoûté du titre de généralissime, il se retira au bout d'un an et mourut à Rhodes.

Embrasé de plus en plus du zèle de la religion, l'infatigable Hélion, à l'âge de près de quatre-vingt-trois ans, venait de convoquer un nouveau chapitre; c'était le septième auquel il présidait. Il finit dans le courant d'avril, et, au mois de juin suivant, après vingt-sept années de magistère, le Grand-Maître quitta cette vie, universellement pleuré des pauvres qu'il avait secourus, de l'ordre qu'il avait ar-

raché à l'abîme d'une dette immense, regretté en un mot de toute la chrétienté. Outre ses fortifications nouvelles, Rhodes lui était redevable d'une magnifique Église où deux prêtres disaient chaque jour la messe pour le repos de l'ame du fondateur.

Enfin, dit Naberat, il fut *méritoirement surnommé l'heureux gouverneur*.

Trois inscriptions décoraient le tombeau d'Hélion de Villeneuve.

La première disait :

AU-DEHORS, LES ARMES;
AU-DEDANS, UN POUVOIR RÉGLÉ PAR L'ÉQUITÉ.

La seconde :

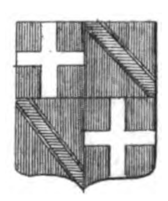
HÉLION DE VILLENEUVE, FRANÇAIS ET PROVENÇAL, ÉGALEMENT ILLUSTRÉ DANS LES COMBATS ET DANS LES AFFAIRES, DÉSIGNÉ PAR JEAN XXII, SOUVERAIN PONTIFE, POUR GRAND-MAITRE AUX CHEVALIERS, CONSERVA PAR SA PRUDENCE, ACCRUT PAR SA VALEUR, LES CONQUÊTES DE FOULQUES, SON PRÉDÉCESSEUR.

La troisième :

IL FUT JUSTEMENT NOMMÉ HEUREUX
PAR SES CHEVALIERS.

Armes : De gueules, fretté de lances d'or et semé d'écussons de même.

INGENIVM SVPERAT VIRES.
DEODATUS DE GOZON EQUES IMANEM SERPENTEM INTER-
FICIT. ORDINARIO PERPETVO MILITIŒ TRIBUNATV ET
EXTRA ORDINEM PRO MAGISTERIO FVNCTVS, PMO CHISSOR:
PFECTUS HOX A SVFFRAGATORIB^{9} M.E. RARO EXPLO DSIGNATVS
EST. COMMVNI ŒRE EQ. GALLORVM PROVCIALIM I POSIT: AN. MCCCLXVI.

DIEUDONNÉ  DE GOZON.

XXVI.

Lith. de Villain.

DIEUDONNÉ DE GOZON,

Vingt-Sixième Grand-Maître,

A RHODES.

1346-1353.

Dieudonné de Gozon, issu d'une ancienne famille du Languedoc [1] ou du Rouergue, était simple chevalier de la langue de Provence, lorsqu'une aventure périlleuse, dont il était sorti triomphant, lui ouvrit une route rapide aux honneurs et à la dignité suprême.

A environ deux milles de Rhodes, au pied du mont Saint-Etienne, et en un lieu que la frayeur des paysans avait fait surnommer *Maupas*, habitait un énorme reptile appelé serpent par la plupart des auteurs, mais que leurs descriptions

[1] Le château de Gozon, d'où Dieudonné tirait son nom, existe encore dans cette province.

même doivent porter à regarder plutôt comme un crocodile. Du marais ou de la caverne humide qui lui servait de retraite, il s'élançait pour dévorer les moutons, les vaches, les chevaux, les pâtres même, et les écailles qui le couvraient étant à l'épreuve des pierres et de l'acier, plusieurs des chevaliers, qui essayèrent de l'attaquer, avaient succombé dans leur entreprise. La terreur répandue par ce monstre devint telle que le Grand-Maître crut devoir défendre aux frères Hospitaliers de recommencer une pareille tentative, sous peine de privation de l'habit. Un seul garda au fond du cœur la résolution d'enfreindre cet ordre; c'était Gozon. Plusieurs fois déjà, il s'était approché du reptile. Il l'examina avec plus de soin encore, et finit par se convaincre que ce monstre, invulnérable partout ailleurs, n'avait point d'écailles sous le ventre. Ayant alors obtenu la permission de se rendre en France, il arriva à Gozon, château situé en Languedoc, qu'habitait son frère aîné. Là, après avoir fait faire en carton une figure grossièrement peinte, mais qui représentait assez bien un crocodile, il eut la constance d'élever, durant plusieurs mois, deux jeunes dogues à attaquer et à mordre cette bête dont les mouvemens imprimaient la terreur. Il habitua de même son cheval à s'en approcher sans effroi. Gozon revint ensuite secrètement à Rhodes suivi de deux domesti-

ques. Le jour fixé pour l'exécution de son projet, il fit porter une armure complète à l'Église de Saint-Etienne près de la retraite du dragon, puis, accompagné de ses serviteurs et de ses chiens, il sortit à cheval comme pour une partie de chasse. Arrivé à l'Église, il se revêt de la cuirasse, prie avec ferveur, commande à ses domestiques de retourner en France annoncer sa mort à son frère s'il périt, mais leur ordonne de venir l'assister s'il est blessé ou vainqueur. S'élançant alors sur son destrier, la lance en arrêt, il se précipite vers le dragon et lui porte un coup furieux à l'épaule; mais sa lance vole en éclats, et le cheval, effarouché de l'odeur et des cris de l'horrible bête, se cabre et recule. C'en était fait de l'intrépide chevalier, si les deux dogues n'eussent occupé le monstre par leurs aboiemens et leurs morsures. L'un d'eux même saisit l'animal sous le ventre à l'endroit le plus sensible, et tandis que, vaincu par la douleur, le crocodile furieux se roulait en convulsions impuissantes, Gozon mit pied à terre, plongea son épée jusqu'à la garde dans la gorge du monstre, et s'appuya de tout son poids sur la poignée, afin d'élargir la plaie d'où coulaient des flots de sang. Epuisé, expirant, le dragon tomba sur le chevalier qui aurait été infailliblement étouffé si ses serviteurs n'étaient promptement accourus. Ils le trouvèrent sans aucune connaissance, mais l'ayant dégagé et lui

ayant jeté de l'eau sur le visage, il reprit ses sens, se dépouilla de ses armes sanglantes et rentra à cheval dans la ville de Rhodes, où le peuple, déjà instruit de son héroïque entreprise, accourut à son passage, poussant des cris d'admiration et d'effroi. Nous avons dit comment le sévère, mais juste Hélion de Villeneuve, reçut le vainqueur du dragon.

La gloire de cette action ne périt point. On peignit le combat de Gozon sur la toile, sur des tapisseries; on le sculpta même sur son tombeau. Si l'on en croit les historiens, la tête du dragon, attachée à l'une des portes de Rhodes, y existait encore à l'époque du voyage qu'y fit Thévenot. Enfin, dans ce siècle où l'amour du merveilleux se glissait dans les récits historiques, on assurait que Gozon avait extrait de la tête du monstre un caillou appelé *Pierre du Grand-Maître*, qui se conservait précieusement au château de Gozon et passait aux aînés de la famille comme un héritage de gloire. On ajoutait qu'elle était « de la grosseur d'une olive, reluisante de diverses couleurs, singulière contre tout venin, et ayant la propriété de faire bouillir l'eau dans laquelle on la plongeait. » Tant qu'elle demeura enfouie dans les archives du manoir de Gozon, nul ne mit en doute ses rares vertus. Mais quand, tombée entre les mains d'Henri IV, elle put les montrer au grand jour, sa puissance s'évanouit et l'on n'en parla plus.



Lith. de Melle Formentin, rue des Sts Pères, N° 10.

Monument élevé à la mémoire du Comte de Beaujolais dans l'Eglise de St. Jean à Malte, par les ordres de S. A. R. Mgr. le Duc d'Orléans

On rapporte qu'après la mort d'Hélion de Villeneuve, Gozon s'avança au milieu des chevaliers assemblés pour élire un Grand-Maître, et que, rappelant ses exploits encore récens, il déclara se nommer lui-même comme le plus digne. Cette confiance peu ordinaire fut couronnée d'un heureux succès. Il paraît cependant, d'après le bref de Clément VI du 28 juin 1346, que Dieudonné n'accepta qu'à regret la haute dignité qu'on lui conférait. Quoi qu'il en soit, son élection excita une allégresse générale dans l'ordre, et nul autre chevalier ne pouvait balancer une si glorieuse renommée.

A peine reconnu Grand-Maître, Gozon rallia la flotte chrétienne, en fit rendre le commandement au Prieur de Lombardie Biandra, et cent dix-huit bâtimens turcs de diverses grandeurs, cinq mille Sarrasins, tombés au pouvoir des chevaliers, attestèrent la sagesse d'un pareil choix. En 1347, Dieudonné envoya les Hospitaliers à la défense de l'Arménie d'où ils chassèrent les Musulmans d'Égypte. Enfin, quand la ligue européenne se fut dissoute, et que le poids de la guerre fut retombé en entier sur l'ordre, Gozon rejeta la trève que les Turcs, favorisés par le pape, lui offraient, et il écrivit au souverain pontife que les statuts défendaient aux chevaliers tout traité public avec les Infidèles. En même temps, il stimulait par

ses remontrances le zèle des Commandeurs qui tardaient à envoyer leurs responsions.

Mais un relâchement progressif sans cesse signalé, jamais détruit, jetait de nouvelles racines dans l'ordre, et seul, en quelque sorte, le Grand-Maître observait la sévérité de la discipline. Il en donna un mémorable exemple en refusant, malgré les sollicitations du pape, de prendre parti pour un des deux compétiteurs chrétiens qui se disputaient le trône de Constantinople.

Affaibli par les travaux plus encore que par les années, la fin de sa carrière fut entièrement consacrée aux soins de son gouvernement. Il ajouta de nouvelles fortifications à Rhodes, ceignit de remparts tout le côté qui regarde la mer, et c'est lui qui fonda le môle du port où depuis abordèrent les navires.

Affligé de voir son autorité méconnue par les Commandeurs éloignés, qui ne rendaient aucun compte de leurs revenus, Dieudonné de Gozon supplia le pape de recevoir sa démission. Elle lui fut refusée d'abord, mais, pressé de nouveau, le Saint-Père envoyait à Rhodes la permission d'élire un autre Grand-Maître, quand Gozon mourut subitement, le 7 septembre ou plutôt au mois de décembre 1353.

Sur la foi de Naberat, Vertot a prétendu qu'on ne mit d'autre inscription sur le tombeau de Gozon que ces mots :

EXTINCTOR DRACONIS.
LE VAINQUEUR DU DRAGON.

Mais on lisait sur le monument élevé à cet illustre Grand-Maître :

LE GÉNIE VAINQUEUR DE LA FORCE.

DIEUDONNÉ DE GOZON,
SIMPLE CHEVALIER, TUA UN SERPENT MONSTRUEUX,
D'UNE HORRIBLE GRANDEUR.

NOMMÉ
COMMANDANT PERPÉTUEL ORDINAIRE DES TROUPES,
ET LIEUTENANT EXTRAORDINAIRE DU GRAND-MAITRE,
D'ABORD CHEF DU CONSEIL D'ÉLECTION, IL FUT, PAR UN
EXEMPLE PEU COMMUN, DÉSIGNÉ GRAND-MAITRE DES
CHEVALIERS, PAR LES ÉLECTEURS.

CE MONUMENT
A ÉTÉ POSÉ AUX FRAIS DES CHEVALIERS FRANÇAIS,
PROVENÇAUX, L'AN 1366.

Armes : de gueules à une bande d'argent chargée d'une cotice d'azur [1].

[1] M. le colonel Rottiers nous a transmis le dessin d'un fragment de pierre sépulcrale, trouvé à côté de l'église de Saint-

Étienne, parmi les ruines. Cette pierre, qu'il est tout-à-fait sans intérêt de reproduire, paraît, d'après sa date, coïncider avec l'époque de la mort de Dieudonné de Gozon, qui, ayant, depuis sa victoire sur le serpent ou crocodile, conservé une grande dévotion pour cette église, s'y est fait enterrer. La pierre sépulcrale doit avoir été posée en hauteur; il s'y trouve une inscription dont les caractères gothiques ont trois pouces de haut, et présentent le sens suivant :

HIEROSOLOM.
. . . . ITANI.
OBII
. . T. DIE. 15. X^{bris}.
ANNO DOMINI 1352.
DOMINE. JESU. SUSCIPE. SPIRITUM. EJUS.

Les mots qui terminent l'inscription sont les dernières paroles de saint Étienne quand on le lapida : leur présence sur la pierre s'explique par le fait que l'église où elle se trouvait était sous l'invocation de ce martyr. On explique encore la non identité de l'inscription avec celle qui est rapportée au texte, par la circonstance que deux monumens ont été élevés à la mémoire de Gozon, l'un en 1366, l'autre dès 1352; mais, à cette dernière époque, le Grand-Maître vivait encore. Il y a donc erreur dans l'indication de la date, qui devrait être 1353 (voyez p. 146), à moins qu'on ne prétende qu'il s'écoula deux ans avant que Pierre de Cornillan fût élevé au magistère.





PIERRE DE CORNILLAN.



XXVII

PIERRE DE CORNILLAN,

Vingt-Septième Grand-Maître,

A RHODES.

1354-1355.

Pierre de Cornillan[1], chevalier de la langue de Provence et Grand-Prieur de Saint-Gilles, s'était acquis l'estime de ses frères par ses mœurs sévères et la sagesse de sa vie, et succéda à Dieudonné de Gozon au commencement de 1354. Le premier acte de son gouvernement fut de convoquer un chapitre général, afin de remédier à une partie des abus qui, s'étant glissés dans l'ordre entier, mettaient cette institution guerrière à deux pas de sa perte. Des plaintes calomnieuses, sans cesse renouvelées, représentaient les Hospitaliers comme amollis par le luxe et les plaisirs, dédaignant la guerre, mécon-

[1] Cornélian ou Cornilian.

naissant leurs statuts, et s'endormant au sein de leurs palais de Rhodes, au bruit des conquêtes des Ottomans. Le but de ces accusations était de les obliger à restituer les biens des Templiers, et l'on insinuait au pape, qui s'était déjà laissé surprendre, de se servir de ces richesses, soit à de pieuses œuvres, soit pour en doter un nouvel ordre militaire, dont les exploits vinssent faire rougir les chevaliers de Saint-Jean. Innocent VI, qui occupait alors le trône pontifical, prit un autre parti. Employant les remontrances les plus sévères, il commanda au Grand-Maître d'abandonner l'île de Rhodes, et de transporter le couvent et l'ordre au milieu des Sarrasins, soit dans l'Anatolie, soit dans la Palestine.

Pierre de Cornillan comprit qu'obéir en cette occasion était s'exposer à la destruction totale des Hospitaliers. C'était, en effet, anéantir la puissance maritime de l'ordre, qui n'aurait pu se développer avec le même avantage, une fois que les dangers de leur position précaire sur le continent y auraient concentré toutes les forces des Hospitaliers. Isolés comme ils l'étaient à Rhodes, la mer qui défendait l'approche de leur île suppléait à leur petit nombre; réduits à tenter de nouveaux hasards en Palestine, ils n'y paraîtraient que comme une poignée de guerriers. Le Grand-Maître s'alarma d'une si fâcheuse perspective. Il répondit

en termes respectueux qu'il allait convoquer un chapitre général, afin de lui communiquer la lettre du Saint-Père. Innocent VI, opiniâtre dans sa volonté, et craignant que la vue d'une ville aussi bien fortifiée que Rhodes et à une aussi grande distance de sa cour, ne diminuât son influence, ordonna que le chapitre se tiendrait à Nîmes ou à Montpellier. On ignore si le chagrin que dut causer à Pierre de Cornillan cette mesure menaçante, influa sur sa destinée; mais le Grand-Maître mourut sur ces entrefaites, après avoir régné environ dix-huit mois.

Sa justice et son zèle lui avaient acquis le surnom de *Correcteur-des-Coutumes*.

Deux inscriptions se lisent sur son tombeau.

La première :

LES DIEUX ET VOS MOEURS VOUS DONNERONT D'ABORD
LES PLUS BELLES RÉCOMPENSES.

La seconde :

AU CENSEUR
ET AU RÉFORMATEUR DES MOEURS,
A FRÈRE PIERRE DE CORNILLAN, FRANÇAIS, PROVENÇAL,
GRAND-MAITRE DE LA SAINTE MILICE
DE JÉRUSALEM.

L'AN 1356,
LES CITOYENS DE RHODES, RECONNAISSANS,
ONT ÉLEVÉ CE MONUMENT.

Armes : de gueules à une bande d'argent chargée de trois merles de sable.

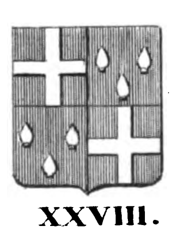


MISERERE
INOPUM
ΟΥΔΕΝ. ΠΕΝΙΑΣ
ΒΑΡΥΤΕΡΟΝ ΕΣΤΙ.
ΦΩΡΤΙΩΝ.

PIENTISSIMO PRINCIPI MAGNO MAGISTRO
SUO ROGERIO A PINIBUS SACER EQUESTRIS
HIER. ORDO FECIT. PAUPEROS LAUDAVERUNT.

ANNO SALUTIS HUMANŒ MCCCLXV.





DE PINS.

XXVIII.

Lith. de Villain.

ROGER DE PINS,

Vingt-Huitième Grand-Maître,

A RHODES.

1355-1365.

Roger de Pins succéda à Pierre de Cornillan en 1355; il était issu de l'illustre maison de ce nom en Languedoc, à qui l'ordre devait déjà Odon, l'un de ses Grands-Maîtres, et Gérard, le vainqueur d'Orcan.

Poursuivant ses projets de transférer les Hospitaliers hors de Rhodes, le souverain pontife voulut que Roger de Pins fût représenté par deux Prieurs au chapitre fixé plus tard à Avignon, et rien ne semblait pouvoir mettre obstacle à sa volonté, quand tout-à-coup il changea d'avis, et pensa que l'établissement des chevaliers en Morée serait une barrière plus sûre pour l'Europe. Mais il fallait auparavant acquérir des princes

chrétiens les droits qu'ils faisaient valoir sur ce malheureux pays; des difficultés imprévues entravèrent les négociations, et le pape les abandonna.

Il semblait à cette époque entièrement gouverné par Hérédia, chevalier de Rhodes de la langue d'Aragon, auquel, de sa propre autorité, il conférait les plus riches Prieurés, ainsi que les dignités les plus éminentes de l'ordre, et qui déjà semblait regarder avec mépris l'autorité du Grand-Maître. Ce fut en vain que Roger de Pins députa à Rome deux chevaliers qui, en présence même d'Innocent VI, vinrent accuser Hérédia. Le favori fut absous par deux cardinaux, et son insolence s'accrut en raison de l'impunité. Un chapitre général ayant été alors convoqué à Rhodes, afin d'y prévenir désormais des usurpations de ce genre, on y statua qu'aucun frère servant ne pourrait porter la croix ni le titre de chevalier, et l'on établit des receveurs particuliers dans chaque Prieuré.

Un an après, 28 mai 1365, mourut Roger de Pins, auquel les pauvres donnèrent le beau nom d'*aumonier;* dans une peste affreuse qui désola Rhodes, et tout l'Orient, et qui fut suivie d'une famine horrible, on vit le Grand-Maître, se réduisant au plus simple nécessaire, vendre jusqu'à son argenterie, ses joyaux et ses meubles, pour venir au secours des indigens.

De son temps, les statuts de l'ordre commencèrent à être rédigés en latin. Comme la plupart des Grands-Maîtres avaient été des Français, leurs instructions se trouvaient écrites dans leur langue maternelle, et les Hospitaliers des autres contrées s'excusaient de ne pas les observer, faute de les entendre.

Roger de Pins les fit traduire en latin et en envoya des copies à chaque Commandeur.

La première des inscriptions du tombeau de Roger [1], moitié grecque, moitié latine, signifie :

AYEZ PITIÉ DES PAUVRES.
NUL FARDEAU N'EST PLUS LOURD QUE LA PAUVRETÉ.

La seconde :

A SON TRÈS-PIEUX CHEF,
A SON GRAND-MAITRE ROGER DE PINS,
L'ORDRE SACRÉ DES CHEVALIERS DE JÉRUSALEM A ÉLEVÉ
CE MONUMENT.

LES PAUVRES EN ONT FAIT L'ÉLOGE.

[1] M. l'archevêque d'Amasie, administrateur du diocèse de Lyon, nous a transmis le dessin de ce tombeau, entièrement semblable au nôtre, si ce n'est qu'aux pieds de Roger, et dans une posture qui exprime leur respectueuse gratitude, se trouvent deux pauvres ou malades soulagés par ses bienfaits.

La troisième :

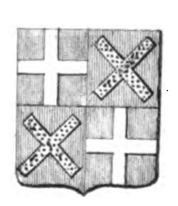
L'AN DU SALUT DES HOMMES 1365.

Armes : de gueules à trois pommes de pin d'or.



METPIBE ΠΕΝΗΤΑ. LEGES SERVA

BERENGARIO MAGISTRO EQUITUM
ET JUSTISSIMO LEGISLATORI COHORTES
MILITUM GALLIÆ NARBONENSIS
LOCANDUM CURAVERUNT



RAIMOND BERENGER.

XXIX.

RAYMOND BÉRENGER,

Vingt-Neuvième Grand-Maître,

A RHODES.

1365-1374.

Raymond Bérenger, chevalier de la langue de Provence, était originaire du Dauphiné, d'une maison aussi ancienne qu'illustre, qui comptait même des têtes couronnées parmi ses aïeux. Il descendait, dit-on, de Bérenger, comte de Provence, et fils du célèbre comte de Barcelone, qui défendit en duel l'honneur de Mahaut d'Angleterre, femme de l'empereur Henri V, qui prit l'habit de l'ordre de Saint-Jean en 1130, et qui mourut en 1139. Raymond Bérenger était Commandeur de Castelsarrasin en 1366, quand, à la mort de Roger de Pins, tous les suffrages étant tombés sur lui, il fut élevé à la dignité de Grand-Maître.

La guerre contre les Infidèles, ou comme on l'appelait plus communément alors la *guerre sacrée*, qui, depuis Dieudonné de Gozon, avait paru se ralentir, fut reprise avec une nouvelle vigueur sous un chef nouveau. Enhardis par l'inaction des Rhodiens, des corsaires d'Égypte parcouraient les mers, insultaient tout pavillon qui ne portait pas le Croissant, et se réfugiaient à Alexandrie, s'ils éprouvaient la moindre alarme. Raymond Bérenger résolut d'en délivrer l'Orient, et de brûler les pirates dans le port même qui leur servait d'abri.

Le roi de Chypre entre dans ses vues; tous deux se liguent, réunissent une flotte de près de cent bâtimens de diverses grandeurs, et, en cinq jours, ils apparaissent inopinément sous les murs d'Alexandrie. Le débarquement s'opère sans obstacle, et des vaisseaux on court aux murailles. Surpris d'abord, mais bientôt rassurés par les remparts qui les défendent, les assiégés emploient tous les moyens que l'art possédait alors pour la sûreté des places. Avec des quartiers de roche, ils brisent les échelles, ils versent des flots d'huile bouillante, lancent des artifices enflammés sur les plus proches assaillans, et leurs flèches vont chercher au loin ceux des chrétiens qui s'avancent vers les murailles. Les chevaliers, mettant leur unique espérance en Dieu et leur épée, redoublent d'ardeur. Leur héroïsme se com-

munique à l'armée entière. Les échelles rompues, les combattans blessés, font place à d'autres. Ils s'exhortent, s'aident, se soutiennent mutuellement. Enfin on les voit escalader les remparts, se précipiter dans la ville, et livrer Alexandrie au meurtre et au pillage. Ainsi une des plus fortes places de l'Egypte fut aperçue, assiégée et emportée d'assaut dans la journée du 10 octobre 1365, et sa garnison passée au fil de l'épée. Peu après, les alliés, apprenant que le sultan s'avançait contre eux avec des forces formidables, mirent le feu à Alexandrie, incendièrent tous les vaisseaux ennemis qui remplissaient le port, et ne s'éloignèrent qu'en emmenant un butin immense.

Bérenger accompagnait, en 1367, le pape Urbain V, qui se rendait d'Avignon en Italie, et s'embarqua avec lui à Gênes, ainsi que l'atteste une inscription posée d'abord sur le mur du monastère de Saint-Benoît, et placée ensuite (dit l'historien qui le rapporte), *ainsi que la justice l'ordonnait*, dans l'église des Hospitaliers de Saint-Jean [1].

[1] « Le très-saint père le pape Urbain V, se rendant à Rome, s'arrêta dans cette église de Saint-Jean, et y célébra au maître-autel une messe solennelle le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur. Il était accompagné de huit cardinaux, du Grand-Maître des Hospitaliers de Jérusalem, du Prieur de Rhodes, et de beaucoup de frères du même ordre. Sa Sainteté accorda le pri-

Deux ans plus tard, les Génois s'étant joints aux Rhodiens et au roi de Chypre, Tripoli fut pris comme Alexandrie; Tortose, Laodicée, Bellinas, tombèrent au pouvoir des alliés, et l'approche de l'hiver put seule interrompre le cours de ces rapides conquêtes.

Tant d'affronts ayant exaspéré au plus haut degré l'orgueil musulman, Rhodes, avec qui la guerre était éternelle, la paix impossible, et dont le Grand-Maître venait d'offrir un asile à des familles arméniennes, chassées de leur patrie en 1374

vilége des indulgences plénières à tous les fidèles qui désormais visiteraient ce saint lieu, et c'est pour perpétuer le souvenir d'une si insigne faveur, que le Précepteur Anselme de Linguilie, après en avoir rendu grâces à Dieu, a fait placer cette pierre l'an M CCC LXVII, le vingtième jour de mai. »

URBANUS SANCTISSIMUS PAPA QUINTUS
EUNDO ROMAM IN HAC ECCLESIA BEATI JOHANNIS HOSPITATUS FUIT. ET IN DIE ASCENSIONIS DOMINI, IN MAGNO ALTARI MISSAM SOLEMNEM CELEBRAVIT. ERANT CUM EO OCTO CARDINALES, ET MAGISTER ORDINIS HIEROSOLYMITANI, CUM ADMIRATO CONVENTUS, ET PRIORE ECCLESIÆ RHODI, CUM MULTIS FRATRIBUS DICTÆ RELIGIONIS. PRIVILEGIA DICTÆ ECCLESIÆ MAGNARUM INDULGENTIARUM VENIENTIBUS AD EAM RELIQUIT. EX QUIBUS HARUM ANSELMUS DE LINGUILIA DICTÆ ECCLESIÆ PRECEPTOR GRATIAS DEO EGIT.

M CCC LXVII DIE XX MAII.

(*Codice diplomatico*, t. II, fol. 465.)

par les armées égyptiennes, Rhodes surtout devint l'objet de la haine particulière du sultan. Le bruit ayant couru que ce prince se disposait à se mettre à la tête d'une expédition contre cette île, Raymond Bérenger intima l'ordre d'acheter des chevaux et des armes, et les Commandeurs furent invités à envoyer leurs responsions au trésor. Mais la plupart désobéirent, et le Grand-Maître indigné serait sur-le-champ passé en France pour se faire rendre justice, si ses infirmités, son grand âge et le salut de Rhodes ne l'avaient arrêté. Il prit alors un parti extrême, en suppliant le pape de recevoir sa démission. Grégoire IX, désirant connaître par lui-même la source des abus toujours renaissans qui causaient tant de troubles aux Grands-Maîtres, convoqua une assemblée de chevaliers à Avignon, en 1374, et dispensa Bérenger de s'y trouver. Comme à l'ordinaire, on y fit de sages réglemens que le souverain pontife appuya de toute son autorité. Malheureusement c'était moins les statuts que la ferveur et l'obéissance qui manquaient, et le mal demeura dans sa source.

Bérenger mourut cette même année 1374, au mois de novembre. Quelques historiens assurent que ce Grand-Maître fut envoyé en 1372 dans l'île de Chypre par le pape, afin de pacifier ce pays près d'être déchiré par la guerre civile. Le roi Pierre I[er] avait été assassiné par ses frères qui dis-

putaient la couronne à Pétrin, son petit-fils, âgé de douze ans. Le résultat de la mission de Raymond Bérenger, si toutefois elle eut lieu, fut que ce jeune prince serait reconnu roi, et que ses oncles auraient la régence du royaume jusqu'à sa majorité.

Trois inscriptions avaient été gravées sur le mausolée de ce Grand-Maître.

La première signifiait :

DANS LA BONNE CAUSE, MOURIR VAUT MIEUX QUE FUIR.

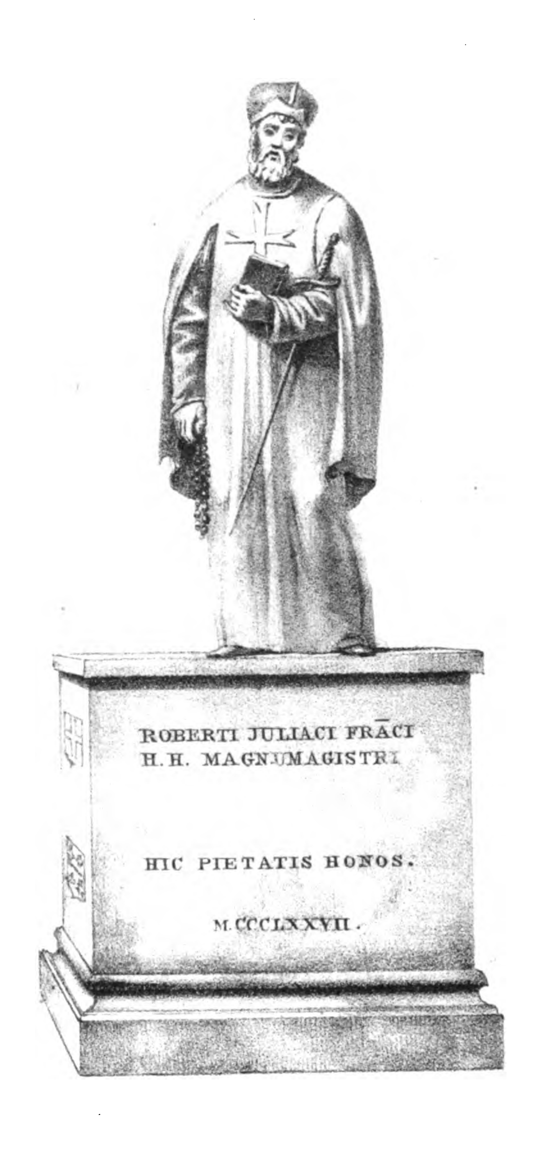
La seconde, moitié grecque, moitié latine :

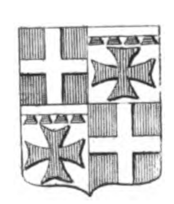
N'OPPRIMEZ POINT LES PAUVRES.
RESPECTEZ LES LOIS.

Enfin la troisième :

A BÉRENGER,
MAITRE DES CHEVALIERS ET TRÈS-JUSTE LÉGISLATEUR,
LES COHORTES DES GUERRIERS DE LA GAULE
NARBONNAISE ONT EU SOIN D'ÉLEVER
CE MONUMENT.

Armes : de gueules à une cotice d'or, ou d'or à quatre pointes de gueules.



ROBERT  DE JUILLAC.

Lith. de Vian.

XXX.

ROBERT DE JULLIAC,

Trentième Grand-Maître,

A RHODES.

1374-1376.

Après la mort de Raymond Bérenger, le conseil fit choix, pour lui succéder, du Grand-Prieur de France, Robert de Julliac, alors absent de Rhodes et qui reçut dans son Prieuré la nouvelle de son élection. Il se rendit aussitôt à Avignon pour y assurer le pape de son obéissance; et peu disposé à laisser subsister les abus qui désolaient l'ordre, le premier acte de son autorité fut de casser tous les Receveurs dont les responsions étaient arriérées et de leur en substituer d'autres.

Smyrne, que le Saint-Siége regardait comme sa propre conquête, avait pour gouverneur un homme plutôt marchand que guerrier, et celui-ci abandonnait souvent cette ville sans chef, sans

garnison, sans vivres. Le pape en fut informé et déclara à Robert de Julliac qu'il remettait entre ses mains la défense de Smyrne. En vain le Grand-Maître objecta-t-il le danger d'une garnison entourée d'ennemis, perpétuellement en état de siége; l'éloignement de Rhodes, qui ne lui permettait pas d'y faire passer de prompts secours; enfin tout ce qu'une telle responsabilité aurait d'onéreux et pour les chevaliers et pour le trésor; il fallut y consentir moyennant un revenu de mille florins annuels. Le pape menaça même Julliac de l'excommunier s'il résistait davantage.

D'Avignon, le Grand-Maître se rendit à Rhodes où sa présence mit enfin un terme aux contestations survenues entre le conseil et les chevaliers. Mais à peine Julliac avait-il eu le temps de rétablir la discipline, qu'on lui apprit les immenses préparatifs de guerre de Soliman, fils et successeur d'Orcan, et qu'il y avait tout à redouter pour Rhodes. A l'approche du danger, on vit accourir de l'Occident cinq cents Hospitaliers, suivis chacun d'un frère servant faisant fonctions d'écuyer. Toutefois Soliman tourna ses armes ailleurs, et une paix profonde régnait dans l'ordre, lorsque Robert de Julliac mourut vers le milieu d'août 1376.

Il vivait encore le 10 de ce mois selon une bulle magistrale insérée au *Codice diplomatico*.

Son tombeau offrait cette seule inscription [1] :

A ROBERT DE JULLIAC,
FRANÇAIS,
GRAND-MAITRE DES SOLDATS DE JÉRUSALEM.
HONNEUR RENDU A SA PIÉTÉ.
M CCC LXXVII.

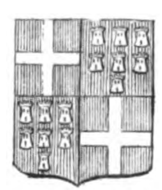
[1] Cependant une autre inscription, que nous allons rapporter, nous est indiquée par M. le colonel Rottiers.

✝ HIC JACET IN CHRISTO RELIGIOSUS ET PATER ORDINIS FRATER ROBERTUS DE JULHIACO, QUONDAM MAGISTER SACRÆ DOMUS HOSPITALIS SANCTI JOHANNIS JHROSOLIMITANI, QUI OBIIT DIE 29 JULII, ANNO DOMINI 1377. CUJUS ANIMA REQUIESCAT IN PACE.

Il résulte de cette inscription d'abord que Robert de Julliac ne mourut pas en 1376, mais le 29 juillet 1377 : sur ce point des contestations pourraient s'élever, d'autant plus que l'avènement de Ferdinand d'Hérédia semble hors de doute dès 1376. La seconde conséquence de cette inscription, c'est que probablement elle appartient à un autre tombeau que la première insérée au texte, quoique celui-ci ne date que de 1377 : nous avons fait observer dans l'Introduction, et l'on peut d'ailleurs se convaincre, en jetant un coup-d'œil sur les dessins, que fort souvent on consacrait à la mémoire d'un Grand-Maître plusieurs monumens, tels que des tombeaux, des fresques, des tableaux. Il n'est pas surprenant dès-lors que des inscriptions, dont chacune offre un sens particulier, semblent se contredire ; on résout la difficulté en les rapportant à des monumens divers.

Armes : d'argent à une croix fleuronnée de gueules, au lambel d'azur de quatre pendans.





FERDINAND D'HÉRÉDIA.

XXXI.

FERDINAND D'HÉRÉDIA,

Trente-Unième Grand-Maître,

A RHODES.

1376-1396.

Frère puîné du Grand-Justicier d'Aragon, dignité presque égale à celle de souverain, Ferdinand d'Hérédia, dont la carrière aventureuse fut une longue alternative de prospérités et d'éclatans revers, naquit à Valence et n'avait d'autre fortune que son épée, en vertu de la coutume qui faisait passer aux aînés tous les biens d'une famille. Il se maria néanmoins pour obéir à son frère qui, depuis long-temps, époux d'une femme stérile, désirait perpétuer son nom et sa maison; mais, comme si le ciel eût voulu se montrer contraire à d'Hérédia, il n'eut de cet hymen que deux filles, dont la seconde coûta la vie à sa mère. Cédant pourtant encore aux vœux des siens, Ferdinand con-

tracta une autre union, et devint père cette fois d'une fille et d'un garçon. L'immense héritage du Grand-Justicier lui semblait assuré, quand la femme de ce dernier mit successivement au monde deux enfans mâles, et Ferdinand, deux fois veuf, ruiné dans ses espérances, se trouva plus pauvre et plus misérable qu'auparavant.

Son parti fut bientôt pris. Recommandant ses trois filles et son fils à son frère, il part, s'embarque pour Rhodes, reçoit l'habit de chevalier des mains du Grand-Maître, Hélion de Villeneuve, cache son ambition sous un extérieur modeste, affecte des mœurs sévères, montre dans les occasions autant d'habileté que de courage, et il ne tarde pas à s'acquérir l'estime de l'ordre entier. Bientôt il est nommé Commandeur d'Alambro et de Villet, Bailli de Capse, enfin Châtelain d'Emposte, la plus haute dignité après celle de Grand-Maître.

Le Grand-Prieuré de Catalogne vint ensuite à vaquer. Deux prétendans se le disputaient ; l'un nommé par le pape, l'autre faisant valoir le droit d'ancienneté et les suffrages des chevaliers. D'Hérédia fut chargé de porter au Saint-Siége les représentations du conseil; mais l'adroit Aragonais, ayant su s'insinuer dans l'esprit de Clément VI, demanda et obtint le Grand-Prieuré pour lui-même. Depuis, n'osant retourner à Rhodes, il demeura à la cour

d'Avignon où son crédit ne cessa de s'accroître, tellement que les rois de France et d'Angleterre étant sur le point d'en venir aux mains, d'Hérédia fut envoyé par le pape pour les ramener à des sentimens de paix.

Prévoyant une bataille prochaine, le Grand-Prieur de Catalogne s'était muni de la permission de combattre contre celui des deux monarques qui refuserait de l'entendre ; aussi Edouard III ayant rejeté sa médiation, les tentes de Philippe de Valois reçurent l'ambassadeur apostolique. Il combattit à Crécy le 26 août 1346, y sauva deux fois la vie au roi de France (auquel il donna son propre cheval), et à pied, presque seul, à la tête de l'infanterie, il disputa le dernier le champ de bataille, jusqu'à ce qu'il fut entraîné dans la déroute générale. Tandis qu'on le pansait de quatre grandes blessures, d'Hérédia apprend que des officiers anglais blâmaient hautement sa conduite, et à l'instant il charge un héraut d'armes de leur porter son gage de combat. Mais Edouard III, ne permettant pas qu'on le relevât, lui rendit une justice aussi complète que glorieuse. Bientôt après, une trève d'un an fut conclue entre les deux princes par le ministère du Grand-Prieur.

Innocent VI ayant succédé au pape Clément VI, en 1352, la fortune et le crédit d'Hérédia s'élevèrent encore. Nommé gouverneur de la ville et

du comtat d'Avignon, devenu le dispensateur de toutes les grâces, on eût dit que le nouveau pape n'avait gardé que le nom de souverain et en avait laissé le pouvoir à son favori. Possesseur d'immenses richesses, l'ambitieux Aragonais acheta, au nom de son fils, les châteaux et les terres de Mora de Valbonne, le comté de Fuentès, et, pour témoigner à Innocent VI sa reconnaissance de ses bienfaits, il fit entourer la résidence papale de fortes tours et de hauts remparts. Le Saint-Père ne voulant pas demeurer en arrière de générosité, d'Hérédia reçut encore les riches Prieurés de Castille et de Saint-Gilles. Mais c'était l'ordre qui faisait tous les frais de cet échange de présens. Plus tard, quand, sous le magistère de Pierre de Cornillan, le pape forma le dessein de transplanter les Hospitaliers au milieu des infidèles, il choisit son favori pour l'un des trois commissaires envoyés à Rhodes.

Cependant Roger de Pins ayant été élu Grand-Maître, son conseil et lui, indignés de la cupidité insatiable d'Hérédia, députèrent vers lui pour l'exhorter à se désister des nominations illégales du pape et lui offrir en échange la lieutenance de l'ordre en Europe. Hérédia accepta ce titre, mais garda ses Prieurés, et, en vertu de sa nouvelle autorité, il fit main basse sur tous les revenus des Commanderies. C'est à cette époque qu'il fut pu-

bliquement accusé et acquitté. Ne voulant pas même douter de son innocence, Innocent VI envoya à cette occasion à Rhodes un officier de sa maison, avertir le Grand-Maître qu'il désirait voir Hérédia désormais à l'abri de semblables poursuites. Enfin, en 1376, Robert de Julliac étant mort, d'Hérédia, qui vieillissait et dont le crédit déclinait rapidement sous Urbain V et Grégoire XI, successeurs d'Innocent VI, jeta les yeux sur la dignité vacante, fit agir les cardinaux, les souverains mêmes, et les chevaliers, circonvenus, furent persuadés que le seul moyen de se mettre à l'abri de son ambition était de l'élever au rang suprême.

Le nouveau Grand-Maître, toujours fastueux dans ses bienfaits comme dans ses concussions, arma à ses frais neuf galères avec lesquelles il conduisit le pape Grégoire XI d'Avignon jusqu'à Ostie. D'Hérédia, entouré d'un brillant cortége de Commandeurs et de chevaliers, parmi lesquels sa longue barbe blanche le faisait reconnaître, tenait, dit-on, lui-même le timon du vaisseau. Delà, il mit à la voile pour Rhodes, et ayant rencontré la flotte vénitienne, il consentit à se joindre à l'amiral pour l'aider à reprendre Patras, enlevé par les Turcs à la République. Lassé d'un siége qui se prolongeait, d'Hérédia, malgré son âge, ordonne l'assaut, saisit une échelle, monte le premier sans

regarder s'il est suivi, aborde le gouverneur de la place, le tue, lui coupe la tête et la montre à ses chevaliers qui, se précipitant sur ses traces, s'emparent des remparts et de toute la ville.

L'armée s'avança ensuite dans la Morée; mais le Grand-Maître étant tombé au milieu d'une embuscade tandis qu'il examinait la position de Corinthe, demeura prisonnier des Infidèles. A l'annonce de ce malheur, on proposa aux Turcs de rendre Patras pour la rançon d'Hérédia. Les Turcs refusèrent. On insista, en ajoutant à la première offre une somme considérable, pour la garantie de laquelle les trois Grands-Prieurs de Saint-Gilles, de Rome et d'Angleterre consentaient à rester en otages. Le Grand-Maître refusa à son tour, conjurant les trois Prieurs, qui vinrent le visiter, de laisser mourir dans les fers un vieillard dont la vie était inutile, ne voulant pas même que sa rançon fût payée des deniers de l'ordre; il préféra noblement demeurer trois années dans une dure captivité au milieu des montagnes de l'Albanie, jusqu'à ce que, racheté par sa famille, il put revenir à Rhodes en 1381.

Un schisme violent, survenu à l'occasion de l'élection de Clément VII et d'Urbain VI, déchirait alors l'Église. Le Grand-Maître et une partie des Hospitaliers se déclarèrent pour le premier de ces pontifes. L'autre moitié se prononça pour Urbain qui déchut d'Hérédia, en nommant pour le rem-

placer Richard Carraccioli, Prieur de Capoue, reconnu par les langues d'Italie et d'Angleterre.

A la faveur de ces divisions imprévues, l'insubordination des Commandeurs demeurait impunie et mettait l'ordre en péril. Le Grand-Maître crut devoir partir pour Avignon, afin de prier le pape d'y porter remède. Plusieurs chapitres furent tenus à ce sujet, et un grand nombre de chevaliers, touchés des remontrances de leur chef, revinrent à l'obéissance. Mais comme il fallait de prompts secours contre Bajazet, qui menaçait Rhodes d'un siége, d'Hérédia y fit passer, à diverses reprises et à ses frais, des vaisseaux chargés d'armes, de munitions et d'argent.

Plusieurs fondations pieuses attestent combien, sur la fin de sa vie, le Grand-Maître s'était détaché des vanités humaines. Parvenu à une extrême vieillesse, il mourut à Avignon, au mois de mars 1396. Ses vices brillans furent accompagnés de grandes vertus qui parurent ensuite sans nuage : « En sorte, dit Vertot, qu'il eût été à souhaiter qu'il n'eût jamais entré dans l'ordre, ou que la condition humaine lui eût permis de n'en quitter jamais le gouvernement[1]. »

[1] Pierre Amelio, évêque de Sinigaglia (dit Papire Masson, dans la vie de Grégoire XI), peint ainsi Ferdinand d'Hérédia :
« Soldat courageux, il porte la croix sacrée et ceint le noble

« D'Hérédia, dit Naberat, fut représenté une tête de Turc à la main et une ville sur les épaules, en mémoire de la conquête de Patras. » Son tom-

baudrier de Saint-Jean; guerrier plein de valeur, il commande à un peuple saint et tient la mer sous son sceptre.

» Vieillard vénérable, sa barbe est ondoyante, et son extérieur moins brillant encore par ses insignes que par sa haute stature. Chevalier de Saint-Jean et châtelain du noble Emposta, il s'échappe la nuit de sa retraite pour venir faire tête à l'orage et à la tempête. . . . .

» Vaillant chef des Hospitaliers, c'est à ton courage que l'ordre doit de voir son pavillon flotter sur la mer de Romélie. . . . .

» Châtelain d'Emposte de Tyr, il portait encore dans sa vieillesse le glorieux étendard de l'Église. »

CRUCEM SANCTAM FERT MILES STRENUUS,
SANCTI JOANNIS PRÆCINGITUR BALTEO;
GENTEM SANCTAM REGIT, ADMIRALLUSQUE
PELAGO MINATUR SUO BACULO;
BARBAM BIFURCATAM GERIT SENEX,
TYRIOQUE POLLET VULTU PROCERO.
PROCELLAM SUPERAT NOCTE JOANNES,
CASTELLANUS EMPOSTÆ NOBILIS
EVASO BARATRO. . . . . . .
. . . .
ET TU JOANNIS JEROSOLYMITANI
ORDINIS, RAMELLI PELAGO
FLUCTUARE PERMISISTI.
. . . .
VEXILLUM ECCLESIÆ GEREBAT SENEX,
TYRO EMPOSTÆ CASTELLANUS.

beau offrait ce Grand-Maître debout, l'épée d'une main et le bouclier de l'autre.

On lisait au-dessous en grec :

D'après l'évêque de Sinigaglia, il est vraisemblable que l'élection d'Hérédia doit être rapportée à la fin de l'année 1376. On assure que ce Grand-Maître fonda le monastère de Notre-Dame de Caste, en Espagne, où il fut inhumé.

Richard ou Riccard Carraccioli, nommé Grand-Maître par les langues d'Italie et d'Angleterre, tandis que les autres reconnaissaient d'Hérédia, est mentionné par quelques auteurs comme chef de l'ordre; il était Prieur de Capoue et appartenait à l'antique famille de ce nom, à Naples.

Mort à Rome en 1395, majordome du pape Boniface IX, il fut enseveli dans l'église du Prieuré, près le mont Aventin, avec l'inscription suivante, « qu'on peut encore y lire (dit le *Codice* en 1700), grâces à la piété et à la générosité du cardinal Ruspoli, qui l'a fait restaurer : »

« Ici repose la cendre du révérend père en Jésus-Christ frère Riccard Carraccioli, originaire de Naples, Grand-Maître de la sainte maison de Saint-Jean de Jérusalem et gardien des pauvres. Ce tombeau renferme également les restes de notre seigneur le pape Boniface IX. Le premier mourut l'an de grâce M CCC XCV, le dix-huitième jour du mois de mai, et dans la sixième année du pontificat de notre susdit seigneur le pape Boniface IX. Leurs dépouilles mortelles sont réunies dans le même sépulcre. »

HOC EST SEPULCRUM REVERENDISSIMI IN CHRISTO PATRIS, ET DOMINI FRATRIS RICCIARDI CARRACCIOLI DE NEAPOLI, SACRÆ DOMUS HOSPITALIS SANCTI JOANNIS HIEROSOLYMITANI MAGISTRI, ET PAUPERUM CUSTODIS : NEC NON MAGISTRI HOSPITIS DOMINI NOSTRI PAPÆ BONIFACII NONI. QUI OBIIT ANNO DOMINI M CCC XCV, DIE VERO DECIMA

SURMONTE PAR LA SAGESSE LA CALAMITÉ PRÉSENTE.

Et plus bas, en latin :

FERDINAND D'HÉRÉDIA,
NÉ DANS L'ESPAGNE CITÉRIEURE,
MAITRE DES CHEVALIERS DE JÉRUSALEM,
PAR LA FOI ET LE DÉVOUEMENT DES SIENS, FUT RACHETÉ POUR UNE SOMME IMMENSE DU PRINCE D'AMBRACIE, AU POUVOIR DUQUEL IL ÉTAIT TOMBÉ APRÈS LA CONQUÊTE DE PATRAS, VILLE DE L'ACHAÏE.

Armes : de gueules à sept tours d'argent, posées 3, 3 et 1.

OCTAVA MENSIS MAII, PONTIFICATUS DOMINI PAPÆ BONIFACII NONI ANNO SEXTO, IN QUO QUIDEM SEPULCRO JACET CORPUS EJUS.

Aussitôt après la mort de Carraccioli, ce pape annula toutes les charges conférées par ce prétendu Grand-Maître, afin d'ôter tout prétexte à de nouvelles dissensions.



RHODIORVM DECR. AVERNI EQ. POSVERVNT.

NOVAM COND. VRBEM JVSTIT. QVE DEDIT GEN. TES FRÆNARE SVPERBAS.

PHILIBERTO DE NAILLAC S.NQ.H.M.M.M.QVOD
IMITATIONE HENRICI SCHLEGMLHOIT EQVITIS
GERMANI: QVI, TIMVRE. SCYTHARVM REGE ASIAM
OCCVPANTE, IN CONTINENTI CARIÆ SE MVNIRE
VALLO CONTRA BARBAROS AVSVS FVIT EX MAV
SOLEI RVINIS ARCEM ET PROPVGNACVLA IN
HALICARNASSO STRVXIT.

Melle Formentin, r. des Sts Pères N°10

PHILIBERT .  DE NAILLAC .

XXXII.

PHILIBERT DE NAILLAC,

Trente-Deuxième Grand-Maître,

A RHODES.

1396-1421.

Philibert de Naillac était issu d'une ancienne famille du Berry. Entré dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, une valeur héroïque, jointe à une extrême prudence, lui valut bientôt le Grand-Prieuré d'Aquitaine, et, à la mort d'Hérédia, il obtint tous les suffrages pour le remplacer.

Presque toute la chrétienté venait alors de se liguer contre le sultan Bajazet Ier, surnommé *Ildersin* (la foudre), et la flotte de Rhodes s'étant réunie à celle des Vénitiens et des Grecs, le Grand-Maître, suivi du reste des chevaliers, alla trouver les alliés dans les plaines de la Hongrie. Peu après, le 28 septembre 1396, se livra la célèbre bataille de Nicopolis, si fatale à l'armée chrétienne qui y

fut taillée en pièces. Sigismond, roi de Hongrie, et Philibert de Naillac, n'échappèrent aux soldats victorieux qu'en se jetant dans une nacelle de pêcheur que le hasard leur procura. Poursuivis par une grêle de flèches turques dont aucune ne les atteignit, les illustres fugitifs, se laissant entraîner au courant du Danube, parvinrent à son embouchure où la flotte chrétienne les recueillit. Une galère de l'ordre les ramena ensuite à Rhodes. (Les annales turques placent cette bataille en 1398.)

Aussitôt après sa victoire, Bajazet se répandit en Morée, portant partout la désolation, le carnage et l'incendie. Thomas Paléologue, despote de cette province, se sauva à Rhodes et vendit sa principauté aux Hospitaliers. Il devait également leur livrer Sparte, Corinthe et d'autres forteresses; mais, Bajazet ayant été rappelé en Asie par les conquêtes de Tamerlan, Sparte, habitée par des Grecs et par un évêque, refusa d'ouvrir ses portes. Paléologue, qui regrettait ses États, vit avec joie rompre un marché qui commençait à lui peser; il rendit au Grand-Maître une partie de ce qu'il avait reçu, et, depuis, l'ordre eut beaucoup de peine à recouvrer le reste.

L'empereur turc, vaincu et fait prisonnier à la bataille d'Ancyre, n'était plus à redouter; son vainqueur, qu'on peut regarder comme un autre Attila, comme un de ces fléaux que la justice di-

vine suscite au milieu des nations pour leur faire expier leurs crimes par de sanglantes catastrophes, ambitionnait la conquête de l'univers. Par son admirable et sévère discipline, le conquérant sanguinaire justifiait sa maxime favorite : qu'un monarque n'était jamais en sûreté si le pied de son trône ne nageait dans le sang. Par son indomptable courage, par son activité prodigieuse, il courait avec ses Tartares, dont la sauvage indépendance pliait sous sa verge de fer, imposer des lois à tous les peuples, les rendant tributaires de sa couronne, ou les rangeant violemment sous son obéissance. L'île de Rhodes, protégée par la mer, défendue par ses remparts, bravait une attaque impuissante; mais Tamerlan, jaloux de ce que les chevaliers possédaient encore une place dans ses États, vint mettre le siége devant Smyrne en 1401. Sa coutume, en pareille occurrence, était d'arborer le premier jour, sur sa tente, un étendard blanc, emblème de clémence; un signal de couleur rouge le remplaçait le lendemain, annonçant qu'il fallait au vainqueur des victimes parmi les principaux officiers de la ville assiégée; enfin, dès l'aube du troisième jour, s'élevait un étendard noir, dont la teinte funèbre présageait que, rendue de plein gré ou emportée d'assaut, la ville subirait une destruction certaine. Frappé néanmoins de la réputation belliqueuse des Hospitaliers, ou crai-

gnant la longueur d'un blocus, on rapporte que Tamerlan exigea seulement que ses enseignes fussent arborées sur les remparts. Mais Guillaume de Mine, gouverneur au nom du Grand-Maître, ayant rejeté cette demande, le superbe Tartare regarda ce refus comme un outrage et jura de s'en venger. Aussi, après quelques attaques livrées sans succès, Tamerlan fit combler les fossés, élever des tours en bois jusqu'au niveau des murailles, et il y déploya toutes ses forces. « Le dernier assaut qu'il donna alors, dit un auteur persan, dura du matin au soir et du soir au matin. » Smyrne fut emportée, le massacre devint général et tout y périt, hors quelques chevaliers qui, s'étant jetés à la mer, furent sauvés par la flotte chrétienne, venue trop tard à leur secours. Les historiens de Perse placent cette conquête en 805 de l'hégyre, qui correspond à 1403, un an après la défaite de Bajazet. L'*Art de vérifier les Dates* nous semble donc dans l'erreur en reportant la prise de Smyrne à 1401.

Tamerlan ayant été rappelé dans ses États par une irruption d'Indiens, Philibert de Naillac profita du calme qui suivit sa retraite, sortit du port de Rhodes, aborda en Carie, et se rendit maître d'une forteresse élevée vis-à-vis l'île de Lango. Il se hâta de faire construire à côté, dans une position plus forte, le château de Saint-Pierre qui,

dominant sur ces mers, était pour la capitale des Hospitaliers comme une sentinelle avancée sur le continent.

Vers cette époque, en 1406 (et non en 1405, ainsi que l'avance la *Biographie universelle*), le maréchal de Boucicaut débarqua à Rhodes avec une flotte nombreuse, dans le but d'aller faire lever le siége de Famagouste, que le roi de Chypre Jean II voulait reprendre aux Génois. Le Grand-Maître, craignant que les Sarrasins ne profitassent de ces divisions, interposa sa médiation, se rendit en personne sur les lieux; Famagouste demeura à Gênes, et le roi Jean paya les frais de la guerre.

De-là, unis à la flotte française, les vaisseaux de l'ordre, longeant les côtes de la Syrie, y firent plusieurs descentes, prirent et saccagèrent Bérite, et, pressés par l'hiver, revinrent triomphans à Rhodes. Le Grand-Maître ne tarda pas à y recevoir des envoyés du sultan d'Égypte qui lui demandait la paix. Il l'accepta et en dicta les conditions.

Philibert de Naillac, suivi de seize Commandeurs, assista, en 1409, au concile de Pise, où, pour faire cesser le schisme causé par la création de deux papes, on en élut un troisième sous le nom d'Alexandre VI. Naillac y fut déclaré seul et légitime Grand-Maître. Chargé par le nouveau pontife de porter des paroles de paix aux rois de France et d'Angleterre, Charles VI et Henri IV, Naillac ne

put assister au chapitre général convoqué à Aix en Provence. Il nourrissait alors le généreux dessein d'armer l'Europe entière contre les Turcs; mais l'anarchie régnait au sein de l'ordre comme dans celui de l'Église, divisée entre trois papes. Selon leur intérêt, les Receveurs, reconnaissant pour chef apostolique l'un ou l'autre des compétiteurs d'Alexandre, refusaient leur tribut et leur obéissance au Grand-Maître. Tant de maux ne pouvaient durer et trouvèrent un terme au concile de Constance, où Martin V fut proclamé pape par toute la chrétienté; les chevaliers rebelles se soumirent aussitôt.

Les intérêts de la religion retinrent quelque temps le Grand-Maître loin de Rhodes, où son retour était tellement désiré que l'on faisait des prières publiques à ce sujet. Il venait d'y envoyer dix-huit mille écus de ses propres deniers, destinés à remplir les magasins de munitions et de vivres. Enfin, après avoir présidé une assemblée d'Hospitaliers à Ancône, réglé la discipline des provinces d'Italie, il revint dans son palais vers la fin de juillet 1419, au milieu des réjouissances et d'une allégresse générale. C'est vraisemblablement à cette époque que Naillac obtint de voir le Saint-Sépulcre clos de murailles, et d'entretenir constamment à Jérusalem six chevaliers, exempts de tributs, pour recevoir dans leur maison leurs

frères, ou les pélerins de la Palestine. Ils avaient aussi le droit de racheter les captifs par rançon ou échange d'homme à homme. Le Grand-Maître put également établir à Jérusalem, Alexandrie et Rome, des consuls chargés de protéger les pélerins.

Deux ans après, 1421, Philibert de Naillac ayant assemblé un chapitre général, auquel assistèrent tous les chevaliers, s'éteignit au milieu d'eux comme un père entouré de ses enfans, emportant la douceur d'avoir vu l'union la plus parfaite régner dans l'ordre.

Trois inscriptions furent gravées sur le mausolée de l'illustre Grand-Maître. Les deux qui occupaient la face antérieure s'exprimaient ainsi :

PAR UN DÉCRET,
LES CHEVALIERS DE RHODES, DE LA LANGUE D'AUVERGNE,
ONT ÉLEVÉ CE MONUMENT.

A PHILIBERT DE NAILLAC,
GRAND-MAITRE DE LA SAINTE ET NOBLE MILICE
DE JÉRUSALEM;

A L'IMITATION DE HENRI SCHELGMLHOIT, CHEVALIER D'ALLEMAGNE, TANDIS QUE TIMUR, ROI DES SCYTHES, OCCUPAIT L'ASIE, IL A OSÉ ÉLEVER DES RETRANCHEMENS DANS LA CARIE CONTRE LES BARBARES. DES RUINES DU

MONUMENT DE MAUSOLE, DANS HALICARNASSE, IL A CONSTRUIT UNE CITADELLE ET DES REMPARTS.

La troisième inscription, qui occupait une face latérale, signifiait :

IL A DU A SON ÉQUITÉ D'ÉLEVER UNE VILLE NOUVELLE ET D'IMPOSER UN FREIN A DES PEUPLES SUPERBES.

Armes : d'azur, à deux lions passans d'or ou d'argent.

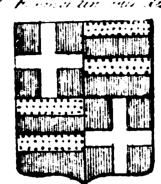


ΜΑΤΩΝ ΟΥΔΕΝ
ΟΡΘΕΙΤΑΙ.

TEMPORE PACE PARCIMONIA.

EQUITES CITERIORIS HISPANIÆ ANTONIO FLVVIANO.
MAG. SUO: S. NQ. M. H. PACIS ET FRVGALITATIS ARTIBVS
ORNATISSIMO LONGÆVO SENI ADHVC VIVENTI DE
COMVNI CŌSILIO. RHODII SENTENTIA. ANNO
MCCCCXXXVIII. CVM MAGNO POPVLI PLAVSV
EREXERE.

Imp. Lith. de ...

ANTOINE  **FLUVIAN.**

XXXIII.

ANTOINE FLUVIAN,

Trente-Troisième Grand-Maître,

A RHODES.

1421-1437.

Antoine Fluvian [1], chevalier de Catalogne, était Drapier de l'ordre, Grand-Prieur de Chypre et lieutenant de Philibert de Naillac, quand ce vénérable Grand-Maître expira. Il ne lui manquait pour ainsi dire que le titre de chef suprême, et il l'obtint d'une voix unanime.

Mahomet, fils et successeur de Bajazet, marchait alors de conquêtes en conquêtes. Tremblant à son approche, les princes de la Morée engagèrent le Grand-Maître à les secourir, et il s'apprêtait à seconder leurs vœux, lorsque, une flotte turque paraissant devant les îles de la Religion, il fallut

[1] Aussi appelé de La Rivière par quelques auteurs.

d'abord songer à les mettre à l'abri. Un nouvel ennemi survint. En 1426, le sultan d'Egypte Seifeddin avait opéré une descente en Chypre. Le Grand-Maître se proposa comme médiateur; mais, le sultan élevant trop haut ses prétentions, la guerre continua, et Jean II, quoique appuyé par les Hospitaliers, perdit une bataille décisive, fut fait prisonnier et conduit au Caire. A cette nouvelle, une consternation générale se répandit dans son royaume. L'ordre seul ne désespéra point, soutint vigoureusement les droits de son allié, et prouva que, simples serviteurs des pauvres, les chevaliers pouvaient devenir les appuis des trônes. Partout les Sarrasins trouvèrent une courageuse résistance; néanmoins le roi de Chypre, lassé de sa captivité, proposa la paix, promit de payer un tribut et fut rendu à ses Etats l'hiver suivant.

Dès-lors Seifeddin médita la conquête de Rhodes. Toutefois, dissimulant ses desseins, il renouvela la trève conclue avec Naillac. Mais Antoine Fluvian, prévenu par des agens fidèles, cita les Hospitaliers, remplit la capitale de vivres, d'armes, de munitions, et le sultan, qui vit ses projets découverts, ajourna son entreprise.

Une affaire fâcheuse se passa vers ce temps. Le Grand-Maître, obligé de fournir à des dépenses extraordinaires, aliéna plusieurs domaines de la châtellenie d'Emposte, et en retira une somme de

cent mille florins que Jean Starigues, son lieutenant, devait envoyer à Rhodes. Ce dernier, au lieu d'obéir, conclut de son chef un traité avec le roi d'Aragon, qui s'obligeait à armer une flotte pour la défense de l'ordre, moyennant les cent mille florins. Les Génois, en guerre avec ce prince, prévirent que cet armement servirait contre eux, et Fluvian éprouva une grande surprise en recevant des menaces de guerre de la République. Starigues fut mandé, jugé et condamné. L'habit lui fut publiquement enlevé, et il perdit toutes ses commanderies. Mais le traité subsistait, et Alphonse V ne voulut le rompre qu'à condition de garder soixante-un mille florins.

Cet événement ajouta à l'épuisement du trésor, et, pour remédier à un tel état de détresse, on convoqua un chapitre général à Rhodes le 10 mai 1428. On y fit de sages réglemens, on y combattit des abus, et, voulant suppléer aux besoins les plus pressans, le Grand-Maître donna douze mille florins de son propre trésor.

D'après les statuts de ce chapitre, on voit que les chevaliers épars en Occident étaient alors nourris et élevés dans les Commanderies, comme dans des séminaires religieux et guerriers, et aux frais des Commandeurs. Indépendamment du bienfait d'une éducation toute conforme à l'esprit de l'ordre, et basée sur le double fondement de

la piété et de l'exercice des armes, qui par-là leur était acquis, les jeunes chevaliers ne pouvaient de cette manière promener dans les villes ou les provinces une vie vagabonde, dont la funeste habitude eût déraciné dans leur cœur celle d'une sage régularité ; la croix de l'ordre, symbole des obligations auxquelles ils avaient juré de demeurer soumis, ne dégénérait pas à leurs yeux en l'une de ces distinctions flatteuses dont se berce la vanité; et, pour dernier avantage, la surveillance de tous les instans qu'exerçaient les Commandeurs sur les jeunes chevaliers, accoutumait ceux-ci à l'obéissance envers des chefs, chargés non-seulement de leur nourriture et de leur entretien, mais du soin de leur inculquer les règles de la discipline militaire. Pour compléter les heureux résultats de cette mesure, on défendit aux chevaliers, en général, d'aller à Rome et de s'établir à la cour du souverain pontife, sans la permission du Grand-Maître ou du Procureur-Général de l'ordre. Il est aisé d'apercevoir que c'était arrêter l'ambition dans sa source, paralyser l'effet des intrigues dont l'exemple de Ferdinand d'Hérédia avait révélé toute la puissance, et ménager ainsi des récompenses aux services réels. Malheureusement, l'expérience atteste que les plus sages mesures ne résistent pas à l'action du temps.

Fluvian mourut le 26 ou 29 octobre 1437, lais-

sant son ordre en pleine paix. Il avait trouvé les finances délabrées et il les rétablit. C'est à ce Grand-Maître qu'on dut l'agrandissement du quartier des Juifs à Rhodes, et la superbe infirmerie qui, élevée sur les fondemens de l'ancienne, fut dotée de la propre épargne de Fluvian. Enfin, après avoir récompensé généreusement ses serviteurs et pourvu à l'entier acquittement de ses dettes, le chef des Hospitaliers versá deux cent mille ducats dans le trésor public.

Le mausolée élevé à sa mémoire portait trois inscriptions.

La première, en grec, signifiait :

SANS L'ARGENT, RIEN NE RÉUSSIT.

La seconde et la troisième, latines, exprimaient :

PAR LE TEMPS,
PAR LA PAIX, PAR L'ÉCONOMIE.

LES CHEVALIERS DE L'ESPAGNE CITÉRIEURE A ANTOINE FLUVIAN, GRAND-MAITRE DE LA SAINTE ET NOBLE MILICE DE JÉRUSALEM, HABILE A FAIRE FLEURIR LA PAIX ET L'ÉCONOMIE, DÉJA AVANCÉ EN AGE, MAIS ENCORE VIVANT, D'APRÈS L'AVIS UNANIME DU CONSEIL DE RHODES, L'AN 1428, ONT ÉLEVÉ CE MONUMENT AUX APPLAUDISSEMENS DE TOUT LE PEUPLE.

(Une autre copie de cette inscription porte la date de 1438, ce qui ne s'accorderait pas avec l'histoire.)

Armes : d'or à une fasce de gueules.



IN MELIORE CAVSA , ARMA VINCVNT

SANCTISSIMO PRINCIPI
J.LASTICO OB RELIG.PI-
ETAT. ET VRBEM CONTR.
HOSTES DEFENSAM AC
MÆNIA INSTAVRATA.H.M.
ET POP.RHOD.AD ÆTERNI-
TATEM EX.MANVBIIS HOST.
FECERVNT M.CCCCLI.

Imp. Lith. de Melle Formentin, r. des Sts Pères, 10.

JEAN DE  LASTIC.

XXXIV.

JEAN BONPAR DE LASTIC,

Trente-Quatrième Grand-Maître,

A RHODES.

1437-1454.

Né en Auvergne l'an 1371, Jean Bonpar de Lastic avait embrassé de bonne heure la profession des armes, et, dans un âge plus voisin de l'enfance que de la jeunesse, sa valeur s'était déjà signalée sous les yeux du connétable Olivier de Clisson. Il atteignait à peine sa quatorzième année lorsque, combattant à côté de son père, il devint prisonnier des Anglais. En 1395, il se rendit à Rhodes, prit l'habit de chevalier et obtint bientôt l'estime générale. Nommé Grand-Prieur d'Auvergne et Commandeur de Montcalm, il visitait son Prieuré lorsque Fluvian mourut. L'ordre remit alors à treize chevaliers le pouvoir d'élire son successeur, et dans l'attente où l'on se trouvait d'une guerre pro-

chaine, nul ne fut jugé plus digne de la dignité suprême que Jean de Lastic. Il était d'usage qu'à la mort de chaque chef des Hospitaliers ceux-ci reçussent un don de trois écus, et l'on peut juger du nombre de guerriers qui portaient la croix de Saint-Jean de Jérusalem en 1437, puisque, pour payer cette singulière aumône, on fut obligé d'emprunter treize mille florins d'or au nom du nouveau Grand-Maître.

Avant de quitter la France, Lastic tint une assemblée à Valence pour le maintien de la discipline, et arriva à Rhodes en octobre 1438, au moment où l'on prévoyait une prochaine expédition de Dgémaleddin, sultan d'Egypte. Ce danger était même d'autant plus imminent, que tous les princes infidèles étaient alors en pleine paix. Le Grand-Maître envoya un ambassadeur à Amurat, sultan des Turcs, qui consentit à renouveler la trève; mais on n'obtint de l'Egyptien qu'une réponse évasive. Enfin, Guillaume de Lastic, neveu du Grand-Maître, ayant été observer sur les côtes les mouvemens et les préparatifs d'Abousaïd, successeur de Dgémaleddin, on ne s'attendit plus qu'à la guerre.

Après avoir saccagé quelques petites îles, dix-huit galères sarrasines, suivies d'une foule de moindres vaisseaux, parurent tout-à-coup devant Rhodes, le 25 septembre 1440. Mais les chevaliers,

unis aux Rhodiens, s'étant portés sur la côte, formèrent aussitôt comme un mur d'airain, qui, empêchant toute tentative de débarquement, permit à la flotte chrétienne, quoique très-inférieure en nombre, de sortir du port en ordre de bataille. Surpris de tant de résolution, les Sarrasins hésitèrent à faire un seul mouvement, même rétrograde, et, attendant les ombres de la nuit, ils firent voile vers l'île de Lango; mais les Hospitaliers les y avaient précédés, et, forcée à une nouvelle retraite, l'escadre égyptienne s'accula contre une petite île appartenant aux Turcs. Le maréchal de l'ordre, qui commandait les galères, attaqua l'ennemi dans ce retranchement, lui tua sept cents hommes et revint à Rhodes. La nuit suivante, les Infidèles, précipitant leur fuite, abordèrent en passant à l'île de Chypre, mirent le feu à la grande Commanderie qui se trouvait sans défenseurs, et, après cet exploit, qui attestait leur impuissance, ils rentrèrent honteusement dans leurs ports.

L'indignation d'Abousaïd était à son comble; toutefois, ne voulant pas la laisser éclater, il conclut avec Jean de Lastic une longue trève, que l'un et l'autre crurent ne devoir pas long-temps subsister. Les Égyptiens continuèrent à grossir leur flotte, et le Grand-Maître, se préparant à une défense formidable, invoqua l'assistance des rois de l'Occident. Mais le prestige des croisades s'était to-

talement évanoui, et l'Europe demeura sourde à la voix des chevaliers. Réduit à ses seuls moyens, Lastic fit fortifier les îles, transporter à Rhodes les habitans que les châteaux ne pouvaient contenir; tous les chevaliers furent cités : on rappela même les bannis, hors les criminels d'État et les incendiaires, et le Grand-Maître faisant briller la gloire aux yeux de la noblesse séculière, une foule de gentilshommes volontaires accoururent sous le drapeau sacré. Les intérêts particuliers semblèrent alors céder au besoin général. La dîme de tous les fruits de la terre fut perçue dans les Commanderies dont les Hospitaliers abordaient à Rhodes, et le cinquième dans chacune des autres. L'élan était unanime, et jamais l'ordre n'avait déployé une attitude aussi imposante.

Enfin, au mois d'août 1444, la menaçante expédition qu'on n'attendait plus qu'avec impatience fut aperçue cinglant à pleines voiles. Dix-huit mille fantassins et une cavalerie nombreuse, entièrement composée de Mamelucks, débarquèrent sans opposition, marchèrent droit à Rhodes, et l'enveloppèrent du côté de terre, tandis que la flotte, stationnée devant le port, l'assiégea du côté de la mer. Durant trente-neuf jours l'artillerie tonna, les remparts furent battus, les assauts se succédèrent, et, le quarantième, les Sarrasins, foudroyés à leur tour, écrasés dans une sortie, s'en-

fuirent avec les débris d'une armée en déroute, portant au Caire la nouvelle de leur incroyable défaite.

Au récit d'un triomphe si glorieux pour la religion, la jeune noblesse accourue pour partager les dangers de l'ordre, demanda à être admise parmi les Hospitaliers, et son empressement fut tel que le chapitre tenu à Rhodes, le 25 juillet 1445, défendit aux Prieurs de recevoir plus de novices que les Commanderies n'en pouvaient nourrir. Toutefois, on y résolut d'accepter la paix si le Sultan la demandait en offrant des garanties. Elle fut conclue en 1446, et rendit la liberté aux différens prisonniers de guerre, ainsi qu'à tous les autres esclaves chrétiens retenus en Egypte.

Ce long état d'hostilités ayant cessé, on commença à trouver pesans les sacrifices qu'il avait imposés. Les Commandeurs se plaignirent à la cour de Rome de l'impôt levé sur leurs terres, et Nicolas V en écrivit durement au Grand-Maître. La réponse de Jean de Lastic, signée par tout le conseil, en date du 23 octobre 1448, le justifia pleinement; mais, quoique privés de l'appui du souverain pontife, on vit plusieurs dignitaires, bravant les chapitres, les réglemens, les assemblées, retenir leurs responsions et se mettre en état de rébellion ouverte. L'ordre était en péril; une grande résolution le sauva. Malgré les refus réité-

rés du Grand-Maître, le conseil déposa ses pouvoirs entre ses mains, l'investissant ainsi d'une sorte de dictature qui devait durer trois ans. Ses remontrances eurent alors tout le poids nécessaire, et chacun fléchit sous l'autorité suprême de Jean de Lastic, qui, joignant le désintéressement le plus rare à une louable fermeté, donna au trésor une année entière de ses propres revenus.

Mahomet II venait (1451) de succéder à Amurat, en renouvelant avec les Hospitaliers ses traités de trêve. Mais deux ans après, Constantinople ayant succombé sous ses efforts, le superbe Sultan, enflé de sa conquête, envoya un héraut demander tribut et hommage au Grand-Maître. « A Dieu ne plaise, répondit Lastic, que j'aie trouvé mon ordre libre et que je le laisse esclave; je serai mort auparavant. » Il envoya alors le Commandeur d'Aubusson solliciter de nouveau les souverains de l'Europe, devenus malheureusement sourds à toutes les prières de l'Orient. En attendant, le Grand-Maître veillait jour et nuit aux réparations des remparts, remplissait les magasins, et faisait un appel à tous les chevaliers. La mort le surprit au milieu de ces soins, le 19 mai 1454, après un gouvernement glorieux de dix-neuf ans.

Paoli et Bosio avancent que ce fut sous Jean de Lastic que les chefs de l'ordre reçurent définitivement le titre de Grand-Maître. On l'a vu cepen-

dant donné par un pape à Hugues de Revel, en 1257, et ensuite à Foulques de Villaret; des chartes du XIII[e] siècle accordaient à Roger des Moulins la même qualification.

Le mausolée de Jean de Lastic portait deux inscriptions latines, dont voici le sens.

La première :

LA VICTOIRE EST POUR LA MEILLEURE CAUSE.

La seconde :

A LEUR VERTUEUX CHEF, JEAN LASTIC,
A CAUSE DE SA RELIGION, DE SA PIÉTÉ, PARCE QU'IL
A DÉFENDU LA VILLE CONTRE LES ENNEMIS, ET RELEVÉ
LES MURAILLES, LES SOLDATS DE JÉRUSALEM, ET LE
PEUPLE DE RHODES, ONT ÉRIGÉ CE MONUMENT DES
DÉPOUILLES DES ENNEMIS, POUR L'ÉTERNITÉ.
1451.

(Il paraîtrait, d'après cette date, que Jean de Lastic était encore vivant quand on lui bâtit ce tombeau. La même singularité ou erreur de date se remarque dans le monument élevé au prédécesseur de l'illustre Grand-Maître. Mais, plus d'une fois déjà, l'occasion s'est offerte de faire ressortir les contradictions de la chronologie de l'ordre : la note de la page 165 présente un exemple con-

traire. Peut-être, aux explications que nous avons données, faut-il ajouter que, la vétusté dégradant les inscriptions, d'ignorans copistes ont alors multiplié les méprises dans leur travail.)

Armes : de gueules à une fasce d'argent bordée de gueules.



S.NQ.M.H.LEGIONES GALLICÆ JACOBI DE MILLI MAG.EQUIT.
OB VIRTUTES QVAS IN SVMMO IMPERATORE ESSE OPORTET,
SCIENTIAM REI MILITARIS VIRTVTEM.

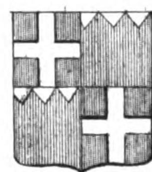
AVCTORITATEM LOCA- FELICITATEM VERVNT.

AVDACIAM IN BELLO, IN
PACE JVSTITIAM ROM:
R.P.CVRABANT.

AVERNIQVE SEDICERE AVSI BARON FRATRES

Im. Lith. de Melle Formentin, r. des Sts Peres, 10.

JACQUES



DE MILLI.

XXXV.

JACQUES DE MILLI,

Trente-Cinquième Grand-Maître,

A RHODES.

1454-1461.

Jacques de Milli était Grand-Prieur d'Auvergne quand il fut choisi pour succéder à Jean de Lastic. Averti par le conseil que sa présence à Rhodes était indispensable, il se hâta de s'embarquer et arriva heureusement le 20 août 1454. Le 10 novembre suivant, il présida le chapitre général.

Mahomet, toujours plus ulcéré de la réponse courageuse de Lastic, avait déjà envoyé trente galères ravager les côtes des petites îles qui entourent celle de Rhodes, et lui-même se préparait à y porter une guerre d'extermination, quand, la ligue formée contre lui étant venue à éclater, il se vit contraint d'ajourner sa vengeance. Il dirigea alors ses armes vers la Hongrie, où, en 1456,

l'attendait une défaite sanglante. A la même époque, Rhodes fut en proie à un fléau d'une autre espèce. Une peste horrible s'y manifesta, et ses habitans, échappés naguère à la fureur des Sarrasins, eurent de nouveau recours au Grand-Maître, devenu en toute occasion leur unique appui. Jacques de Milli se montra le père des malheureux, pourvut à tous les besoins et arrêta le mal dans sa source. On rapporte « qu'attribuant ce fléau à une punition du ciel, il prit envie au Grand-Maître de chasser toutes les courtisanes de Rhodes. » Mais, ajoute l'ancien chroniqueur, « mû de bonnes considérations, il changea d'avis et se contenta de les resserrer en quartier. »

Au milieu de cette déplorable calamité, les galères des Hospitaliers ne demeuraient point dans l'inaction. On les voyait parcourir et nettoyer les mers, ravager les côtes des Turcs et ruiner leur commerce. Mahomet ne pouvait l'apprendre sans jurer d'en tirer une éclatante vengeance, et aussitôt une flotte, chargée de dix-huit mille combattans, vint assiéger le château de Lango (l'ancienne Cos), résolue de mettre tout à feu et à sang. Déjà le canon avait opéré une large brèche vers laquelle les Turcs se précipitaient avec fureur. Mais, repoussés brusquement, battus dans une sortie, ils regagnent en désordre leurs vaisseaux et vont tenter de s'emparer, en le minant, du château de

l'île Sisnia. Chassés de nouveau, mis en pleine déroute, ils opérèrent un débarquement dans l'île de Rhodes, où ils entrèrent furtivement à la manière des pirates. Là, ils enlevèrent quelques habitans, ruinèrent les campagnes, réitérèrent leurs déprédations dans les îles environnantes, mais l'unique fruit de leur expédition se borna à ces rapines. Afin d'éviter à l'avenir de pareilles surprises, le Grand-Maître fit construire plusieurs forts dans lesquels il plaça des chevaliers en garnison.

L'attention générale était alors dirigée vers l'Égypte, dont le nouveau sultan Aboulfath Ahmed avait à sa cour Jacques, bâtard de Jean III, roi de Chypre, qui était venu lui offrir un double tribut, s'il voulait le faire monter sur le trône au préjudice de la reine Charlotte sa sœur (veuve de Jean de Portugal et remariée à Louis de Savoie), qui implorait la protection du Grand-Maître. Un chevalier fut envoyé au Sultan qui, craignant d'offenser l'ordre, inclinait déjà à refuser Jacques; mais le terrible Mahomet lui fit dire par son ambassadeur que la cause du bâtard de Chypre était juste; qu'il lui proposait sa flotte pour le soutenir et attaquer les Hospitaliers, le menaçant de la guerre s'il hésitait. Aboulfath Ahmed obéit, et bientôt Chypre fut entièrement conquise, à l'exception de trois citadelles : Famagouste, appartenant aux Génois, une autre à la reine Charlotte,

et Colos, à l'Hôpital, que, malgré la guerre, le Sultan ordonna de respecter.

Ces ménagemens durèrent peu. Aboulfath Ahmed, qui avait paru ne pas vouloir profiter de tous les droits de la guerre, finit par méconnaître ceux de la paix, et retint captif l'envoyé du Grand-Maître, tandis que, de son côté, Mahomet refusait un sauf-conduit au chevalier chargé d'aller auprès de lui renouveler les traités de trêve. Enfin, les Vénitiens, que le bâtard de Chypre avait gagnés, opérèrent une descente dans l'île de Rhodes, y commirent d'affreux dégâts, et, réclamant des captifs sarrasins pris à bord des vaisseaux de la République, vinrent bloquer le port de la ville. Quelques Hospitaliers, emportés par la fougue de l'âge, proposèrent de les chasser à coups de canon; mais le Grand-Maître, trop prudent pour augmenter encore le nombre de ses ennemis, conjura l'orage en rendant les prisonniers.

Ce fut au milieu de ces graves circonstances qu'éclatèrent de nouvelles discordes intestines qui nécessitèrent la convocation d'un chapitre général. Il eut lieu le 1er octobre 1459, et les chevaliers d'Espagne, d'Italie, d'Angleterre et d'Allemagne, s'y plaignirent hautement que les Français envahissaient toutes les dignités. Ceux-ci alléguèrent qu'ils avaient fondé la milice de Saint-Jean, que les autres nations n'avaient dû leur admission qu'à

des chevaliers de France, et que d'ailleurs, formant trois langues, ils composaient à eux seuls plus de la moitié de l'ordre entier. Ils ajoutaient que l'Amiral était toujours de la langue d'Italie; que celles d'Aragon, d'Allemagne et d'Angleterre fournissaient constamment le Grand-Conservateur, le Grand-Bailli et le Turcopolier; qu'ainsi, la France, la Provence et l'Auvergne pouvaient se réserver les dignités de Grand-Hospitalier, de Grand-Commandeur et de Grand-Maréchal.

La discussion s'échauffa. Le Procureur d'Aragon, en plein chapitre, interjeta appel à la cour de Rome, et sortit suivi des quatre langues étrangères. Le conseil voulait les poursuivre; le Grand-Maître s'y opposa, et, touchés de sa modération, peu à peu les rebelles eurent honte de leur emportement. Après avoir ainsi, par sa sagesse, conservé la paix au-dehors et rétabli la concorde intérieure, Jacques de Milli mourut, le 17 août 1461, d'une attaque de goutte.

Quatre inscriptions décoraient le mausolée de ce Grand-Maître. Les trois de la face antérieure s'exprimaient ainsi :

La première :

LES LÉGIONS FRANÇAISES
DE LA SAINTE ET NOBLE MILICE DE JÉRUSALEM ONT
ÉLEVÉ CE TOMBEAU A JACQUES DE MILLI,

MAITRE DES CHEVALIERS,
EN MÉMOIRE DES VERTUS QUE DOIT AVOIR UN CHEF SOUVERAIN, SA SCIENCE DE LA GUERRE, SON COURAGE, L'ÉNERGIE DE SON COMMANDEMENT, SA MERVEILLEUSE APTITUDE A TIRER PARTI DES ÉVÉNEMENS.

La seconde :

LES ROMAINS DE LA RÉPUBLIQUE
FAISAIENT CAS DE L'AUDACE A LA GUERRE,
DE LA JUSTICE DANS LA PAIX.

La troisième :

ET CEUX D'AUVERGNE
ONT DROIT DE SE DIRE ROMAINS.

La quatrième, en grec, sur une autre face :

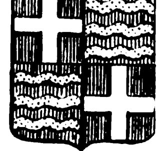
COMBATS POUR LA PATRIE.
M CCCC LXI.

Armes : de gueules au chef d'argent en pointes.

PETRO·RAYMVNDO·ZACOSTÆ·DE·ISPANIA·CITERIORI·SAC·DOM·HOSPITALIS·S·JO·HIEROSOL·M·MAGISTRO·QVI·GENERALI
CAPITVLO·O·PAVLI·JVSSV·ROMÆ·ABSOLVTO·LXIII·ÆTATIS·SVÆ·ANNO·VITA·FVNCTVS·EST·CONSILIO·PIETATE·ARMIS
INCLITO·HOC·MONVMENTVM·RELIGIONIS·DECRETO·B·M·POSITVM·

FR·RAYMVNDVS·ZACOSTE·MAGNI·ORDINIS·HIEROSOLYMITANI·MAGISTER·ANNO·MCDLXVII·DIE·XXI·FEBR·

L. de Mlle Formentin   R. des Sts Pères, 91 & 90.



PIERRE RAYMOND ZACOSTA.

XXXVI.

PIERRE-RAYMOND ZACOSTA,

Trente-Sixième Grand-Maître,

A RHODES.

1461-1467.

Pierre-Raymond Zacosta, Castillan de naissance, était châtelain d'Emposte, et reçut dans sa résidence la nouvelle de son élection. Avant de quitter l'Espagne, il y tint une assemblée provinciale, se rendit à Rome pour s'y assurer de la protection du Saint-Père, et partit enfin pour Rhodes, où l'année suivante, 1462, il convoqua un chapitre général. Les querelles avaient recommencé, et les Espagnols, plus hardis sous un Grand-Maître de leur nation, obtinrent de former deux langues. Ce fut dans cette occasion que le titre d'*Excellentissime* fut donné pour la première fois au chef des Hospitaliers.

L'ordre se trouvait alors endetté de plus de trois

cent mille écus d'or, et cependant de jour en jour on s'attendait à combattre Mahomet II, qui faisait d'immenses apprêts de guerre. On crut devoir alors imposer des *annates* aux Commanderies, et l'on préleva des droits sur les marchandises qui entraient au port de Rhodes; mais tout-à-coup l'orgueilleux empereur, qu'une vaste entreprise tenait occupé, demanda une trève de deux ans sans exiger de tribut.

Le Grand-Maître profita de cet instant de repos, et, partie à ses frais, partie à ceux du trésor et de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, il fit bâtir la fameuse tour de Saint-Nicolas, ainsi nommée parce qu'elle renfermait une chapelle dédiée à ce saint, et qui, debout sur des rochers avancés dans la mer, défendait le port et la ville.

Néanmoins, au mépris de la trève, des corsaires turcs infestaient les îles de la Religion; mais les chevaliers usèrent de si terribles représailles que Mahomet, inquiet, s'arrêtant au milieu de ses conquêtes, se détermina à envoyer un ambassadeur à Rhodes. Il demandait, pour prix de la continuation du traité, que l'ordre entretînt un député à sa cour, qu'on lui payât annuellement quatre mille écus, que les esclaves chrétiens échappés de leurs fers fussent rendus, et qu'enfin on l'indemnisât des dégâts commis sur les côtes de son empire. Ces demandes hautaines faisant frémir d'indignation

les nobles guerriers, la guerre contre Mahomet fut aussitôt annoncée dans Rhodes à son de trompe. Toutefois le Sultan, dont les lenteurs devaient mieux assurer la vengeance, redemanda la trève, et proposa l'échange des prisonniers. Jurant de conquérir Rhodes à tout prix, et voulant éloigner de l'île toutes ses ressources en se rendant le dominateur des mers voisines, il mit d'abord le siége devant Lesbos. Zacosta y envoya des chevaliers qui résistèrent long-temps; mais, lâchement trahis par les Grecs, ils périrent tous les armes à la main.

A cette nouvelle, le Grand-Maître, citant les Hospitaliers, exigea le paiement des responsions, mesure qui excita la plus violente discorde. Plusieurs Commandeurs, se faisant appuyer par leurs souverains, n'eurent pas honte d'accuser Zacosta d'avarice auprès de la cour apostolique, tellement que le Saint-Père, voulant éclaircir ce qu'il y avait de juste ou d'inique dans ces plaintes, convoqua un chapitre général à Rome, en 1467. Malgré l'urgence des circonstances, le Grand-Maître n'hésita pas à s'y rendre; sa justification fut pleine et solennelle; le pape le combla de caresses et d'honneurs, mais comme il se préparait à s'embarquer pour Rhodes, une pleurésie l'emporta le 21 février 1467. On attribua en grande partie sa mort au chagrin. Paul II le fit inhumer avec magnificence dans l'église Saint-Pierre, à main gauche

de la chapelle de Saint-Grégoire, sous une pierre de marbre sur laquelle furent sculptées sa figure et cette inscription [1] :

CE MONUMENT RELIGIEUX FUT ÉLEVÉ AUX FRAIS
DE L'ORDRE
A PIERRE-RAYMOND ZACOSTA,
ORIGINAIRE DE L'ESPAGNE CITÉRIEURE,
GRAND-MAITRE DE LA SAINTE MAISON DES HOSPITALIERS
DE JÉRUSALEM, MORT A ROME, AGÉ DE LXIII ANS,
AU MOMENT OU IL VENAIT D'Y TENIR UN CHAPITRE
GÉNÉRAL, PAR L'ORDRE DE PAUL II.
IL FUT RECOMMANDABLE
PAR SA SAGESSE, SA PIÉTÉ ET SA CHARITÉ.

Armes : de gueules à trois faces ondées d'or; ou ondé d'or et de gueules de six pièces; ou ondé d'or et de gueules à la bordure d'argent à huit besans et au chef de sable.

[1] Depuis, quand il fut question de réparer la chapelle de Saint-Grégoire, on transféra cette tombe au pied du confessionnal de Saint-Pierre. M. P. Larivière, jeune peintre distingué, à la demande de son ami M. Théodore Gudin, dont les admirables marines ont obtenu tant de célébrité, a bien voulu dessiner le monument de Zacosta, qu'il a trouvé dans les grottes souterraines de l'église, et à demi usé par les pas des fidèles. Les inscriptions qui avaient été effacées ont été gravées de nouveau.

Lith. de Mlle Formentin, r. des Sts Pères, 10



JEAN BAPTISTE DES URSINS.

XXXVII.

JEAN-BAPTISTE DES URSINS,

Trente-Septième Grand-Maître,

A RHODES.

1467-1476.

Jean-Baptiste des Ursins, d'une antique maison d'Italie et Grand-Prieur de Rome, fut élu dans cette ville le 4 mars 1467, ayant obtenu une voix de plus que Raymond Ricard, Provençal, Prieur de Saint-Gilles, sur lequel les suffrages étaient divisés. Le nouveau Grand-Maître, précédé d'une juste réputation de sagesse, fut reçu à Rhodes au milieu des réjouissances publiques.

Parmi les hommes dont la crise qui menaçait l'ordre lui faisait un devoir de s'entourer, se trouvait entre autres le commandeur d'Aubusson, jadis envoyé avec succès en ambassade à la cour de France, et que ses talens devaient élever bientôt à la suprême dignité. Grand capitaine, excellent in-

génieur, il fut nommé surintendant des fortifications de Rhodes, et, par ses soins, les fossés furent creusés et élargis; une muraille de trois à quatre cents pieds de longueur protégea la ville du côté de la mer.

On se hâtait, car Mahomet ne dissimulait plus ses projets. Retenu à Constantinople par une maladie, il expédia, comme une espèce d'avant-garde, trente galères chargées de porter le fer et la flamme sur toutes les îles de la Religion. Mais le Grand-Maître avait tout prévu, et, à l'approche des Turcs, les habitans et leurs troupeaux s'étant réfugiés dans les forts, laissèrent le pays désert devant l'ennemi qui s'approchait avec confiance. Une sanglante défaite fit justice de sa témérité. L'espoir de la vengeance pouvait seul consoler Mahomet d'un tel affront fait à ses armes. Bientôt il eut rassemblé une armée de cent vingt mille hommes et une flotte de trois cents vaisseaux. Effrayée d'un tel armement, la république de Venise proposa à l'ordre un traité d'alliance qui n'eût été qu'une honteuse servitude. Aussi fut-il rejeté avec mépris. Néanmoins, informé que le Sultan attaquait l'île de Négrepont, appartenant aux Vénitiens, Jean-Baptiste des Ursins leur envoya plusieurs galères, sous le commandement de Cardone et d'Aubusson. Ces deux chevaliers, unis à la flotte de la république, voulaient rompre le pont de bateaux par lequel

Mahomet recevait ses convois de la Terre-Ferme; mais l'amiral vénitien recula devant ce hardi projet. L'île fut prise, et le Sultan, irrité d'avoir vu l'étendard de la Croix à huit pointes flotter parmi les pavillons de Venise, déclara aux Hospitaliers une guerre à mort, jurant même d'égorger le Grand-Maître de sa propre main.

Peu ému de ces menaces, des Ursins, conjointement avec ses alliés, opéra une descente dans la Samphylie, s'empara des faubourgs de Satalie, et, ayant ravagé tout le pays sans avoir reçu d'échec, les chevaliers rentrèrent chargés de butin.

Ce fut vers ce temps qu'un ambassadeur d'Ussum-Cassan, roi de Perse, passa à Rhodes pour se rendre à Venise, afin d'y conclure une alliance contre Mahomet. Cette guerre entre les Turcs et les Persans permit d'ajouter aux fortifications de Rhodes. Le commandeur d'Aubusson, devenu grand-prieur d'Auvergne, fit construire trois nouvelles tours et ferma le port par une chaîne neuve. Toutes les galères furent mises à flot, et l'on plaça des sentinelles sur les divers points élevés. On fit également le recensement de tous les Rhodiens en état de porter les armes. Pour couvrir le trésor épuisé par tant de dépenses, on prit, dans la sacristie de la cathédrale de Saint-Jean, deux cents marcs de vieille argenterie, marquée aux armes du Grand-Maître Hélion de Villeneuve, en promet-

tant d'en remettre la valeur dans des temps plus heureux. Dès cette époque, 1475, tout le faix de l'État reposait sur d'Aubusson, car le chef des Hospitaliers, vieux et infirme, demeurait presque étranger aux affaires. Il présida cependant le chapitre général tenu à Rhodes le 6 septembre de cette année; mais, le 12 avril 1476, il fut atteint subitement d'une syncope qui le fit croire mort. On se disposait à l'ensevelir, quand il revint à la vie. Toutefois il vécut peu, et l'hydropisie dont il était affecté l'emporta le 8 juin. Son corps fut enseveli dans l'église des Hospitaliers.

Trois inscriptions décoraient le tombeau de Jean-Baptiste des Ursins. La première, en grec, signifiait :

FAITES-VOUS DES AMIS PAR VOS LARGESSES.

La seconde, en latin :

NI LES ARMÉES
NI LES TRÉSORS NE SONT LES APPUIS D'UN ÉTAT,
CE SONT LES AMIS.

La troisième, dans la même langue :

LA LÉGION ITALIENNE DES CHEVALIERS DE JÉRUSALEM
A ÉLEVÉ CE TOMBEAU

AU VÉNÉRABLE JEAN-BAPTISTE DES URSINS,
EN MÉMOIRE DE LA GÉNÉROSITÉ ET DE LA NOBLESSE
DE SA RACE [1].

[1] Des vers latins furent tracés sur son tombeau dans l'église de Saint-Jean de Rhodes, épargnée après la prise de cette ville. En voici la traduction :

« L'an 1476 de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le huitième jour de juin, un samedi, vers la quatrième heure, mourut Jean-Baptiste des Ursins, de l'une des plus illustres familles de l'Italie.

» La renommée de sa maison était répandue dans toute la terre, mais elle fut moins célèbre encore pour avoir fourni un grand nombre de pontifes et de généraux, que pour avoir donné le jour au père de Rhodes, au Maître de l'Hôpital, à celui à qui Rhodes doit une partie de son accroissement.

» Romains, c'est à vous particulièrement qu'il appartient de chanter les hautes vertus de celui qui fut votre concitoyen, et dont le nom sera éternellement dans toutes les bouches.

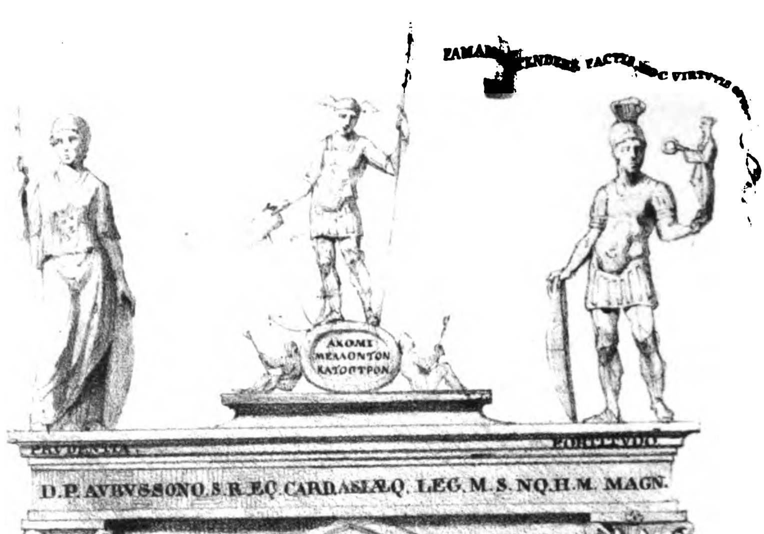
» Magnanime, prudent, aussi juste que modeste ; humain, vaillant, pieux, intègre, et d'un caractère toujours serein, ses triomphes ont égalé ceux de César : son austère probité donna encore un nouveau prix à ses belles actions.

» Semblable aux rayons du soleil levant, son passage sur la terre brilla de toute la pureté de l'astre du jour, et répandit sa lumière dans l'univers entier. L'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la défense de notre sainte religion lui firent braver tous les dangers, en combattant les ennemis les plus formidables. Dieu, dans sa sagesse, permit qu'après avoir ajouté comme Grand-Maître un nouveau lustre à un nom déjà si célèbre, ce saint homme fût enlevé au ciel pour y jouir du bonheur des saints.

» Sa gloire, de même que ses exploits, ne périra jamais. »

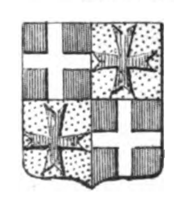
Armes : Bandé d'argent et de gueules à six pièces, au chef d'argent surmonté d'une rose à gueules soutenues d'un chef d'or chargé d'une onde de sable.

ANNO, QUO CHRISTUS DE VIRGINE NATUS AB ILLO
TRANSIERANT MILLE DECIES SEPTEMQUE, SUB INDÈ
OCTAVUS JUNII QUADRIGENTI, SEX HORA QUATERNA
SABBATI, QUO DIE SCIAS OBISSE JACENTEM.
SANGUINE CLARUS ERAT URSINUS STIRPE BAPTISTA
QUÆ CLARA PRÆVALET CÆTERIS ITALIÆ.
VULGUS TANTÆ DOMUS RESONAT HINC INDE PER ORBEM,
QUÆ MULTOS HABUIT PONTIFICESQUE DUCES.
HIC REVERENDUS ERAT RHODI PATERQUE, MAGISTER,
QUI PARTIS FUIT AMBITUS HUJUS CONDITOR URBIS.
ROMANUS FUIT, DIC, DIC VIRTUTIBUS ALTIS,
NOMEN CUJUS ERIT SEMPER IN ORE SUIS.
MAGNANIMUS, PRUDENS, JUSTUS, ATQUE MODESTUS,
HUMANUS, STRENUUS, PIUS, PROBUSQUE, SERENUS ;
NEC QUEM CÆSAREI ÆQUARUNT USQUE TRIUMPHI.
AUCTUM PER INVICTÆ SIC PROBITAS OPUS.
EST JUBAR EXORIENS MICUIT IS SOLIS IN ORBE,
ATQUE REFULGENTI LUSTRAVIT LAMPADE TERRAS :
QUI MAGNOS HOSTES, QUI MAGNA PERICULA TULIT
PRO CHRISTI CULTU, PRO RELIGIONE TUENDA.
JURE DEUS VOLUIT CERTO DECERNERE FATO,
UT HUIC PRECLARO NOMEN MAGISTER ESSET,
ATQUE INTER DIVOS ESSET DIVUS AD ASTRA RELATUS.
SIC ITAQUE SECULO VICTO SINE FINE TRIUMPHAT.





Lith. de Mlle Formentin, r. des Sts Pères, 10

Pierre  **d'Aubusson**

XXXVIII

PIERRE D'AUBUSSON,

Trente-Huitième Grand-Maître,

A RHODES.

1476-1503.

Issu des anciens vicomtes de la Marche et d'une famille dont l'histoire consacrait le nom dès le neuvième siècle, Pierre d'Aubusson, né en 1423, descendait par ligne masculine de Raymond, vicomte d'Aubusson, seigneur de Monteil, et de La Feuillade; il était fils de Renaud d'Aubusson et de Marguerite de Camborn, alliée à plusieurs maisons souveraines [1].

[1] Un personnage de cette famille était évêque de Limoges en 898. Le frère aîné de Pierre, Antoine d'Aubusson, chambellan de Charles VII, avait épousé Marguerite de Villequier, dame d'honneur de la reine Marie d'Anjou. Trois autres fils de Renaud d'Aubusson se vouèrent à l'état ecclésiastique : Ugon, évêque de Tulle, Louis, qui lui succéda, et Guichard,

Le jeune Pierre, du même âge que Louis XI, avait suivi ce prince, alors dauphin, dans sa glorieuse expédition contre les Suisses, et assista avec éclat, l'année suivante (1445), aux brillantes fêtes qui se succédèrent à Nancy, à l'occasion du mariage de Marguerite d'Anjou et de Henri VI, roi d'Angleterre. Sa réputation était tellement établie, et il promettait si bien tout ce qu'il devait devenir un jour, que Charles VII, auquel il s'était attaché, répétait souvent à son sujet : « Je n'ai jamais vu réunis tant de feu et tant de sagesse. »

A cette époque l'Europe retentissait encore du supplice affreux d'un légat du pape, écorché vif par les Turcs. De vieux guerriers déploraient également à la cour de France et de Sicile, réunies en Lorraine, le sort cruel des chrétiens soumis aux infidèles. A ces récits, une vive indignation enflamme l'ame du futur héros. Il quitte sa patrie, ses parens, ses espérances de fortune, pour venir à Rhodes revêtir l'habit de simple Hospitalier. Distingué par la plus rare valeur, dès l'âge de vingt-deux ans, il fut bientôt nommé Commandeur et envoyé par Jean de Lastic solliciter les secours des souverains

d'abord évêque de Cahors, puis de Carcassonne. L'aînée de leurs sœurs avait épousé Guy de Blanchefort, sénéchal du Lyonnais et chambellan de Charles VII; la seconde fut mariée à Matelin de Brachet, sire de Montaigu, sénéchal du Limousin.

de l'Europe. A sa considération, le roi de France accorda cent mille écus. Plus tard, sous le dernier magistère, d'Aubusson présida aux fortifications de l'île, et fut chargé seul du poids de l'administration militaire. Créé ensuite Grand-Prieur d'Auvergne, chacun voyait déjà en lui le successeur du Grand-Maître; aussi, neuf jours après la mort de Jean-Baptiste des Ursins, le conseil assemblé l'élut à l'unanimité. Des feux de joie, allumés spontanément, attestèrent la confiance du peuple, et dès-lors Mahomet II parut moins redoutable.

Le fils d'Amurath, qui, ayant si souvent éprouvé la valeur des Hospitaliers, désirait vivement avoir un plan de leur ville et de leurs moyens de défense, envoya, sous divers prétextes, plusieurs de ses officiers à Rhodes. L'un d'eux, entre autres, proposa le rachat des prisonniers, offre que d'Aubusson accueillit avec transport; mais faisant toutefois garder l'ambassadeur à vue, il l'empêcha d'acquérir la moindre notion sur la force de la place ou le nombre de ses défenseurs.

Cependant une citation touchante et énergique à la fois ayant été adressée aux chevaliers pour les avertir du danger de la religion, tout fut en mouvement en Europe, et chacun s'apprêta à prendre les armes; la seule crainte était d'arriver trop tard, et une foule de gentilshommes accoururent en volontaires pour disputer leur part de

gloire. Un jubilé, publié en France, fournit amplement aux frais de l'expédition.

Cherchant, par tous les moyens, à ralentir ce zèle spontané, Mahomet feignit de désirer la paix en se contentant de demander un léger tribut au Grand-Maître. A son tour, d'Aubusson, voulant gagner du temps, ne s'y refusa point, mais déclara qu'il ne pouvait traiter sans le consentement du pape. Un armistice fut donc conclu pour faciliter les négociations, et, dans cet intervalle, les défenseurs arrivèrent en foule à Rhodes.

L'œil attentif sur tous les points, le Grand-Maître sut que le sultan d'Égypte, redoutant le résultat des conquêtes de Mahomet, désirait la paix avec l'ordre. On alla au-devant de ses vues, la trêve se renouvela, et, sans s'obliger à les secourir comme alliés, Ascraf Kaitbaï promit aux chevaliers de leur donner l'entrée de ses ports en les protégeant comme une nation amie. Un traité semblable fut signé avec le roi de Tunis, au commencement de 1478, et cette même année, le 28 octobre, s'ouvrit le chapitre général. On y applaudit avec transport à toutes les mesures prises par le Grand-Maître, et, inspirant une confiance sans bornes, d'Aubusson fut investi, par acclamations, d'un pouvoir semblable à la dictature.

Le printemps de 1479 vit encore arriver un envoyé de Mahomet; mais, las de dissimuler, le

fier Sultan détacha bientôt une partie de sa flotte contre les chrétiens, et, le 4 décembre, quelques escadrons de spahis débarquèrent dans l'île de Rhodes. Tous les paysans s'étant déjà retirés dans les forts, les Turcs trouvèrent les champs nus et déserts, les grains coupés, et les maisons démolies. Pleins de sécurité, ils s'avançaient néanmoins de pied ferme, quand les chevaliers, paraissant soudain, taillèrent en pièces ces barbares dont la flotte chercha vainement ensuite à tenter une descente dans l'île de Tilo.

Le Grand-Maître, averti que la campagne suivante s'ouvrirait par le siége de Rhodes, indiqua le ralliement général pour le mois de mars 1480. Toutes les mesures, toutes les précautions étaient prises, et les munitions en tout genre se trouvaient abondamment réunies. Trois années entières avaient été employées de part et d'autre à préparer l'attaque et la défense. Les maisons de plaisance, des arbres et même des églises, étaient abattus; enfin, le 23 mai, la flotte turque, retardée par l'embarquement des troupes, parut devant Rhodes, forte de cent soixante vaisseaux de haut bord, et d'une foule d'autres de moindre grandeur. Elle portait une armée de cent mille hommes, commandés par le grand-visir Misach Paléologue, issu des empereurs de ce nom. Il avait fait dresser trois plans d'attaque par des renégats,

dont l'un, Antoine Meligali, était Rhodien; le second s'appelait Démétrius Sophian, et le troisième George Frapan ou maître George, habile ingénieur allemand. Le plan de ce dernier fut adopté.

Ayant débarqué sous le feu de ses vaisseaux, Paléologue somma la place de se rendre; le canon lui répondit. Il fit battre les murailles par son artillerie; celle des chevaliers l'eut bientôt repoussée, et le bacha tourna alors tous ses efforts contre la tour de Saint-Nicolas, bâtie par le Grand-Maître Raymond Zacosta, et que sa position élevée sur des rochers formant une sorte de promontoire, ainsi qu'on l'a déjà dit, rendait comme le point de salut de la ville. Frappés de trois cents boulets, ses remparts s'écroulèrent, et, le 9 juin, traversant le bras de mer qui les en séparait encore, d'innombrables janissaires, se jetant dans les galères et les bateaux plats, montent à l'assaut sur ces ruines fumantes en poussant d'horribles clameurs. Mais tout-à-coup, et comme un génie protecteur, l'épée du Grand-Maître a brillé. Le premier il s'élance de la brèche sur les janissaires et les renverse; un éclat de pierre vient briser en pièces le casque de d'Aubusson : il prend sans s'émouvoir le chapeau d'un soldat voisin. Le commandeur italien Fabrice Caretto le conjure de se retirer : « C'est à votre Grand-Maître, s'écrie le héros, qu'appartient le poste d'honneur ! » Il

ajoute en souriant : « Si j'y suis tué, vous aurez plus à espérer pour vous que vous n'avez à craindre pour moi. » Un tel exemple électrise ses courageux chevaliers. Le péril disparaît à leurs yeux, et les mahométans, frappés de terreur, foudroyés par les canons de la ville, fuient éperdus, et se précipitent dans la mer poursuivis par les flèches, les mousquets et l'artillerie.

Repoussé de la tour Saint-Nicolas, Paléologue tourna son attaque vers le quartier des Juifs. La vieille muraille qui le défendait, quoique épaisse de vingt-huit pieds, s'écroula sous le choc de ces basilics énormes, « lançant, dit un témoin oculaire, des pierres de neuf à onze palmes de rondeur, et dont le bruit s'entendait à cent milles de Rhodes. » Mais, durant le temps employé à battre le premier mur, un second en briques s'était élevé, bordé d'un large fossé, hérissé d'une formidable artillerie, et ce poste ruiné devint inattaquable.

Irrité de tant d'obstacles, l'infâme bacha envoya deux transfuges, l'un dalmate, l'autre albanais, pour empoisonner Pierre d'Aubusson. Découverts par le peuple, ils furent déchirés en mille pièces avant d'arriver au lieu de leur supplice.

Paléologue revint alors à un premier dessein qu'il avait cru devoir abandonner. Un pont immense fut construit par ses ordres, des barques le

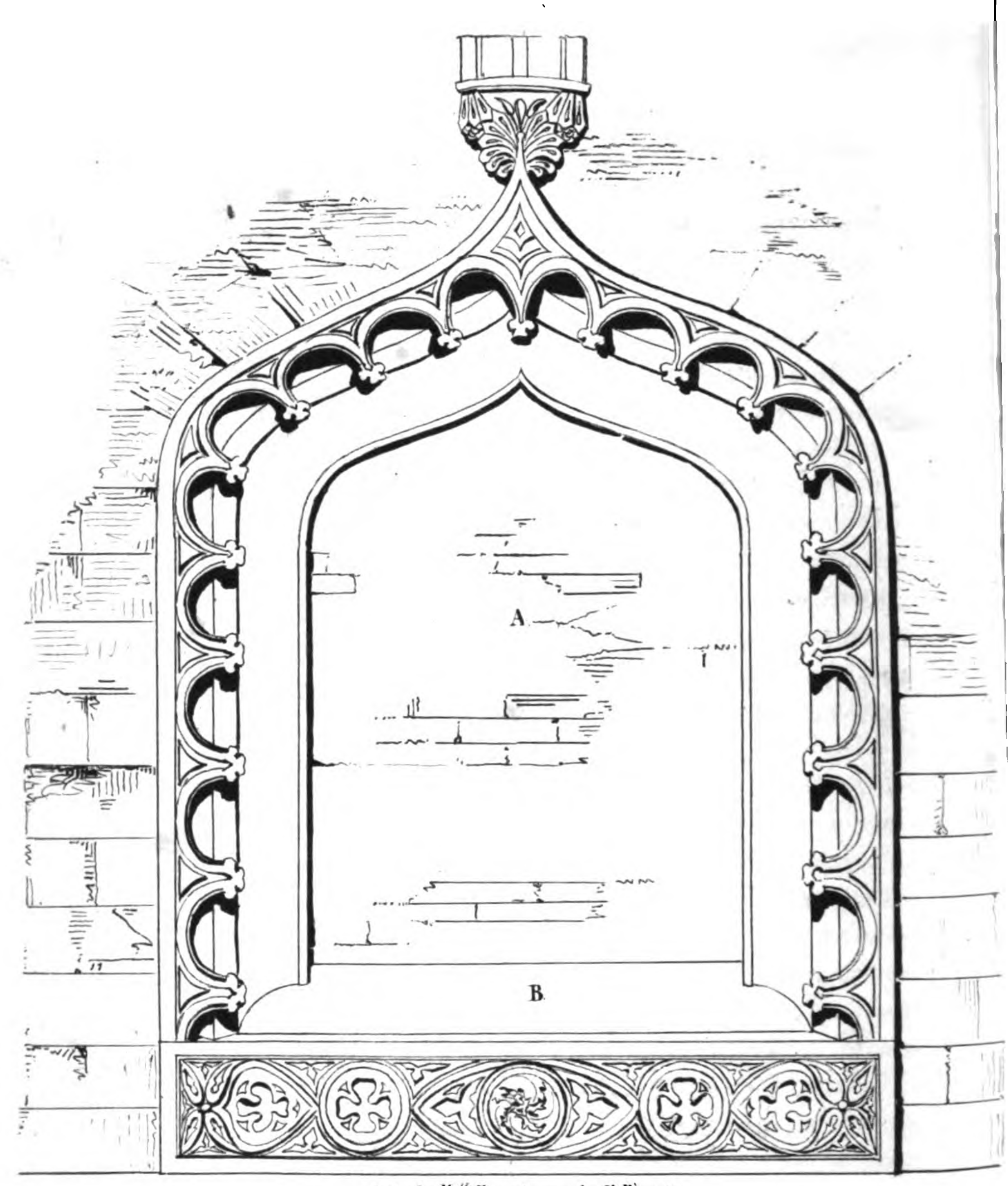
remorquèrent pendant la nuit et l'allèrent fixer au pied de la tour de Saint-Nicolas, vers laquelle tous les janissaires s'élancèrent de nouveau. Se multipliant, pour ainsi dire, d'Aubusson, averti par un matelot anglais nommé Gervais Roger, y veillait encore. Au signal qu'il donne, les remparts se couvrent d'arquebusiers; le bronze tonne, et éclaire d'une lueur sinistre les épaisses ténèbres qui enveloppent la ville et la mer. Des brûlots sortis du port s'attachent en même temps aux galères ennemies; les gémissemens des blessés, le bruit des timbales, l'obscurité de la nuit, l'horreur du carnage, tout sème l'épouvante des deux côtés; la valeur fait place à la rage; on combat corps à corps. A chaque instant de nouvelles troupes soutiennent, raniment les assaillans; mais, aux premiers feux de l'aurore, les canonniers du fort pointent leurs couleuvrines sur ce pont fatal, et, en quelques minutes, il disparaît, entraînant avec lui au fond de la mer tous ceux qu'il portait. Le reste des Turcs, glacé d'effroi, se hâte de regagner le camp du bacha.

Le plus profond silence y régna durant trois jours; mais, redoutant la fureur de Mahomet, Paléologue, revenu de sa stupeur, ranime ses troupes et les conduit à un nouvel assaut. Cette fois, ce n'est plus un quartier isolé de Rhodes, c'est la ville entière qu'il cerne, qu'il attaque, et partout

les batteries font de larges brèches aux remparts. En ce moment, où le danger redouble, maître George, qui s'était jeté clandestinement dans la place, est surpris, mis à la torture, et expie son crime, qu'il avoue, par un prompt supplice. Néanmoins, cette découverte pensa devenir fatale. Voyant la guerre au dehors, la trahison au dedans, et pour toute défense des retranchemens faciles à forcer, quelques chevaliers se découragent, et le bacha réitérant ses sommations menaçantes, il fallut toute la prudence du Grand-Maître pour rassurer les siens, qui parlaient de capituler. « Messieurs, leur dit-il, s'il en est parmi vous qui ne se trouvent pas en sûreté ici, je peux, malgré le blocus, les faire sortir.... Mais, si vous restez avec nous, ne prononcez jamais le mot de reddition, ou je vous ferai tous mourir. »

Dès-lors l'intrépidité seule dut décider le sort du combat; les fossés étaient comblés, les murailles presque rasées, et un assaut général se préparait. Le 27 juillet, au lever du soleil, quarante mille janissaires s'avancent du côté du mur des Juifs, montent sans obstacle sur les débris des remparts, égorgent les sentinelles, renversent ce qui s'oppose à eux, et plantent l'étendard du Croissant sur la brèche. C'en était fait de Rhodes, de l'ordre entier, si d'Aubusson ne fût accouru. Un épieu à la main, il vole au lieu du danger, et voyant rangés

en bataille au haut d'un bastion près de trois mille Turcs, il commande froidement qu'on applique les échelles. Le premier il monte, est renversé, se relève, et, reparaissant plus terrible, il est précipité de nouveau; on le croit mort, quand, pour la troisième fois, il se remontre comme une vision surnaturelle aux yeux des Turcs frappés de terreur. Il pose alors son pied au haut de la brèche, et à son tour il fait déployer le grand étendard de la Religion, où la Croix divine était richement brodée en or. On ignore si les rayons du soleil en l'éclairant fascinèrent les yeux des ennemis, mais il est certain qu'à l'aspect de cette bannière agitée par la brise, et qui semblait les menacer, on les vit reculer dans le plus grand désordre, pressés par le glaive de ces terribles chevaliers que leurs cottes d'armes rouges, et surtout leur valeur, faisaient si bien reconnaître. Le bacha, debout au bas des remparts, frémit d'indignation; il s'élance contre les siens, et les ramène au combat à coups de cimeterre. Animés par ses promesses, douze janissaires cherchent le Grand-Maître au milieu de l'épouvantable mêlée, et, l'apercevant parmi ses chevaliers, ils volent contre lui, le frappent tous à la fois, et tombent aussitôt massacrés ; mais d'Aubusson, atteint de cinq larges blessures, est inondé de sang. On l'entoure, on veut le forcer à se retirer, l'héroïque Grand-Maître s'obstine à demeurer au



Lith. de Melle Formentin, rue des Sts Pères, 10.

PIERRE D'AUBUSSON. EMERY D'AMBOISE.

XXXIX et XL Bis.

milieu du carnage, et ce qui devait perdre Rhodes contribue à la sauver. Désespérés de l'état de leur chef, rugissant de colère, les Hospitaliers fondent avec acharnement sur les Turcs, redoublent de fureur, et tout plie à leur approche. Le bacha lui-même est entraîné; les vainqueurs le poursuivent jusqu'à sa tente, et enlèvent le grand étendard de Mahomet.

Un mois après, le quatre-vingt-neuvième jour du siége, Paléologue rembarqua ses troupes, et les ramena couvertes de honte à son maître, qui, outré de fureur, voulut d'abord le faire étrangler, mais qui se contenta de l'exiler à Gallipoli. Il laissait neuf mille morts devant les remparts de Rhodes, et ses vaisseaux ramenaient plus de quinze mille blessés. Mahomet résolut de ne s'en fier qu'à lui-même pour une nouvelle entreprise; et, jurant d'anéantir l'ordre, il avait déjà rassemblé trois cent mille combattans, quand il mourut, le 3 mai 1481. Il demanda que ces mots fussent gravés sur sa tombe :

IL VOULAIT SOUMETTRE RHODES
ET LA SUPERBE ITALIE.

Guéri de ses blessures, d'Aubusson, reconnaissant de la protection miraculeuse qui avait veillé sur l'ordre, fit bâtir plusieurs églises, et ré-

compensa ensuite dignement les guerriers qui l'avaient si bien secondé. Il distribua en même temps des grains et des secours de tout genre au peuple, le déchargea de plusieurs tributs, et l'Europe ainsi que l'Asie retentissaient de sa générosité comme de sa gloire. Tel était alors l'éclat de sa renommée que Zizim, frère de Bajazet, poursuivi par son frère, n'hésita point à demander un asile au Grand-Maître, qui le lui accorda en 1482, et le reçut lui-même à son embarquement sur le quai du port de Rhodes. Plus tard, il fit passer ce malheureux prince en France, sous la conduite de son neveu Guy de Blanchefort, dans la commanderie de Bourgneuf, en Poitou, afin de le mettre à l'abri des poignards ou du poison de Bajazet.

Cependant, deux ambassadeurs ayant été envoyés à Constantinople pour traiter de la paix, on leur imposa, pour première condition, de payer un tribut et de livrer Zizim. Ils refusèrent avec hauteur, et le Sultan, poursuivi par la crainte d'un compétiteur à l'empire, fut contraint de se rendre lui-même tributaire envers l'Hôpital de quarante-cinq mille ducats par an, comme un dédommagement des ravages opérés à Rhodes par le bacha Paléologue. Mais l'histoire rapporte que l'ordre s'engageait, par ce traité, à retenir Zizim prisonnier, et elle reproche à d'Aubusson d'avoir en quelque sorte violé la foi jurée à un prince malheureux en

signant cet article. Hâtons-nous d'ajouter que plusieurs auteurs assurent que Zizim était simple prisonnier de guerre, et non un fugitif protégé par un sauf-conduit.

Cet infortuné prince fut réclamé en 1484 par le pape Innocent VIII, et, sur ses nouvelles instances, d'Aubusson se décida à le faire conduire à Rome. Voulant reconnaître cet acte de déférence, le souverain pontife confirma alors les anciens priviléges de l'ordre, en accorda de nouveaux, et réunit au chapitre de Rhodes ceux du Saint-Sépulcre et de Saint-Lazare. Un an auparavant, le 9 mai 1488, le Grand-Maître avait été décoré du chapeau de cardinal. En 1495, Alexandre VI le nomma généralissime d'une ligue contre les Turcs, où presque toute l'Europe avait voulu entrer. D'Aubusson, qu'indignait la mauvaise foi de Bajazet, avait consenti de marcher à la tête de cette nouvelle croisade. Mais, la division s'y étant glissée, l'on se sépara sans aucune entreprise; les galères de la Religion seules ne rentrèrent point au port sans victoire. Ayant rencontré une flotte ottomane richement chargée, elles l'attaquèrent, mirent l'escorte en fuite, et amenèrent en triomphe le butin à Rhodes.

Ce fut le dernier fait d'armes qui illustra le règne de Pierre d'Aubusson. Il s'appliqua, au sein d'une glorieuse paix, à rétablir la discipline, re-

lâchée par le temps et la guerre; il fit revivre les lois somptuaires, et chassa les Juifs usuriers de Rhodes. Mais un ennemi puissant détruisait tout le bien qu'il pouvait produire, c'était l'exécrable Alexandre VI, qui livrait à ses créatures les biens et les dignités de l'ordre. En vain d'Aubusson fit-il entendre de justes représentations, elles ne furent point écoutées, et la douleur du vénérable Grand-Maître en fut si vive, dit-on, qu'il en mourut le 3 juillet 1503, âgé de plus de quatre-vingts ans.

Jamais la perte d'aucun chef de l'ordre n'excita tant de regrets et d'affliction. « Son corps, dit un vieil historien, fut porté en la salle du conseil, soubs ung lict couvert de drap d'or, vestu d'une cape de prélat, et auprès estoit ung chevalier vestu de dueil qui tenoit le chapeau de cardinal, ung aultre la croix de la légation, ung aultre l'estendart de la généralité de la ligue, et aulx quatre coins, quatre chevaliers portoient des bannières à ses armes et à celles de la Religion. Sur sa poitrine estoit ung crucifix d'or, et des gands de soye aulx mains, et des souliers de drap d'or aulx pieds. A costé droict fuct dressé ung lict où estoient tous les ornements de cardinal, couverts d'ung dais d'or et de soye; et de l'aultre costé ung aultre où estoit sa cuirasse, sa cotte d'armes, et l'arme de teste, et l'espée dont il combastit à la défense du

mur des Juifs, tout cela encore teinct du sang de l'ennemy. Aulx environs il y eust d'ordinaire deulx cent cinquante hommes vestus de robes de dueil. Tous les religieux et le peuple y venoient luy baiser les mains, et pas ung n'entra dans la salle qu'avec pleurs, cris, et battements de poictrine, et tout le peuple de l'isle accourust avec mesmes cris et gémissements. Quand la bierre parust hors le palaiz pour descendre l'escalier, il s'esleva une plaincte et cry universel de tout le peuple, qui continua partout où il passa. Les femmes se tyroient les cheveulx, les vieillards et les pauvres se battoient la poictrine et se désespéroient... Quand il fust en terre, Didier de Sainct-Jaille, son maistre-d'hôtel, rompist le baston sur sa sépulture, et Diego Suarez, son escuyer, les esperons... Il laissa une grande et riche despouille, et de plus grande valeur encore que celle des Grands-Maistres de Villeneufve et Fluvian. » Un magnifique tombeau en bronze lui fut élevé, et ses chevaliers lui décernèrent ce glorieux surnom que l'Europe confirma : *Bouclier de l'Église et Libérateur de la Chrétienté*[1].

C'est une grande gloire pour la France d'avoir

[1] D'Aubusson a laissé une traduction des statuts du chapitre général de 1489, imprimée in-4.

Pendant son magistère, qui dura vingt-sept ans, un affreux tremblement de terre désola Rhodes et les îles voisines.

produit ce courageux guerrier, un immense honneur pour le royaume très-chrétien d'avoir ainsi fourni à la Religion son soutien le plus ferme : vainement une calomnie intéressée prétendrait-elle ternir l'éclat qui rejaillit sur la patrie de d'Aubusson, en mêlant aux éloges le reproche d'une lâche trahison envers le captif dont nous avons plus haut signalé les malheurs. Ce reproche, elle le repousse en évoquant les souvenirs de l'impartiale histoire, qui révèle dans le héros chrétien une noblesse de caractère égale à son intrépidité.

Le mausolée de d'Aubusson offrait à son sommet un guerrier tenant d'une main une ancre, sur laquelle était écrit un mot grec qu'on n'a pu lire, et déployant de l'autre une bannière où se trouvait cette inscription en latin :

ÉTENDRE SA RENOMMÉE PAR SES EXPLOITS,
C'EST L'ŒUVRE DU COURAGE.

Les pieds du guerrier posaient sur un médaillon renfermant ces mots en grec :

MIROIR DES GRANDS-MAITRES A VENIR.

Sur le monument lui-même sont écrits ces mots séparés, en latin :

PRUDENCE. COURAGE.

Enfin, plus bas, on lisait trois inscriptions latines.

La première :

AU SEIGNEUR PIERRE D'AUBUSSON,
CARDINAL DE LA SAINTE ÉGLISE ROMAINE,
LÉGAT D'ASIE, GRAND-MAITRE DE LA SAINTE ET NOBLE
MILICE DE JÉRUSALEM,
CE MONUMENT A ÉTÉ ÉLEVÉ PUBLIQUEMENT.

La seconde :

AU LIBÉRATEUR DE LA VILLE.
A CELUI QUI NOUS A DONNÉ LE REPOS.

La troisième :

LES CHEVALIERS DE JÉRUSALEM ET LE PEUPLE DE RHODES
L'ONT DÉDIÉ A SON GÉNIE ET A SA MAJESTÉ,
ET L'ONT DÉCORÉ DES ORNEMENS
DU TRIOMPHE.

Enfin, sur une face cachée était tracé ce vers :

ÉPARGNER LES VAINCUS, COMBATTRE LES REBELLES [1].

[1] Grâce à l'obligeance de M. le colonel Rottiers, nous avons pu donner, outre les mausolées de Pierre d'Aubusson et d'É-

Armes : d'or, à la croix ancrée de gueules.

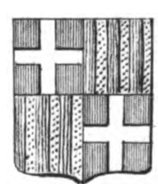
mery d'Amboise, le figuré de deux niches égales des deux côtés, au sud et au nord de l'église de Saint-Jean, à Rhodes, et qui ont servi de sépulture chacune à l'un de ces Grands-Maîtres. Elles furent violées par la horde de janissaires qui entra dans la ville après la capitulation. La lettre A indique le lieu où probablement étaient les inscriptions. La lettre B désigne le creux où reposaient les cercueils, lesquels en furent extraits, tout comme celui de Julliac, qui reposait dans l'église des Franciscains, à côté de l'endroit où l'on voit son tombeau. Cette église a été depuis séparée en deux parties, l'une servant de bain aux hommes, et l'autre aux femmes turques.

Nous ajouterons, en passant, que l'existence de ces niches, indépendantes des mausolées, confirme l'observation consignée à la note de la page 165 : sur la planche qui les reproduit, lisez XXXVIII bis au lieu de XL bis, et Emery au lieu de Emeric.



EMERICO AMBOSIO QUI PRÆDIA XENOCHII DE-
FENDIT, MAHUMETANOS PIORVM LARGITIONES SIBI
FACTAS INTERCIPIENTES AB INJVRIA PROHIBVIT.

Lith. de Mdle Formentin *Rue des Sts Pères, N° 10*

EMERIC  **D'AMBOISE.**

XXXIX.

ÉMERY D'AMBOISE,

Trente-Neuvième Grand-Maître,

A RHODES.

1503-1512.

Émery d'Amboise, né en 1434, d'une des plus illustres familles de France, succéda à Pierre d'Aubusson à l'âge de soixante-neuf ans. Fils de Pierre d'Amboise, chambellan de Charles VII et de Louis XI, et d'Anne du Beuil, il avait sept sœurs et sept frères, parmi lesquels l'histoire cite cinq évêques, entre autres le célèbre George, cardinal de Saint-Sixte. Émery, Prieur de France, se trouvait en cette qualité auprès du monarque lorsque la nouvelle de son élection lui parvint. Louis XII, juste appréciateur d'un mérite aussi remarquable, combla d'honneurs le nouveau Grand-Maître, lui fit don d'une portion de la vraie Croix, et le ceignit de l'épée que saint Louis avait

portée en Egypte, présent digne de l'un et de l'autre.

Les circonstances où se trouvait l'ordre étaient impérieuses; aussi d'Amboise se hâta-t-il de retourner à Rhodes, où il tint un chapitre général. Pendant son absence, une escadre turque était descendue dans l'île en s'emparant de plusieurs habitans; mais trois bâtimens sortis du port tombèrent sur les pirates, leur enlevèrent leur proie, et ramenèrent même huit barques et dix-huit prisonniers. Au printemps de 1505, un célèbre corsaire nommé Camali osa faire une nouvelle descente. Instruits par des sentinelles placées sur les hauteurs, les Hospitaliers le laissèrent avancer dans les terres, puis, se montrant à l'improviste, ils le forcèrent de regagner honteusement ses vaisseaux. Il fut également chassé des îles voisines, et une ruse singulière le fit s'enfuir de l'île de Léro. Sa garnison consistait en un chevalier piémontais appelé Siméon, à peine âgé de dix-huit ans, et quelques habitans réfugiés dans le fort, où déjà, le canon de Camali ayant fait brèche, on s'attendait à un assaut inévitable. Tout-à-coup apparut sur les créneaux fumans une double haie de chevaliers revêtus de cottes d'armes rouges, la croix blanche sur la poitrine, en même temps l'artillerie du château éclata en signe de réjouissance. Le corsaire crut avoir devant lui un secours arrivé de Rhodes, et, tremblant d'être surpris par la flotte

des Hospitaliers, il se remit en mer à voiles déployées. Ce grand appareil d'hommes d'armes n'était cependant composé que de femmes, d'enfans, de valets, auxquels Siméon avait fait prendre ces habits de guerre.

L'année suivante, 1506, une flottille de sept flûtes, envoyée par le soudan d'Égypte, tomba tout entière au pouvoir des chevaliers, et, en 1507, un succès plus extraordinaire frappa les Sarrasins d'épouvante. Un vaisseau immense, nommé *la Mogarbine*, sortait tous les ans d'Alexandrie pour aller commercer sur les côtes d'Afrique : haut de sept ponts, il portait, outre l'équipage et les marchandises, mille soldats et cent pièces de canon. Les chevaliers avaient vainement tenté de s'en emparer sous d'Aubusson, mais cette fois le Commandeur de Limoges résolut de la conquérir sans l'endommager. Il alla au-devant avec un seul vaisseau de guerre, et la rencontra qui, fière de sa grandeur et de sa force, voguait sans se détourner de lui. S'en étant approché de très-près, et ayant envoyé sommer le capitaine de se rendre, le commandeur reçut cette réponse : « La reine des vaisseaux, qui a tracé victorieuse toutes les mers Méditerranées, ne se rendra point à si bon marché, et nous sommes d'ailleurs pour la défendre mille Maures à qui la vie est moins chère que l'honneur et la liberté. »

Le Commandeur réitéra sa sommation, on répondit avec plus de hauteur encore; mais pendant ce temps les deux vaisseaux s'étaient rapprochés, et à peine le député rhodien revenait auprès des siens que, par une soudaine manœuvre, le Commandeur, présentant le flanc droit, ordonne presque à bout portant une décharge générale. Le capitaine sarrasin et une foule de ses soldats tombent mortellement blessés; l'effroi se répand parmi les autres, et, voyant le vaisseau chrétien qui, tourné sur lui-même, offrait son flanc gauche prêt à lâcher une semblable bordée, les Turcs jettent les armes, demandent à se rendre, et le lendemain *la Mogarbine* entre dans le port de Rhodes escortée du victorieux Commandeur. Trois vaisseaux de moindre dimension furent encore attaqués et capturés, ce qui engagea le Soudan à augmenter ses forces navales; il fit couper une immense quantité de bois de construction, et, l'an 1510, il envoya vingt-cinq vaisseaux pour les transporter en Égypte. Une partie de ces préparatifs était destinée contre les possessions portugaises, dans l'Inde; mais le Grand-Maître résolut de s'y opposer de tout son pouvoir. Vingt-deux bâtimens armés en guerre sortirent de Rhodes *la Mogarbine* en tête, commandés par d'Amaral, chevalier portugais, Commandeur de Castille, et Villiers de l'Ile-Adam. Toutefois la mésintelligence survenue entre les

chefs manqua de ruiner l'expédition. La flotte ennemie était stationnée au fond du golfe d'Ajazzo; d'Amaral voulait l'attaquer sans lui donner le temps de se reconnaître : l'Ile-Adam, qui redoutait les batteries de la côte, préférait l'attendre en pleine mer. La discussion prit un caractère de plus en plus grave, et dont les suites auraient pu devenir funestes, si l'Ile-Adam n'eût fait céder son ressentiment à l'intérêt de l'ordre. L'escadre chrétienne, pénétrant dans le golfe, fondit sur les Turcs comme sur une proie assurée, et de tous ses vaisseaux à la fois partit une épouvantable décharge d'artillerie. A travers les cris, les feux, le fracas du bronze, le bruit des clairons, les chevaliers s'approchent, chaque vaisseau choisit un vaisseau, et l'on s'élance à l'abordage. Le neveu du Soudan anima les siens durant tout le combat, qui dura trois heures; mais ayant succombé lui-même, la victoire fut assurée aux Hospitaliers. Les Égyptiens se sauvèrent précipitamment dans leurs esquifs, laissant, pour prix de leur défaite, onze vaisseaux et quatre galères; tous les ateliers, tous les préparatifs de construction furent livrés aux flammes.

On apprit alors que Bajazet venait de se liguer avec Kansou-Algouri, sultan d'Egypte, ce qui engagea d'Amboise à appeler tous les chevaliers à la défense de Rhodes. Mais l'illustre Grand-Maître

n'eut pas le temps de les voir accourir autour de lui, il mourut peu après, le 13 novembre 1512, âgé de soixante-dix-huit ans. Un seul éloge suffit à son désintéressement et à ses vertus : il laissa l'ordre riche et mourut sans biens.

Le tombeau d'Emery d'Amboise offrait les deux inscriptions suivantes, qui paraissent être les mêmes que celles du mausolée de Garnier de Syrie.

La première :

A ÉMERY D'AMBOISE.
IL DÉFENDIT LES BIENS DE L'HÔPITAL
ET REPOUSSA LES INSULTES DES MAHOMÉTANS,
QUI INTERCEPTAIENT LES DONS PIEUX
FAITS A SON ORDRE.

La seconde :

QU'IL VIVE EN PAIX A L'ABRI DES INSULTES.

Armes : palé d'or et de gueules de six pièces.

ΟΙΠΕΡ ΦΥΛΛΩΝ, ΓΕΝΗ ΤΟΙ ΗΔΕ ΚΑΙ ΑΝΔΡΩΝ.

GVIDONIS BLANCHEFORT. S.H.M.
M. NOBILISS. CVRA S.H.P.Q. RH. AD PER
PETVITATEM ERECTO MONUMEN
TO DECIPIMVR VOTIS ET TEMPORE
FALLIMVR, ET MORS DERIDET CVRAS
ANXIA VITA NIHIL.

L. de Motte-Formentin, r. des Sts Pères, N.° 10,

GUI DE  BLANCHEFORT.

XL.

GUY DE BLANCHEFORT,

Quarantième Grand-Maître,

A RHODES.

1512-1513.

Guy de Blanchefort, chevalier de la langue de France, et Prieur d'Auvergne, était neveu du célèbre Grand-Maître Pierre d'Aubusson, qui, en 1482, lui avait confié la mission de conduire Zizim en France. Deux ans après, il avait été promu à la dignité de Grand-Prieur d'Auvergne, et, en 1512, il fut élu pour remplacer d'Amboise.

Le bruit d'un siége prochain se fortifiant de jour en jour, le conseil ordonna de nettoyer les fossés de Rhodes, de réparer les murailles et de remplir les magasins. On envoya en même temps au Grand-Maître, tombé malade dans son Prieuré, des députés pour le prier de hâter son départ. Plus soigneux de sa gloire que de sa vie, Guy se mit

en route et s'embarqua sur la grande caraque de la Religion, à Villefranche, près de Nice; mais, la mer ayant empiré son mal, ses chevaliers voulurent relâcher à Trapain, ville de Sicile. Le Grand-Maître, sentant sa fin prochaine, veillait cependant encore aux intérêts de l'ordre, et ne voulait pas mourir si loin de Rhodes ni aussi proche de l'Italie, dans la crainte que l'ambitieux Jules III, assis en despote sur la chaire de saint Pierre, ne s'arrogeât le droit d'imposer aux chevaliers un nouveau chef choisi parmi ses créatures. L'importance d'un tel choix eût été d'autant plus grande pour le souverain pontife, que, son ambition lui rendant nécessaire la disposition de forces suffisantes pour accomplir ses vastes projets, l'ordre des chevaliers de Rhodes lui offrait précisément d'immenses ressources, sous le double rapport des revenus des Commanderies et de l'influence guerrière qu'un Grand-Maître, dévoué par reconnaissance, lui eût soumis sans réserve. Jules III avait en quelque sorte manifesté à l'avance ses intentions, en invitant les chevaliers à se rendre au concile de Latran, qu'il faisait tenir pour balancer l'autorité de l'assemblée convoquée à Pise, et qui menaçait sa puissance : le conseil de l'ordre, qui appréciait les intentions de Jules III, peu conformes au but de sa sainte institution, éluda l'invitation que lui adressait le pape; mais, conciliant

cette désobéissance avec les formes respectueuses auxquelles avait droit le supérieur spirituel des chevaliers, il avait ordonné à l'amiral Fabrice Carrette d'aller offrir ses services à Jules III, accompagné d'un certain nombre d'Hospitaliers.

Il est aisé d'apercevoir combien les craintes de Guy de Blanchefort étaient légitimes, et combien il devait souhaiter d'aborder à Rhodes. On continua donc à voguer; mais en vue de l'île de Prodane, à une petite distance de Zante, Blanchefort rendit son ame à Dieu, le 24 novembre 1513, un an et deux jours après son élection. A peine avait-il fermé les yeux, que, selon l'ordre qu'il en avait lui-même donné, une caravelle légère en porta en toute hâte la nouvelle à Rhodes, afin qu'on eût le temps de lui élire un successeur avant que le pape en fût informé.

Deux inscriptions se lisaient sur la tombe de Blanchefort.

La première était en grec :

LA JEUNESSE DES HOMMES
RESSEMBLE A CELLE DES FEUILLES.

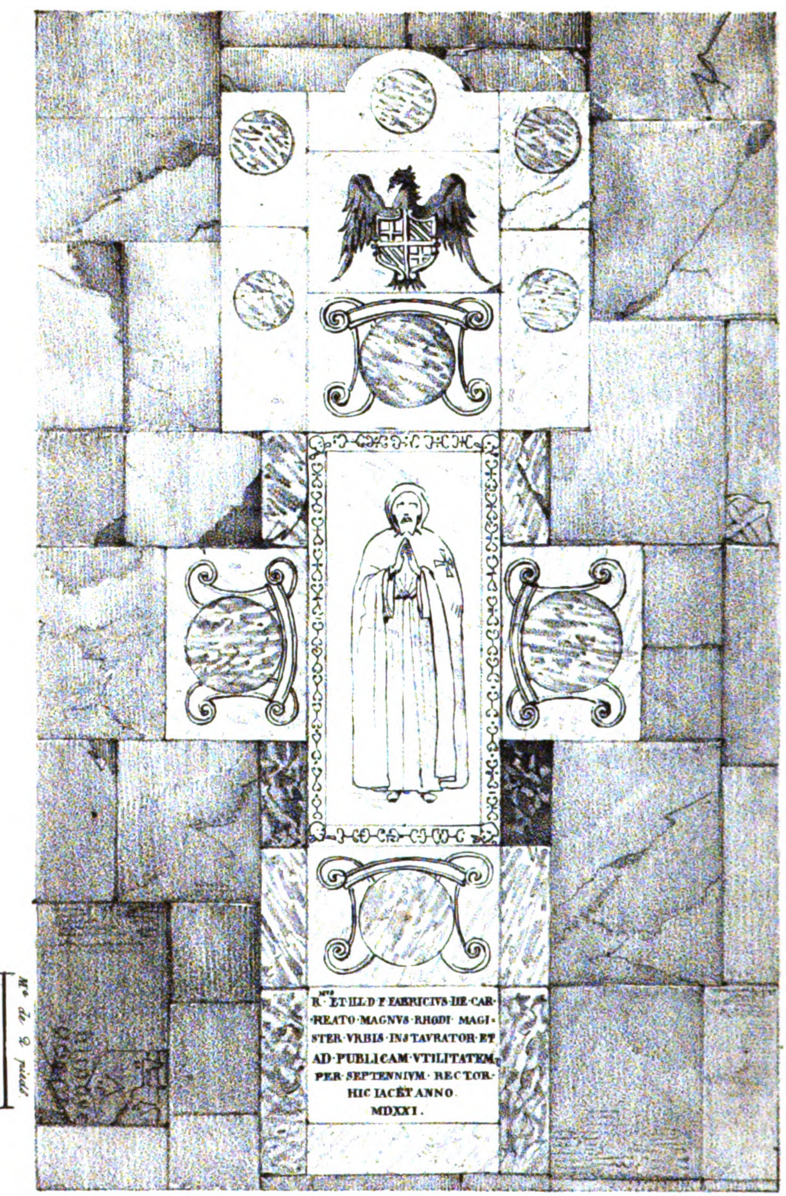
La seconde, en latin, signifiait :

A LA MÉMOIRE
DE GUY DE BLANCHEFORT,

TRÈS-NOBLE MAITRE DE LA MILICE SACRÉE
DE JÉRUSALEM :
CE MONUMENT LUI AYANT ÉTÉ ÉLEVÉ POUR L'ÉTERNITÉ
PAR LES SOINS DU SÉNAT ET DU PEUPLE.
NOUS NOUS ABUSONS DANS NOS VŒUX ;
LE TEMPS NOUS TROMPE ;
LA MORT SE RIT DE NOS PROJETS ;
CETTE VIE INQUIÈTE OU AGITÉE
N'EST RIEN.

Armes : d'or, à deux lions passant de gueules.





Imp. Litho. de Melle Formentin, Rue des SS. Pères, 10

FABRICE CARETTE.

XLI.

FABRICE CARRETTE,

Quarante-Unième Grand-Maître,

A RHODES.

1513-1521.

La mort de Guy de Blanchefort ayant été connue à Rhodes le 13 décembre 1513, le chapitre s'assembla le lendemain, et, le 15, nomma Grand-Maître Fabrice Carrette, choix qui fut généralement approuvé. Il était de la famille des marquis de Final, en Ligurie, et fils de Galéas Carrette[1]; Commandeur de la langue d'Italie, le nouveau chef de l'ordre en était déjà regardé comme un des plus généreux soutiens dès le temps de d'Aubusson. C'est à lui que l'immortel défenseur de Rhodes avait confié la tour de Saint-Nicolas, et l'on

[1] Son frère, Charles-Dominique, fut archevêque de Tours, de Reims, et cardinal du titre de Saint-Nicolas.

n'oubliait point qu'au terrible assaut du 9 juin, Carrette ayant conjuré son chef de moins s'exposer, en reçut cette réponse qui lui présageait la dignité suprême : « Si je suis tué, il y a plus à espérer pour vous qu'à craindre pour moi. » Depuis, élu Amiral et nommé Procureur-Général à la cour de Rome, il fut employé avec succès par Jules II dans ses négociations avec le roi de France. Carrette, comme nous l'avons fait pressentir page 241, accompagna même ce pontife au concile de Latran, et, malgré son crédit, on ne le vit jamais comme tant d'autres négliger les intérêts de son ordre pour veiller davantage aux siens. Enfin, sous le dernier magistère, la charge de la défense et de l'approvisionnement de Rhodes avait reposé sur lui seul.

Dès que son élection eut été confirmée, il convoqua un chapitre général, déclara la religion en péril, imposa pour trois années aux Commanderies un tiers de leur revenu, pourvut Rhodes d'armes et de vivres, et fit venir de France une artillerie nombreuse. On se hâtait, car Sélim, fils et successeur de Bajazet, en 1512, ne dissimulait point la haine profonde qu'il portait aux Hospitaliers. La guerre contre la Perse l'avait retenu jusqu'alors, et, en 1515, un ambassadeur d'Ismaël, roi de ce royaume, vint à Rhodes y conclure contre Sélim une ligue entre son maître, Toumambey,

successeur de Kansou-Algouri, et les chevaliers. L'empereur ottoman, indigné, marcha à l'instant contre l'Egypte, l'eut bientôt réduite en province de son vaste empire, fit pendre le Sultan à l'une des portes du Caire; et, à son retour, l'amiral de la flotte turque, passant devant Rhodes bannières déployées, au son des tambours et des trompettes, envoya un officier pour recevoir les complimens du Grand-Maître et lui apprendre la ruine de son allié. Carrette s'attendait à une attaque; mais, contente de cette ironique bravade, l'escadre musulmane poursuivit son chemin vers Constantinople.

Toutefois, l'armée qui avait conquis l'Egypte ne parut pas suffisante à Sélim pour emporter Rhodes, et ce prince rassembla de toutes parts de nouvelles troupes et de nouveaux vaisseaux, tandis qu'instruit de ses mesures, le Grand-Maître, multipliant ses moyens de défense, entoura la ville de retranchemens. En même temps ses galères, courant les mers, portaient du canon aux Syriens révoltés contre le Grand-Seigneur, et, dans une de leurs courses, trois brigantins ennemis tombèrent en leur pouvoir en 1519. Carrette, ayant assemblé un chapitre général pour y faire connaître les actes de son gouvernement, reçut l'approbation et les applaudissemens des chevaliers; mais il survécut peu à cette assemblée. Pleuré du peuple,

qui perdait un bienfaiteur et un ami, il mourut le 10 janvier 1521.

Fabrice Carrette était brave, prudent, libéral; il connaissait plusieurs langues mortes et parlait la plupart des langues vivantes.

Plusieurs inscriptions ornèrent l'un des monumens élevés à ce Grand-Maître [1].

La première qui se lisait sur sa face antérieure était ainsi conçue :

CRAINS L'ENNEMI, NE LE MÉPRISE POINT.

La deuxième :

LES CHEVALIERS D'ITALIE A FABRICE CARRECTAN,
EN MÉMOIRE DE CE QU'IL A TRANSPORTÉ

[1] Il suffit de jeter un coup-d'œil sur la planche XLI pour se convaincre que nous avons préféré présenter un autre monument, dont l'inscription qualifie l'illustre Grand-Maître de restaurateur de la ville, et dit qu'il a régné pour l'utilité comme pour la gloire de ses sujets. D'après l'état d'intégrité où se trouve ce monument en l'honneur de Fabrice Carrette, au milieu de l'église de Saint-Jean, il est permis de croire que c'est le seul tombeau qui n'ait pas été violé jusqu'à présent. Ce précieux renseignement nous est fourni par M. le colonel Rottiers.

D'ITALIE A RHODES
DES ARMES ET DES PROVISIONS DE TOUTE ESPÈCE,
ONT ÉLEVÉ CE MONUMENT A LA DEMANDE DU PEUPLE,
AVEC LES SUFFRAGES DES CHEVALIERS
ET PAR UNE DÉCISION
UNANIME.

La troisième :

LA PAIX A LA MAIN,
IL FUT PRÊT A LA GUERRE.

La quatrième :

L'IMPARTIALE ÉQUITÉ
ET LA LIBÉRALITÉ MODÉRÉE
SAUVENT L'EMPIRE.

Sur les autres faces, on lisait :

IL MOURUT EN 1521.

Plus bas :

LES QUALITÉS LES PLUS BELLES
SONT LA CLÉMENCE ET LA LIBÉRALITÉ.

Une autre inscription grecque signifiait littéralement :

LA GUERRE NAIT AVEC LE GOUVERNEMENT.

Armes : de gueules à cinq cottices d'or.



NOTES

ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

DU TOME PREMIER.

NOTES

ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

DU TOME PREMIER.

PAGE 2.

La permission de bâtir à Jérusalem, auprès du Saint-Sépulcre, un monastère du rit latin.

Je dois l'extrait suivant, et celui dont il sera fait mention à l'article de Rhodes, à l'amitié de deux officiers de marine, qu'une modestie trop rare a seule pu empêcher jusqu'à ce jour de publier leurs observations multipliées dans les diverses parties du globe. Quel que soit le nombre des descriptions qui existent déjà des lieux célèbres dont il est question dans leur Journal, je me plais à croire qu'on en lira les fragmens avec un intérêt d'autant plus réel, que la vérité y respire à chaque page, empreinte pour ainsi dire des émotions du moment.

Extrait du Journal de M. le vicomte J.-B. de Villeneuve-Bargemont, capitaine de vaisseau, etc.

J'éprouvais dès ma plus tendre enfance, surtout depuis mon entrée dans la carrière de la marine, un désir toujours croissant de visiter cette ville de Jérusalem à laquelle se rattachent toutes nos croyances religieuses, en même temps qu'une grande partie de nos plus glorieux souvenirs.

J'avais vainement cherché l'occasion d'effectuer ce curieux pélerinage, lorsqu'ayant obtenu le commandement de la corvette d'instruction *la Victorieuse*, je fus chargé, au mois de mai 1827, d'une tournée dans les ports de Syrie. Je vis d'abord Caïffe et le Mont-Carmel; Saint-Jean-d'Acre, Berout et Seyde, qui n'offrent aux recherches des explorateurs d'antiquités que d'informes débris romains servant de base aux constructions récentes des Turcs. J'avais partagé la tristesse de tous les voyageurs en parcourant ces célèbres rivages sans y rencontrer un seul monument qui rappelle leur ancienne splendeur. Tyr, cette reine des mers, n'est plus, sous le nom arabe de *Sour*, qu'une ville ruinée et sans commerce. Ptolémaïs n'a plus de port. C'est en vain qu'on espère recueillir un seul fragment d'armure, une pièce quelconque de monnaie des vaillans croisés de France. Sous le joug de l'islamisme, tout se perd, se dénature, s'efface insensiblement, même ces traditions populaires qui ont ailleurs traversé des siècles de barbarie. Une nation plus amie de la véritable gloire, eût religieusement conservé des trophées arrachés jadis à la valeur française... Mais, au milieu de l'apathie musulmane, on ne retrouve que ce qu'il n'est au pouvoir de personne de détruire, les noms de Godefroy et de saint Louis.

Le 18 mai dans l'après midi, après avoir longé la côte sep-

tentrionale de la Syrie, nous arrivâmes à Jaffa, l'ancienne Joppé, dont le nom signifie belle ou agréable [1].

Cette ville, qui garde, dit-on, les cendres de Noé, qui vit naître une des filles de saint Louis, et où ce noble chef des Bourbons apprit la mort de Blanche de Castille, sa mère, est bâtie en amphithéâtre, et ceinte d'un mur crénelé qui ne la garantirait qu'à peine d'un coup de main; presque toutes ses maisons sont surmontées d'un léger dôme, ses rues sont étroites et sales, son commerce à peu près nul, et son port n'offre plus d'abri qu'aux petits bâtimens.

Après de longs préparatifs de départ, nous nous mîmes en route à six heures, ayant à notre tête un janissaire bien monté et armé de pied en cap. Le chemin de Jaffa à Arimathie est plat, sablonneux, bordé de jardins plantés de grenadiers, d'abricotiers, de citronniers et d'orangers, dont les fleurs, au déclin du jour surtout, embaument l'air d'un parfum suave. Après une demi-heure de marche, la vaste plaine de Saron, à travers laquelle on se dirige, et qui s'étend au nord jusqu'au Mont-

[1] M. D***, notre agent consulaire, s'empressa de venir nous recevoir au bord de cette mer qui avait porté l'arche de Noé et vu le miracle de Jonas. Si notre esprit avait été moins plein de ce que nous devions trouver en Syrie, nous nous serions peut-être permis de remarquer en souriant l'accoutrement bizarre de M. D***, dans lequel on trouvait un mélange singulier de tous les costumes orientaux et européens. Sa longue robe arménienne était croisée sur des pantalons turcs, et sa tête coiffée d'un immense chapeau militaire à cocarde blanche, sous lequel paraissaient les bords de la calotte rouge portée habituellement dans le Levant. Nous débarquâmes trente chez lui, en mettant aussitôt à contribution sa complaisance et celle de sa nombreuse famille pour nous faciliter les moyens de nous rendre le jour même à Rama. Pendant qu'on cherchait à réunir des montures, je fus demander à l'aga un *bouyourdi* ou *bouyourdik*, espèce de passe-port, pour nous affranchir du tribut que l'on paie ordinairement au scheick arabe établi au village de Jérémie.

Carmel et jusqu'à Gaza au midi, est entièrement couverte de riches moissons. Partout autour de nous on coupait les blés; les chameaux, chargés d'immenses faisceaux de gerbes, s'acheminaient docilement vers la ville, et des troupeaux de bœufs étaient répandus çà et là dans les champs dépouillés. Ce mouvement varié, qui donnait à la campagne une sorte de vie qu'elle perd après le printemps, rappelait vivement à notre imagination les temps primitifs du monde, et ces rois pasteurs dont les Arabes ont encore conservé à peu près le costume.

Après une demi-heure de marche, on rencontre, auprès d'un misérable village qu'on laisse à gauche, une fontaine surmontée de plusieurs dômes; puis on arrive dans une partie de la plaine couverte de beaux oliviers, plantés, dit-on, par les Sarrasins. C'est avec une satisfaction réelle qu'on retrouve un pareil ombrage, après avoir été long-temps fatigué par la couleur monotone d'une terre calcinée par un soleil ardent. La nuit nous empêcha d'aller visiter la citerne de Sainte-Hélène et la tour bâtie par cette impératrice.

Vers trois heures du matin, quittant le couvent latin de Rama [1] où nous étions descendus la veille, nous traversâmes

[1] Nous avions frappé long-temps à la porte de ce monastère, où sans doute les religieux, effrayés de notre nombre, hésitaient à nous offrir l'hospitalité. Le père Th..., Espagnol, supérieur, vint enfin nous recevoir; la porte de l'hospice tourna en grondant sur ses gonds, et nous entrâmes dans un vaste cloître, soutenu par de larges piliers qui donnaient à l'édifice l'aspect d'une forte citadelle.

J'attribuai à l'embarras dans lequel nous le jetions la réception glaciale du père Th..., dont la longue barbe blanche et le regard sévère se trouvaient en analogie avec une humeur qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler. Un soi-disant souper, composé de trois œufs durs et de quelques olives, se fit attendre bien long-temps pour des voyageurs harassés comme nous l'étions. Après cette collation d'anachorète, nous fûmes conduits dans des cellules meublées d'une chaise et d'un grabat d'une saleté révoltante. A

au clair de la lune l'antique cité, dont le pas de nos chevaux et le cri mesuré de la chouette interrompaient seuls le morne silence. Trois hautes tours dominent cette ville autrefois assez commerçante, aujourd'hui tellement abandonnée, que la plupart des maisons s'écroulent peu à peu. Ayant devant nous à l'orient, la chaîne des montagnes de Jérusalem, nous marchâmes environ trois lieues dans l'immense plaine de Saron, rencontrant de temps à autre quelques légères ondulations de terrain. Sur la première est un village ruiné où l'on découvre des restes de constructions romaines. Il se nomme *Latroun*, et la tradition apprend que c'est le lieu de naissance du bon larron. Sans les déceptions continuelles auxquelles un long séjour dans le Levant m'a habitué, j'aurais peut-être cherché à cueillir quelques-unes de ces roses si vantées dans l'Ecriture, et dont se paraient les jeunes vierges de Sion. Il ne s'en offrit pas une seule à nos regards, et nous n'aperçûmes autour de nous que du blé, de l'orge, et une plante à larges feuilles blanches ressemblant à l'angélique.

Notre troupe, égayée par les premières lueurs du crépuscule et le chant matinal de l'alouette qui nous rappelait la France, marchait assez serrée, lorsqu'un Arabe d'une haute stature arriva sur nous avec la rapidité de l'éclair. Je m'avançai aussitôt avec le janissaire à la rencontre de cet homme qui, peu effrayé de notre nombre, et sûr peut-être d'un prompt secours, exigeait impérieusement un tribut pour notre passage... Notre bouyourdik ne le satisfaisant point, nous le menaçâmes de nos armes, et il prit en murmurant le parti de s'éloigner au galop.

deux heures et demie du matin, nous quittâmes sans regret un pareil logement, pour nous disposer à continuer notre voyage sur des montures procurées moyennant trente-deux piastres pour six jours, les nôtres nous ayant quittés à Rama. Après nous être occupés plus d'une heure de ces préparatifs, dans lesquels la nuit mettait un peu de confusion, nous reprîmes enfin la route de Jérusalem.

Vers les six heures, nous quittâmes la plaine de Saron, pour pénétrer entre les montagnes qui la séparent du bassin de la mer Morte dans une direction du nord au sud. Le sentier qui nous conduisait était étroit, sinueux, très-glissant, mais bordé de charmans arbrisseaux, parmi lesquels nous reconnaissions des chèvre-feuilles, et de jeunes chênes dont la verdure contrastait gracieusement avec la couleur rougeâtre du terrain. Ayant atteint à peu près le plateau de la première montagne, nous fîmes halte à dix heures, au milieu d'un champ d'oliviers, à côté d'un puits dont l'eau nous parut aussi fraîche que limpide. Au bout d'une heure d'un repos indispensable, nous continuâmes à gravir le sommet de cette montagne au haut de laquelle nous attendait un magnifique point de vue. En se retournant vers l'orient, l'œil voit en quelque sorte la plaine de Saron se dérouler en entier, ayant la mer pour horizon, comme point de séparation entre deux surfaces également planes. Au revers de la montagne est situé le village de Jérémie, remarquable par les décombres d'une grande église évidemment du temps de Constantin. Le poëte des douleurs naquit, dit-on, en ce lieu qui conserve son nom. Dans le lointain, sur la droite, on aperçoit, à la cime d'une haute élévation conique, une forteresse qui s'appelle encore le château des Machabées. Jérémie est la résidence d'Abou-Gos, scheick des Arabes, qui tient du Grand-Seigneur l'autorisation de percevoir un tribut sur tous les chrétiens qui font le voyage de Jérusalem. Notre bouyourdik nous sauva cette humiliante obligation.

Dès que l'on s'éloigne de Jérémie qu'entourent encore quelques champs cultivés, l'aspect du pays change totalement : les montagnes sont dépouillées de toute végétation; le terrain, devenu crayeux, ne montre plus qu'un amas de rochers dont la blancheur et l'aridité attristent la vue; et l'on éprouve un sentiment indéfinissable en se disant que l'on approche de la ville frappée de malédiction.

Après avoir descendu par des chemins affreux dans le fond d'une vallée, et gravi la montagne correspondante, on entre dans le vallon de Thérébinthe, séjour favori d'Abraham et de ses riches troupeaux. Il est formé par le torrent où David enfant ramassa les pierres avec lesquelles il devait abattre Goliath. On voit quelques jardins sous un village bâti au bord de ce torrent que l'on passe sur un pont à moitié détruit, le seul qu'on rencontre dans la route. L'œil, fatigué de la sécheresse des montagnes, se repose avec une sorte de sensualité sur cette verdure clair-semée, placée comme un oasis au milieu du désert. Un peu avant le pont se trouvent les débris d'un mur considérable dont la construction paraît romaine. Un plateau de rochers grisâtres, percés de trous et comme lacérés, couronne la montagne de Thérébinthe.

L'espérance d'apercevoir Jérusalem d'un mont rocailleux et escarpé qui se présentait devant nous soutenait notre courage et nous faisait oublier nos fatigues. Mais de nouvelles ondulations furent les seuls objets que rencontrèrent nos regards avides, et chaque sommet auquel nous parvenions nous conduisait des mêmes attentes aux mêmes déceptions. Enfin, après une grande heure de marche sur ce terrain désolé sous un ciel d'airain, où le soleil frappait horizontalement sur nos têtes, et entre des rochers anguleux où les chevaux avaient peine à placer le pied, les cris de Jérusalem! Jérusalem! se firent entendre, et chacun hâta aussitôt sa marche pour avancer la jouissance de contempler la Ville-Sainte.

Quelques édifices couleur cendrée, surmontés d'un minaret, paraissaient alors devant nous à environ deux milles; c'était la cime du mont des Oliviers que je pris d'abord pour Jérusalem; mais peu de minutes après je la découvris dans toute son étendue du nord au sud.

Il faut renoncer à exprimer les sensations nouvelles et nombreuses que cette vue fit naître involontairement à la fois en

mon ame. Je m'arrêtai immobile, repassant dans ma mémoire les souvenirs qui s'y pressaient en foule, et qui me rappelaient tout ce que je savais de cette cité mystérieuse, depuis les simples prières de l'enfance, jusqu'à la lecture méditée des livres saints et de l'histoire; enfin, depuis David jusqu'à Godefroy. Je ne sortais de mes réflexions que pour attacher davantage mes regards sur le terme de notre excursion. Les murs grisâtres de la cité du roi prophète, frappés en face par le soleil, n'offraient en ce moment aucune ombre qui en dessinât les contours, et dans cette teinte uniforme, en harmonie par sa tristesse avec l'émotion que cet aspect nous causait, on distinguait à peine les tours carrées dont les remparts de Jérusalem sont flanquées de distance en distance, et leurs nombreuses crénelures. Les deux massives tours de David ou des Pisans, dominant la porte vers laquelle nous devions nous diriger, scindaient à peu près vers le milieu la ligne droite des murailles. Mais nous, soldats chrétiens, nous n'apercevions ni croix ni clochers qui pussent produire la plus légère illusion. Le croissant, qui surmontait un minaret élevé auprès des tours de David, ne témoignait que trop l'avilissement dans lequel était tombée la ville de Salomon.

Les remparts qui la cernent dans l'occident et le sud sont bâtis sur un terrain escarpé, couleur de cendre, planté çà et là de quelques chétifs oliviers. C'est ce qui compose la vallée de Betzabée qui se perd au midi dans celle de Sion. A notre droite, nous découvrions un immense bassin ou piscine, que je n'ai vu indiqué dans aucun des voyages que j'ai lus, et une multitude de tombeaux turcs, au milieu desquels s'élèvent d'assez élégans mausolées de santons ou musulmans qui meurent en odeur de sainteté. Au-delà de la mer Morte, les belles montagnes d'Arabie, d'un azur tirant sur le violet, s'étendaient sans ondulations du nord au sud, et, formant la vallée du Jourdain, servaient de fond à cet admirable tableau. Je ne fus

tiré de ma rêveuse contemplation, qu'en n'apercevant personne autour de moi. Plus pressés d'atteindre le terme du voyage, que de se rassasier de l'aspect magique qui m'avait arrêté, mes jeunes compagnons avaient continué à marcher, et je ne les rejoignis qu'auprès de la porte des Pélerins par laquelle nous entrâmes réunis en bon ordre. Ni notre nombre, ni les tourbillons de poussière qui nous précédaient, ni l'éclat de nos armes reluisantes, ne purent réveiller l'apathie turque, et, longeant une partie des remparts à gauche, sans avoir excité le plus léger mouvement de curiosité, nous franchîmes l'entrée de Jérusalem gardée par un janissaire dont l'emploi ne paraît être que d'exiger une étrenne des étrangers.

Laissant à droite l'énorme tour de David, le même lieu peut-être où, oubliant son rang et ses préceptes, il commit un double crime, nous prîmes à gauche une rue isolée qui, après quelques détours, nous conduisit au couvent des pères franciscains, gardiens du couvent de Saint-Sauveur. Là, deux longs et obscurs corridors, précédés d'une porte de fer, nous firent arriver dans une étroite cour où les sons voilés d'un orgue, et les chants des moines qui psalmodiaient en ce moment le *Magnificat*, frappèrent nos oreilles. Non loin du palais du roi poëte et du Saint-Sépulcre, foulant un sol qui avait vu s'opérer tant de merveilles, nous éprouvâmes tous, au milieu d'une ville turque, le prestige attendrissant de ces chants religieux et pleins de mélancolie [1].

[1] Après quelques instans de repos, nous fûmes faire une visite au vicaire du couvent, le père ***, qui remplaçait le révérendissime, en ce moment en tournée à Chypre, et ensuite au procureur, le père ***. L'un et l'autre, nous accueillant avec cordialité, donnèrent aussitôt des ordres pour qu'on mît à notre disposition une maison qui leur appartient, peu éloignée du couvent, un cuisinier et quelques domestiques. Comme je m'excusais de notre grand nombre, les bons pères me répondirent qu'ils étaient enchantés de voir une aussi brillante réunion de jeunes pélerins; que notre visite leur donnait du

Rien de touchant comme l'hospitalité toute chrétienne des pères du Saint-Sauveur. Aussi simple que franche, elle n'admet ni cérémonie ni embarras; on vous accueille sans s'informer de votre croyance, de vos projets, de votre nation, et l'on se dérobe aux remerciemens. Vous êtes homme et chrétien, il suffit; vous devez être chez vous, et tout tend à vous le prouver.

Pressé de contempler plus à loisir la Ville-Sainte, je montai sur la terrasse du couvent et mes regards avides ne pouvaient se rassasier du tableau qui s'offrait à eux. A l'est, vers la montagne des Oliviers, Jérusalem semblait fuir en pente douce jusqu'au torrent du Cédron qui la sépare de cette montagne. Sur la droite, à trois cents pas environ, je voyais la vaste coupole en plomb de l'église du Saint-Sépulcre, vis-à-vis laquelle s'élève une large tour carrée réduite à un seul étage, de trois qu'elle eut autrefois. On la dit construite par sainte Hélène, en même temps que le Saint-Sépulcre. A côté du dôme, s'élance une autre coupole plus haute, qui appartient à l'église des Grecs, et plus loin, à gauche, dans la direction du mont des Oliviers, se distingue la belle mosquée d'Omar, occupant, sur un vaste parvis, l'emplacement de l'ancien temple de Salomon. A droite, on découvre l'église de la Présentation, surmontée d'une riche coupole, puis, sous le mont des Olives, la vallée de Josaphat et la grotte de Gethsémani, à demi cachées par les remparts de l'ouest; enfin dans le fond s'aperçoivent les hautes montagnes de l'Arabie, semblables à une immense mu-

moins la certitude que tout le monde en Europe ne les avait pas oubliés; qu'ils lui devraient peut-être, aux yeux des Turcs, un peu plus d'égards et de considération; et qu'enfin ils espéraient que nous conserverions un bon souvenir de notre séjour en Terre-Sainte. Ils s'informaient à peine des nouvelles politiques de l'Europe, et l'on pouvait facilement déduire de cette indifférence que leur seule patrie était Jérusalem.

Nous avions mis huit heures et demie pour nous rendre de Jaffa à la Ville-Sainte.

raille au pied de laquelle coule le Jourdain et s'étend la mer Morte.

Les vêpres étaient finies lorsque je descendis dans la chapelle encore remplie de l'odeur de l'encens, et éclairée par un faible jour qui lui donnait quelque chose d'éminemment religieux. Deux pères, placés à gauche d'un autel dont ils semblaient être les perpétuelles et vigilantes sentinelles, priaient en silence dans un des angles de la chapelle ; comme eux, j'adressai ma prière à l'auteur de toutes choses, lui demandant avec la ferveur que pouvait inspirer la contrée pleine de merveilles où je me trouvais, les plus douces bénédictions pour tout ce que j'avais laissé de cher dans ma patrie. Après quelques instans d'un recueillement profond, je sortis et rencontrai le vertueux et bon abbé Desmazure, revenant d'une longue course aux environs de Jérusalem où, malgré l'extrême chaleur, il avait voulu conduire quelques voyageurs. Je revis et embrassai avec un vif plaisir cet apôtre moderne, missionnaire tolérant et infatigable, qui a dévoué sa vie et son éloquence aux saints lieux que nous visitions[1].

Après le souper, nous nous empressâmes de remonter sur le haut de la même terrasse pour examiner encore une fois Jérusalem éclairée par les rayons de la lune. Les principaux édifices seuls étaient frappés d'une lumière distincte; mais le mont des Oliviers et la mer Morte avaient totalement disparu dans la vapeur du soir. Aucun bruit ne troublait le silence de cette cité où jadis retentirent si souvent le son des trompettes, les cris des assaillans, les gémissemens des blessés, la douleur des

[1] Rentré dans la maison qui nous avait été destinée, je trouvai mes jeunes compagnons assis autour d'une table, attendant avec impatience qu'on la couvrît de quelques mets pour calmer l'appétit le plus dévorant. L'austérité du samedi n'empêcha pas qu'on nous servit un souper gras, composé de deux plats abondans.

vaincus! Quelques lumières vacillantes attestaient seules qu'elle n'était ni déserte ni abandonnée, comme on aurait pu le croire à sa lugubre tranquillité. Pendant qu'absorbés dans nos réflexions, nous nous livrions, sans nous les communiquer, à ce spectacle plein d'un si haut intérêt, l'horloge du couvent sonna neuf heures d'un timbre étouffé, comme pour ne pas éveiller les ennemis du christianisme. En nous tirant de notre rêverie, elle nous força à songer à un repos dont nous oubliions le besoin.

Le lendemain, au point du jour (dimanche 20 mai), nous nous trouvions encore tous réunis sur le même emplacement, ne pouvant nous lasser de contempler la ville qui vit naître et s'étendre notre religion, et dont la mystérieuse histoire fut la première placée sous nos yeux qui la parcouraient en ce moment avec tant d'avidité.

A sept heures nous entendîmes la messe dans la chapelle, et il nous fut enfin permis de pénétrer dans l'église du Saint-Sépulcre, où sont admis les dimanches, seulement pendant quelques heures, les fidèles qui n'ont pas assez d'argent pour se la faire ouvrir pour eux.

A trois cents pas du couvent de Saint-Sauveur, après avoir descendu une rue étroite et tourné à gauche, se présente la façade de l'église : lourde, sans élégance, elle n'a d'autres ornemens qu'une corniche assez riche de détails, qui couronne le haut de l'édifice. On reconnaît facilement dans cette architecture le style du siècle de Constantin, et la décadence des arts. Deux portiques à plein cintre existaient autrefois, mais un seul a été conservé.

La première chose qui frappe les regards et afflige surtout le cœur en entrant, est une espèce de niche où se tiennent les Turcs fermiers du Saint-Sépulcre... Quelles réflexions amères ne suggère pas l'aspect de ces Musulmans avides qui ne permettent pas à une main chrétienne de faire le signe de la croix

avant d'en avoir acheté la permission! Ainsi le tombeau du Sauveur, le berceau de la vraie religion, le théâtre de tant d'événemens merveilleux, est devenu la proie d'un vil spéculateur qui ne conserve ce monument, dont l'indifférence européenne l'a rendu possesseur, que par les avantages qu'il en retire!... Le Saint-Sépulcre n'est donc plus qu'une ferme... une métairie... On vend au poids de l'or la faculté de s'y agenouiller. Et des rois chrétiens ont vu depuis des siècles cette profanation d'un œil froid et sec!...

En face de l'entrée, dans un baldaquin soutenu par des colonnes torses de cinq à six pieds de hauteur, se trouve la pierre de l'*Onction* qui recouvre celle sur laquelle Notre-Seigneur fut déposé. Elle est de marbre rouge, enchâssé dans du marbre blanc, et sa longueur m'a paru de sept à huit pieds. Les pélerins la baisent avec respect.

Tournant à gauche, on entre sous un vaste dôme au milieu duquel se trouve la petite chapelle du Saint-Sépulcre, haute de dix à douze pieds, isolée, surmontée d'une coupole, et placée sur deux gradins de six pouces, le tout en marbre rouge. On pénètre de l'une dans l'autre des deux parties qui la séparent, par une porte extrêmement basse. Au milieu du premier sanctuaire, et sur un autel d'un pied carré sur trois de hauteur, se montre une pierre blanche enchâssée dans du marbre que l'on nomme pierre *de l'apparition*. L'ange y était assis, dit-on, lorsqu'il annonça aux saintes femmes la résurrection du Sauveur. La deuxième chapelle est celle du tombeau, placée à droite en entrant, et recouverte d'une table de marbre sur laquelle on célèbre les saints mystères. Cette table a été fendue transversalement par des religieux effrayés de la nouvelle que les Turcs devaient venir l'enlever.

Le Saint-Sépulcre ne reçoit de clarté que des nombreuses lampes suspendues à sa voûte : une seule ouverture pratiquée dans la coupole sert de passage à la fumée. Les religieux, qui

tour à tour demeurent dans l'église, ont un soin extrême de cette chapelle, et des fleurs renouvelées chaque matin sont placées sur le devant de l'autel qu'on lave fréquemment avec de l'eau de rose. Un tableau assez médiocre qui sert de fond, représente la résurrection.

Il est difficile d'exprimer ce qu'on éprouve de religieux respect et de recueillement dans cet espace sacré, objet de la vénération des peuples chrétiens, centre d'une religion admirable qui en est sortie pour se répandre triomphante dans toutes les parties du monde civilisé; pour lequel tant de sang a coulé, tant de gloire a été acquise, sur lequel tant de siècles ont passé sans en diminuer la célébrité... L'homme le moins frappé de la vérité de l'Évangile ne peut qu'être lui-même vivement ému; et, prosternés devant un marbre qui a bravé le temps et les révolutions humaines, on voit les voyageurs de toutes les classes, de toutes les nations, se recueillir profondément, penser à leur famille, et prier *le Dieu fait homme* de la rendre toujours digne de lui.

En quittant ce lieu vénéré et ayant visité l'église dans ses détails, nous allâmes au Calvaire par un escalier de vingt marches. Nous vîmes la place où Notre-Seigneur fut attaché à la croix, et celle où cette même croix s'éleva entre les deux larrons. Quoique cette enceinte soit entièrement recouverte de marbre, on a laissé la marque des trous des trois croix, éloignées seulement l'une de l'autre de huit pieds environ (ce qui fait supposer qu'elles étaient de petite proportion). Une ouverture dans le marbre permet d'apercevoir en dessous le rocher fendu au moment où le Rédempteur rendit le dernier soupir. Descendant ensuite dans d'autres chapelles, on nous montra un morceau de la colonne à laquelle l'Homme-Dieu fut attaché pour être flagellé, et celle où les Juifs le couronnèrent d'épines. Au fond d'une église souterraine, on indique l'emplacement où sainte Hélène retrouva la vraie croix, et le lieu où se tenait la

mère de Constantin pendant les fouilles ordonnées par elle.

Nous montâmes immédiatement dans la galerie qui règne autour du dôme. Elle est formée de lourds pilastres peints en gris, soutenant une coupole ouverte par le milieu, de même que le Panthéon de Rome, et barbouillés de longues draperies jaunes et bleues du plus mauvais goût. Là, un des pères franciscains tira d'un vieux coffre vermoulu l'épée et les éperons de Godefroy que nous ceignîmes à l'envi. Cette épée est très-simple ; sa poignée, sur laquelle on retrouve encore quelque trace de dorure, est en fer; les éperons sont mieux conservés.

On imagine que nous n'avions pas attendu ce moment pour demander la sépulture du héros français et de son frère, et l'on peut juger du regret mêlé d'indignation avec lequel nous avions appris qu'après l'incendie du Saint-Sépulcre en 1822, les Grecs, rebâtissant leur église, avaient totalement détruit les deux sarcophages élevés par la piété et la reconnaissance. Les glorieuses dépouilles de ces rois chevaliers reposent donc maintenant ignorées dans l'épaisseur d'un mur nouvellement construit [1]. Comment concevoir que les pères latins n'aient pu ou voulu s'opposer à une semblable profanation ! Ah ! sans doute,

[1] On lisait les inscriptions suivantes sur ces tombeaux :

HIC JACET INCLYTUS DUX GODEFRIDUS DE BULION,
QUI TOTAM ISTAM TERRAM ACQUISIVIT CULTUI CHRISTIANO;
CUJUS ANIMA REGNET CUM CHRISTO!
AMEN.

REX BALDUINUS, JUDAS ALTER MACHABEUS,
SPES PATRIÆ, VIGOR ECLESIÆ, VIRTUS UTRIUSQUE,
QUEM FORMIDABANT, CUI DONA TRIBUTA FEREBANT
CEDAR ET ÆGYPTUS, DAN AC HOMICIDA DAMASCUS,
PROH DOLOR! IN MODICO CLAUDITUR TUMULO.

il n'y avait point alors de religieux français parmi eux!... Au récit d'une telle ingratitude, chacun de nous put répéter le mot énergique du brave Crillon... Mais, si ces illustres ossemens ne se montrent plus, les noms des célèbres chefs des croisés vivront du moins éternellement dans le cœur des amis de la religion, de la gloire et du véritable honneur.

Sortant par la porte du nord (celle de Damas), nous nous dirigeâmes vers la grotte de Jérémie, située à un quart de lieue, et formée d'un vaste souterrain, haut de dix-huit à vingt pieds, soutenue par de larges piliers taillés dans le roc en formes irrégulières. Un mur divise en deux ce sombre asile qui inspira au prophète des pensées à la fois si fortes, si touchantes, si poétiques. Il n'est pas en effet de lieu plus propre à de hautes méditations. Parcourant ses sinuosités, nous répétâmes tour à tour quelques-unes des sublimes lamentations de ce mâle génie que révèrent également les Turcs. Aussi ont-ils élevé devant sa grotte une mosquée ombragée d'arbres, à côté desquels est creusé un puits très-profond rempli d'excellente eau. En nous éloignant, nous nous rendîmes, en suivant les remparts septentrionaux, vers la vallée de Josaphat qui, formée par le lit du Cédron, sépare Jérusalem du mont des Oliviers. Après avoir tourné l'angle des murailles au nord-ouest, on rencontre, en descendant dans la vallée, le lieu où saint Étienne subit le martyre. Plus bas, on passe le torrent desséché, par un pont formé d'une seule arche, à droite duquel sont placés les tombeaux d'Abraham, de Zacharie et de Josaphat. A gauche est bâtie une église souterraine dédiée à la Sainte-Vierge. On y pénètre par vingt-huit larges marches, et, arrivé au fond, on trouve à droite une chapelle assez semblable à celle du Saint-Sépulcre, renfermant un autel élevé à l'endroit même où la mère de Jésus fut inhumée. Ce lieu, éclairé par une multitude de lampes toujours allumées, est l'objet particulier de la vénération des fidèles. Au milieu de l'escalier, on montre le tombeau de saint

Joseph, et, vis-à-vis, ceux de sainte Anne et de saint Joachim.

En quittant cette église qui appartient aux Grecs, et prenant à gauche un étroit chemin de trente à quarante pieds de long, on entre dans la grotte de Gethsémani, où le Rédempteur, qui allait y prêcher souvent, répandit une sueur de sang la veille de sa mort. Rien n'inspire un plus religieux intérêt que cette simple grotte, seul objet de foi qui soit à peu près dans le même état qu'au premier siècle de l'ère chrétienne. Deux religieux italiens qui nous y accompagnaient allumèrent des cierges, en distribuèrent à chacun de nous, et, s'agenouillant auprès d'un autel formé par le rocher même, entonnèrent les litanies du Sauveur dans un ton à la fois si mélancolique et si harmonieux, que des larmes d'attendrissement erraient sur tous les yeux. Il est impossible de ne pas conserver le souvenir de cette pieuse station faite par deux pauvres moines et des marins français.

De-là, nous nous rendîmes au jardin des Olives, éloigné seulement de deux à trois cents pieds. Il n'y reste plus que huit de ses arbres; mais comme on sait que leurs racines ne périssent point, il n'est point invraisemblable que ces oliviers soient les rejetons de ceux au pied desquels *le Verbe* offrit à son père le sacrifice de sa vie.

On fait remarquer, le long d'un mur, l'endroit où Judas consomma sa trahison, et, un peu plus haut, trois rochers sur lesquels on prétend que s'endormirent « les trois apôtres qui ne purent veiller quelques heures avec le divin Maître. » De légères inégalités dans la surface de ces rochers ont accrédité la croyance que les corps des disciples du Sauveur y avaient laissé leur empreinte. Mais, en visitant Jérusalem, on a trop souvent l'occasion de regretter que les souvenirs authentiques, dont cette célèbre cité est remplie, soient mêlés à des traditions populaires qui blessent évidemment la raison. En multipliant à chaque pas les articles de foi, on affaiblit nécessairement celle des fidèles qui, n'ayant nul besoin de se voir entourés de pro-

diges, et cherchant à se rendre compte de ce qu'ils voient, n'ont de confiance que dans les merveilles indiquées par les livres sacrés. Les Actes des apôtres devraient être, comme ils sont en effet, les meilleurs guides sur cette terre, assez riche d'elle-même pour que les esprits enthousiastes des Xe et XIe siècles n'aient pu rien ajouter à sa renommée. C'est ainsi cependant, qu'en gravissant le mont des Oliviers, on montre, roulé au milieu du chemin, un fragment de colonne du moyen-âge, mais qui indique *nécessairement*, vous dit-on, le lieu où le *Credo* fut composé par les apôtres. Plus loin, à côté d'un tronçon semblable, on ne permet pas de douter que Notre-Seigneur n'ait fait entendre la plus sublime prière que puisse proférer un mortel. Confondant ainsi ce qu'il y a de plus avéré, de plus respectable, avec ce qu'il y a de plus douteux, d'ignorans moines, allant plus loin que les évangélistes, et s'écartant de la simplicité admirable de leurs récits, se sont jetés dans le vague des invraisemblances les plus outrées.

La montagne des Oliviers est composée de trois éminences très-distinctes qui se nomment, la première à gauche, *Viræ galileæ*, la seconde, placée au milieu, de *l'Ascension*, et la troisième à droite, du *Scandale*. Cette dernière dénomination vient, dit-on, de ce que Salomon avait fait construire sur cette élévation un temple dédié à Baal et une maison de prostitution. La montagne est crayeuse, rapide, plantée de quelques bouquets de grenadiers, d'oliviers et de mûriers. Son sommet est couronné par une mosquée à côté de laquelle, dans une grande cour circulaire, s'élève une chapelle ronde où les latins célèbrent la fête de l'Ascension. Une pierre d'un pied et demi carré, enchâssée dans du marbre sur le pavé de la chapelle, montre l'empreinte assez incertaine d'un pied nu, et la tradition veut encore que ce soit celui de Notre-Seigneur le jour où il s'éleva au ciel.

Si, du sommet de cette montagne sacrée, on dirige ses

regards vers l'occident, l'étendue entière de Jérusalem vient composer de nouveau un de ces spectacles animés dont le prestige ne se rend point avec des paroles. Le torrent desséché du Cédron, la ligne droite tracée à l'est par les remparts crénelés; la porte Dorée, le parvis et la grande mosquée, remplissent le premier plan. Plus à droite se dessinent le palais de Pilate, le Prétoire et la maison de sainte Anne, dont l'emplacement est occupé par une église ruinée. A gauche, on découvre celle de la Présentation avec sa coupole. A l'autre extrémité occidentale, on aperçoit encore les deux dômes du Saint-Sépulcre, les tours de David; et, dans le fond, les arides montagnes de Thérébinthe par lesquelles arrivent les pélerins. Si l'on porte ensuite la vue vers l'orient, au-dessous du large rideau formé par les monts de l'Arabie, l'œil embrasse à la fois plusieurs collines jaunes et ondulées, séparant Jérusalem de la mer Morte, dont quelques parties, colorées de l'azur le plus vif, contrastent avec les eaux du Jourdain qui serpente comme un léger fil d'argent. Enfin, au midi, on suit à l'horizon les courbures multipliées des collines de Bethléem, et au sud-est le paysage se termine par une élévation en forme conique qui, rappelant sans doute quelque belliqueux souvenir, porte le nom de mont des Français.

En revenant de cette excursion, nous avons visité un vaste emplacement souterrain divisé en cellules destinées sans doute à d'anciennes sépultures. Continuant à descendre, nos guides nous arrêtèrent devant les tombeaux extrêmement curieux d'Absalon, de Josaphat et de saint Zacharie, qui, taillés dans un rocher de marbre, ne manquent ni de grandiose ni d'une certaine élégance.

Après avoir franchi le Cédron et remonté vers la ville en longeant les remparts, près de la porte Dorée par laquelle Notre-Seigneur vint à Jérusalem le jour des Rameaux, nous sommes rentrés par la porte de Saint-Étienne. Ayant donné un

coup-d'œil à la seule antiquité des Juifs, l'immense piscine probatique qui en est tout près, nous allâmes visiter les ruines de l'église de Sainte-Anne, bâtie sous le règne de Constantin, au lieu même de la demeure de cette sainte. De-là, nous dirigeant vers la maison du Cyrénéen, on nous apprit que nous nous trouvions dans *la Voie Douloureuse*: on nomme ainsi les rues que parcourut Jésus-Christ portant la croix, en se rendant de chez Pilate au lieu de son supplice. Elle commence à un escalier qui conduisait chez le gouverneur, et qui, apporté depuis à Rome, y est vénéré sous le nom de *Scala sancta*. L'espace qu'il occupait est muré aujourd'hui.

Continuant à gravir cette première rue, on arrive :

1°. A l'entrée de la cour de Pilate, où se trouvent le Prétoire et une étroite prison qu'on prétend être la même où Notre-Seigneur fut enfermé.

2°. A un portique où l'on voyait encore écrit, il y a peu d'années, les mots : *Ecce Homo*. Au premier coude de la rue on retrouve un reste de colonne couché, où le Sauveur succomba sous le poids de la croix.

3°. A la maison de Lazare et à celle du mauvais riche.

Tournant à droite, on parcourt en montant les autres stations qui sont indiquées par une pierre, un tronçon ou un chapiteau de colonne, incrustés dans les murs des maisons. Enfin la direction des nouvelles rues fait perdre près du Saint-Sépulcre la trace de *la Voie Douloureuse*.

Il est facile de juger, par la seule inspection du terrain, que la grande scène de la passion s'est passée sur un espace très-circonscrit; que le Golgotha n'est guère élevé que de cent cinquante à cent soixante pieds, à compter du lieu le plus bas de la ville, le parvis de la mosquée d'Omar, par exemple; et que le Calvaire proprement dit n'était qu'une simple proéminence de vingt-cinq à trente pieds au-dessus du Golgotha. L'emplacement du crucifiement et des trois croix n'occupant guère

non plus que dix-huit à vingt pieds carrés, il est à regretter que le marbre ait nivelé et égalisé tous les contours d'une enceinte sacrée, qu'il dérobe ainsi aux regards, et qu'au lieu d'une dépense énorme, on ne se soit pas contenté d'une forte grille pour empêcher qu'on n'enlevât les pierres. Sa conservation dans toute sa simplicité primitive lui eût attaché, sans contredit, un bien plus haut degré d'intérêt.

Après six grandes heures d'une marche continuelle, nous rentrâmes au couvent des Franciscains vers cinq heures trois quarts.

Le lundi, 21 mai, à la pointe du jour, nous partîmes pour Bethléem, en sortant par la porte des Pélerins et longeant la piscine de Bersabée. Le chemin que nous suivîmes était dans le plus mauvais état, et la campagne plantée de quelques oliviers isolés çà et là sur un terrain rocailleux et de couleur rougeâtre. Le long de cette route se trouvent une ruine moderne, appelée cependant le tombeau de Rachel, et le couvent de Saint-Jérôme, semblable à une lourde forteresse vis-à-vis de laquelle s'élèvent de beaux oliviers. En approchant de Bethléem, qu'on découvre près d'une demi-lieue avant d'y parvenir, le terrain, devenu crayeux, est cultivé et ombragé d'une foule de figuiers nains dont le fruit exquis, nous dit-on, est très-recherché. Ce village où nous n'arrivâmes qu'après deux heures de marche, bâti sur le penchant d'une colline, jouit d'un air très-pur, et est entouré de nombreux jardins soutenus de murailles, afin d'empêcher les éboulemens. Bethléem paraît comme gardé par le couvent qui le domine à deux cents pas sur la gauche, et qui, comme celui de Saint-Jérôme, offre l'aspect d'une forte citadelle. C'est dans les champs de cette pastorale contrée, patrie de l'opulent Booz, que se passa le si touchant épisode de Ruth et de Noémi.

Prévenus la veille de notre arrivée, les religieux de Bethléem nous reçurent avec la plus aimable cordialité dans leur établis-

sement qui est immense, mais dont l'église principale est abandonnée. Elle est cependant encore très-remarquable par la beauté de ses colonnes dont l'architecture indique au connaisseur le passage assez sensible des arts des Romains, à ceux du temps des empereurs du Bas-Empire, et par les restes de mosaïques colossales qui représentaient des figures de saints. La charpente de l'édifice est unie et en bois de cèdre; l'église moderne, bien moins grande et imposante, est partagée entre les Latins, les Grecs dont la chapelle est la plus richement ornée, les Arméniens et les Abyssins. Un escalier obscur et étroit, de quinze à vingt marches, conduit de cette église au lieu de la crèche devenue aujourd'hui un léger enfoncement en demi-cercle sous un autel; plusieurs lampes l'éclairent, et, au milieu du marbre blanc dont elle est pavée, on voit incrustée une étoile d'argent avec ces mots : *Hìc, de virgine Mariâ, Jesus-Christus natus est.*

Le plafond de la grotte est formé par la pierre même; les côtés sont ornés de tentures ainsi que de tableaux dont aucun ne m'a paru remarquable. Vis-à-vis de la crèche on montre le local où la mère Vierge se reposa après l'enfantement divin. A quelques pas on indique le lieu où les bergers adorèrent l'enfant nouveau-né, et celui où les mages lui offrirent l'or, l'encens et la myrrhe. Chacun de ces emplacemens est consacré par un autel spécial. Dans le corridor que l'on suit pour sortir de l'église, on voit les tombeaux de sainte Eusébie et de sainte Pauline, sa fille, dames romaines attirées à Jérusalem par leur piété, et de saint Jérôme qui, comme on sait, tint long-temps une école dans cette ville.

Après avoir visité ces vénérables cryptes, nous montâmes sur le haut de la terrasse du couvent d'où l'on jouit d'une vue assez étendue, qui plane à l'est sur la mer Morte vers laquelle le terrain descend en talus avec des mamelons qui forment de petites collines. Le mont des Français, que l'on découvre de la

montagne des Oliviers, reste au sud-est de Bethléem, dans la direction du jardin des Pasteurs qui appartenait aux chrétiens latins; mais les Grecs viennent récemment de l'obtenir des Turcs, à la faveur d'un peu d'argent et de quelques bassesses. Avec ces deux moyens fréquemment employés par eux, ils arrachent insensiblement aux Latins les monumens les plus vénérés qu'une longue possession n'a pu leur garantir [1].

Le mardi, 22 mai, à sept heures du matin, M. l'abbé Desmazure nous réunit au Saint-Sépulcre, où il célébra les saints mystères à l'intention de ma famille. Après la messe que je servis avec l'officier du bord qui m'avait accompagné, il improvisa un discours plein d'éloquence et de force sur la vérité de la religion et sur la manière de la bien pratiquer. Revêtu de magnifiques ornemens qu'on assure avoir été donnés par saint Louis lui-même (ce dont il est permis de douter à cause de leur trop belle conservation), et placé en dehors du saint-tombeau, il paraissait inspiré à la fois par l'esprit des apôtres dont il avait l'aspect vénérable, et par la sainteté de ce lieu, témoin de tant de prodiges... Il bénit ensuite les croix et les chapelets achetés la veille à Bethléem, et, sortant de l'église, nous l'accompagnâmes dans tous les endroits du Calvaire célèbres dans l'Évangile. Nous visitâmes aussi les misérables cellules des religieux qui tour à tour se consacrent à la garde et à l'entre-

[1] Après avoir visité tout ce qu'il y avait de curieux à Bethléem, on nous servit un déjeuner fort copieux composé d'œufs et de mouton rôti, et, aussitôt après, les religieux permirent aux nombreux marchands de chapelets, adroits filous pour la plupart, d'entrer dans un des vastes vestibules du couvent. Mes jeunes compagnons passèrent près de deux heures à se pourvoir de croix, de chapelets et de coquilles sculptées qu'ils destinaient à leur famille. Pendant cet intervalle, j'allai parcourir la campagne auprès de la fameuse citerne de David, qui avait douze ouvertures, d'où je pris une vue de Bethléem. Vers une heure, nous nous remîmes en route pour Jérusalem, où nous arrivâmes à trois.



tien du Saint-Sépulcre. On ne peut se figurer rien de plus infect, de plus humide, de plus incommode que ces demeures qu'on ne peut obtenir des Turcs de rendre moins insalubres. La santé des moines n'y résiste guère plus de trois à quatre mois après lesquels d'autres gardiens viennent y consommer le même sacrifice, y montrer la même résignation. Leur soin est d'entretenir les lampes, les marbres, les tableaux, les fleurs de la tombe sainte, au pied de laquelle, venant s'y prosterner à plusieurs heures du jour et de la nuit, ils déposent, espérons-le du moins, le tribut de leurs peines et de leur affliction.

Cette fois nous n'échappâmes point à l'impôt prélevé par le Turc commis à la garde de l'église. Humiliante obligation à laquelle il faut ajouter l'étrenne du drogman du couvent, celle du Grec chargé des clefs, celle du janissaire qui vous accompagne, etc., etc. A Jérusalem, comme à Rome, on ressent à chaque pas la douleur de voir spéculer sur tout ce qui tient à une religion qui commande la pauvreté et le désintéressement.

Après cette pieuse matinée, nous allâmes visiter à une demi-lieue de la ville, au nord, les tombeaux des rois, dont la vue excite le plus haut intérêt, quoique rien ne puisse indiquer l'époque précise de leur construction ni les personnages à qui ils furent destinés. D'après une frise très-bien conservée, il est facile néanmoins de conjecturer que leur origine ne remonte guère au-delà du siècle de Constantin. Une enceinte carrée, taillée dans le roc, se présente d'abord à la profondeur de dix à douze pieds; puis une espèce de péristyle élégamment sculpté, donnant issue à une ouverture dans laquelle on ne parvient qu'en rampant, et qui conduit à plusieurs salles souterraines où des tombeaux vides sont rangés à droite et à gauche. Les chambres communiquent de l'une à l'autre par des portes assez basses, fermées autrefois avec la pierre même, ayant des panneaux sculptés et des gonds d'une seule pièce, ce qui a dû exiger une grande dextérité et un prodigieux travail pour les détacher du

rocher. Ces portes gissent toutes par terre, quelques-unes dans un état de conservation surprenant. Comme je l'ai déjà dit, il est difficile d'assigner, par le genre de sculpture qui n'est ni grec, ni romain, ni par les traditions historiques, l'époque à laquelle ces monumens ont été élevés; mais on peut affirmer qu'ils ont nécessité une trop considérable dépense pour n'avoir pas été érigés à de puissans princes. On assure qu'on n'a jamais trouvé d'ossemens dans ces sépultures.

Le scheick Abougos (ou *Abou-goch*) qui commande à tous les Arabes de la Syrie, et habite ordinairement le village de Jérémie, nous attendait au couvent, où nous le trouvâmes à notre retour. Il nous adressa des questions multipliées sur l'état actuel de la France, et sur *le général-en-chef Bonaparte*, contre lequel il avait servi en Égypte. En payant un sincère tribut d'éloges à la valeur française, il nous montra avec orgueil deux cicatrices des blessures qu'il avait reçues de nos soldats. Nos armes à piston excitèrent surtout au dernier degré sa surprise, et après les avoir examinées, essayées durant une demi-heure, il finit par nous les demander. Je satisfis avec empressement un désir qui plaçait si haut dans son esprit la supériorité de notre patrie sur tout ce qu'il pouvait imaginer de plus prodigieux.

Toujours guidés par l'infatigable abbé Desmazure, nous sortîmes de nouveau de Jérusalem à trois heures, par la porte de Sion (la plus au sud), et nous visitâmes la maison de Caïfe, aujourd'hui un couvent d'Arméniens, puis celle d'Anne, dont la cour offre un olivier auquel on prétend que fut attaché Notre-Seigneur pendant qu'on délibérait sur son sort. Nous passâmes aussi par *la porte de Fer*, ouverte à la voix de l'ange qui allait délivrer saint Pierre de sa prison. Mais ces lieux sont médiocrement intéressans à visiter, la ville moderne ayant tout recouvert, et n'ayant laissé que la tradition des monumens qu'ils occupèrent.

23 mai, mercredi.

A six heures du matin, nous allâmes voir la fontaine de *la Madone,* canal souterrain dans lequel on descend par plusieurs marches. On prétend qu'il communique à la fontaine de Siloë (située à quelques minutes plus bas) également dans la vallée de Josaphat. Leur eau est d'une qualité parfaite. Le village de Siloë ne forme qu'un amas de chétives maisons, bâties sur des rochers, à environ un quart de lieue, dans le S. E. de Jérusalem.

Lorsque nous revînmes au couvent de Saint-Sauveur, nous trouvâmes tous les religieux disposés à se rendre au mont des Oliviers, où ils devaient passer la nuit sous des tentes, afin de pouvoir célébrer dès le point du jour la fête de l'Ascension, au lieu même où dix-huit siècles auparavant ce grand mystère s'était opéré. Nous leur promîmes d'aller les y rejoindre de grand matin.

24 mai, jeudi.

Nous partîmes en effet vers trois heures avec l'abbé Desmazure, et, sortant de Jérusalem par la porte Saint-Etienne, nous gravîmes la montagne des Oliviers en même temps qu'une foule de pieux pélerins, latins, grecs, maronites, etc. Nous avions à peine atteint le sommet, que le soleil, précédé par un magnifique crépuscule, apparut sur les hautes montagnes d'Arabie, vint dorer de ses premiers feux la chapelle de l'Ascension, et éclairer successivement toutes les parties de la Ville-Sainte sur laquelle se projetait l'ombre allongée du mont des Oliviers. De légères vapeurs blanchâtres s'élevaient encore des eaux du Jourdain et de la mer Morte; l'astre rayonnant les eut bientôt dissipées, et laissa entrevoir leurs flots d'azur, parsemés d'une teinte d'or et d'argent.

Insensiblement toute la cour, dont la rotonde de l'église est environnée, se remplit des fidèles de diverses sectes, et d'un

grand nombre de Turcs attirés par la curiosité, ou plutôt pour maintenir le bon ordre. Les Arméniens et les Cophtes officiaient devant un autel très-simple, élevé sous une tente. Celui des Grecs offrait un singulier contraste par sa richesse; les ornemens des papas montraient surtout une rare magnificence. Les uns et les autres psalmodiaient leurs cantiques d'un ton nasillard. Les latins, enfermés dans la rotonde, privilége qui leur est exclusivement réservé, chantaient la grand-messe, et chaque procession venait tour à tour se prosterner devant la pierre sur laquelle est empreint le pied de Jésus-Christ. Les Turcs fumant leur pipe, ou prenant du café, regardaient avec indifférence ces diverses cérémonies qui avaient un caractère particulier très-remarquable par ce mélange de costumes et de rites différens; mais du moins c'était vers un seul et même Dieu que s'élevaient ces prières en diverses langues.

Placés au haut des murs qui entourent la cour de l'église, nous attendions que la messe fût achevée. Les pères nous cédèrent alors la chapelle, où l'abbé Desmazure célébra de nouveau le saint sacrifice qu'il termina par une pathétique exhortation. Nous regagnâmes ensuite le couvent vers huit heures pour songer aux préparatifs de notre départ, et tracer à la hâte ces lignes qui devaient fixer le souvenir de tout ce que j'avais vu ou ressenti. Je ne les terminerai point sans ajouter quelques réflexions nées pendant mon séjour à Jérusalem, et qui serviront à en compléter pour moi le tableau moral.

Le commerce de cette cité m'a paru nul, et sa population, peu industrieuse, se borne à satisfaire les premiers besoins de la vie, à cultiver quelques champs de blé, un peu de tabac et de coton, un petit nombre d'oliviers, dont l'huile détestable annonce l'enfance des arts mécaniques, à élever des troupeaux et à trafiquer sur des objets de piété. Les couvens entretiennent une grande partie des habitans qui cherchent à s'y rendre utiles. Les religieux n'ont pas de revenus particuliers; leurs ressour-

ces proviennent des aumônes et des legs bien moins abondans aujourd'hui qu'autrefois. Ils ont dans chaque pays de l'Europe un d'entre eux, nommé leur commissaire principal, chargé d'exciter la dévotion des fidèles et d'en recueillir les fruits. Toutefois, l'Espagne n'envoie presque plus rien; Naples et la Sicile sont également d'une faible ressource; et, chose étonnante! Rome n'accorde plus de secours depuis long-temps. Le Portugal, Malte, surtout la France, moins refroidis, sont les meilleurs et pour ainsi dire les uniques soutiens de la Terre-Sainte; mais leurs dons sont insuffisans : de sorte que le couvent latin est grevé, dit-on, de près d'un million de dettes vis-à-vis des Turcs. Celui des Grecs, ruiné par la révolution de leur malheureuse patrie, est encore aujourd'hui très-obéré. Les recettes diminuant ainsi dans une proportion plus considérable que les dépenses, les dettes s'accumulent, et il est à craindre qu'un jour, assez peu éloigné, lorsque les derniers moyens (la vente des objets sacrés) seront épuisés, les religieux ne soient forcés d'abandonner le Saint-Sépulcre et la Terre-Sainte.

Le gouvernement turc le verrait à regret, à cause des bénéfices qu'y trouve cette partie de son empire. Il ne presse donc pas le remboursement du capital. Mais il se pourrait qu'un pacha ambitieux voulût un jour se l'approprier, et alors les pères seraient totalement dépouillés de ce que possède leur établissement. Autrefois les religieux qui se consacraient à vivre dans la Terre-Sainte, y apportaient presque toute leur fortune. Il n'en est plus ainsi : il ne vient guère en Palestine que des moines de basse extraction, qui non-seulement ne possèdent aucun moyen d'existence, mais la cherchent aux dépens du couvent. Leur ignorance et leur peu de réserve sont portés à un degré inouï. Nous les avons entendus nous adresser les questions les plus absurdes sur ces lieux saints dont l'histoire leur est bien moins connue qu'à nous, officiers de marine, qui y venions pour la première fois. Ils se permettaient égale-

ment de railler de la manière la plus choquante les cérémonies et les rites des autres communions. En général, sur les quarante religieux que nous avons trouvés à Jérusalem, il en est à peine dix ou douze, d'après l'aveu de ceux qui ont appris à les connaître, qui soient au niveau des respectables obligations qu'ils se sont imposées. Hors l'abbé Desmazure, qui vient d'être nommé récemment commissaire-général pour la France, et qui a apporté plus de 150,000 francs au couvent dans son dernier voyage, il n'y a pas un seul Français ; tous sont Italiens, Espagnols ou Maltais. Les femmes, à notre surprise, entrent au couvent sans difficulté, et ne m'ont pas paru y conserver constamment les règles de la convenance. Ce monastère est devenu comme une petite ville, où chacun a sa maison à part, ne se réunit aux autres qu'aux heures des repas et des prières, et fait ensuite ce que bon lui semble. La liberté y est absolue pour tout le monde; l'esprit s'afflige néanmoins de ne pas y trouver habituellement la tolérance, la réserve, le recueillement, la décence même, qui caractérisent la véritable piété. Mais, à Jérusalem, les hommes m'ont semblé au-dessous des choses. Ne s'occupant que de personnalités, leurs moyens se perdent dans une multitude de niaiseries ou de faiblesses. A Rome, au contraire, tout paraît en harmonie quant aux cérémonies du moins, et aucune de celles que j'ai vues dans la cité de David, n'offre un si beau, un aussi imposant spectacle que la bénédiction papale *urbi et orbi*, donnée de l'immense dôme de Saint-Pierre.

Parmi les charges du couvent, l'article *des avanies* n'est pas celui que les Turcs exploitent avec le moins d'avantages. Leur moyen le plus ordinaire de se procurer de l'argent est d'arrêter, sous le premier prétexte, un grec ou un latin, placé sous la sauve-garde des religieux. Jeté en prison, injurié, menacé de la bastonnade, le malheureux crie vainement à l'injustice. Il n'est point écouté, et il implore alors la pitié des moines qui se voient forcés de traiter avec le gouverneur, quelquefois

même avec le simple janissaire, de la liberté du prisonnier. Si le pacha est informé de l'événement, il prononce le mot de justice, promet de punir, mais se borne là, et, au premier besoin d'argent, l'avanie recommence. Les Turcs ont même poussé quelquefois l'impudence jusqu'à arrêter ainsi des religieux dans leur voyage à Jérusalem ou d'un couvent à l'autre, ce qui les oblige à une continuelle réserve, même dans leurs promenades, distractions auxquelles ils n'osent se livrer que rarement. Le gouverneur envoie fréquemment dans l'année demander des étrennes de mille à douze cents piastres (quatre à cinq cents francs). Tantôt c'est pour marier sa fille ou acheter une belle esclave, tantôt pour faire un bel enterrement à l'un de ses parens. Le supérieur accourt, proteste de sa pauvreté, et s'estime heureux d'obtenir un léger rabais, dont le gouverneur qui l'a prévu d'avance, en basant sa demande là-dessus, se fait un très-grand mérite à ses yeux. Si une révolte populaire éclate, ou en cas de peste, les moines se renferment dans leur couvent qui pourrait soutenir un siége au besoin. Un pourvoyeur de confiance est chargé alors d'ajouter à tout ce qui manque aux approvisionnemens dont ils sont toujours munis.

Malgré les nombreuses invasions dont Jérusalem a été la victime, on retrouve encore dans la nouvelle ville les traces et la position de l'ancienne, indiquées par les auteurs les plus reculés. Cependant, comme elle était infiniment plus peuplée autrefois (au temps de Titus, par exemple), il est probable qu'elle s'étendait beaucoup vers le nord, dans la direction de la grotte de Jérémie et du tombeau des Rois. Bornée au sud par la vallée de Sion, à l'est par le Cédron, à l'ouest par une chaîne de rochers, elle n'a pu prendre d'accroissement successif que du côté que je viens d'indiquer, et où l'on voit encore des vestiges de murs antiques. On a néanmoins beaucoup de peine à se persuader, d'après les localités, que Jérusalem, dont la population est tout au plus aujourd'hui de douze à quinze mille

habitans, ait pu en renfermer plus d'un million à l'époque où Titus en fit la conquête. L'eau manquant partout, il est douteux que l'agriculture soit parvenue à y faire produire autre chose que des grains. Je n'ai pas aperçu un seul jardin dans ses environs. Sa position géographique se refuse à admettre que le commerce y ait attiré une aussi immense population. On est donc embarrassé d'expliquer et de croire ce qu'en rapportent les historiens contemporains, à moins qu'au temps des irruptions des Perses, des Romains ou des croisés, la plupart des villages de la Palestine ne se soient réfugiés dans la ville la plus forte du pays, pour se soustraire au joug du conquérant.

Ainsi que je l'ai exprimé plus haut, les objets de foi sont infiniment trop multipliés à Jérusalem. Les pélerins venus dans cette ville depuis le VIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe, guidés par la piété, mais en même temps remplis pour la plupart d'ignorance et de superstition, ont cru voir dans chaque amas de décombres les lieux ou les édifices mentionnés par les apôtres dans la vie de leur divin maître. Ils les ont signalés à ceux qui leur ont succédé, afin d'exciter la curiosité, et, de proche en proche, ces relations apocryphes ont acquis un tel caractère d'authenticité, qu'il n'a plus été permis de les révoquer en doute. Mais, sans encourir le danger d'être taxé d'incrédulité, ne doit-on pas déplorer hautement que, dans une contrée si empreinte de prodiges et de souvenirs, on donne des armes contre ce qui est véritablement de tradition religieuse, en descendant à des détails puérils, et voulant attacher du prix à des ruines qu'ont dû rendre plus qu'incertaines les nombreuses guerres, les démolitions et les reconstructions fréquentes dans un pays tel que la Turquie, où les édifices survivent rarement à ceux qui les ont élevés.

Dans la ville actuelle, bâtie en 1534 par Soliman, fils de Sélim, ainsi que le disent toutes les inscriptions placées sur les portes, hors quelques assises des remparts de l'est, et de ce

qu'on nomme le Château des Pisans (tours de David), constructions certainement romaines, on ne retrouve absolument rien de ces temps antérieurs au christianisme, pas même dans le Saint-Sépulcre, où tout ce qui est le plus antique date de Constantin.

L'église, comme nous l'avons fait observer, est petite, ornée avec peu de goût et de magnificence. Il n'en est pas dans les petites villes d'Italie, même de France, qui ne soit infiniment mieux décorée. A la vérité, le marbre y est prodigué, mais sans élégance. Je n'y ai pas remarqué un seul tableau passable, pas une statue, pas un autel, qui annoncent le travail d'un artiste. Combien ne serait-il pas préférable de voir cette église telle que l'édifièrent les premiers chrétiens?

Je n'ajouterai qu'une vérité pénible à émettre, c'est que la rivalité des moines grecs et romains a plus fait de tort à l'église du Saint-Sépulcre, qui nous appartenait presque exclusivement autrefois, que toutes les vexations turques. Ces religieux s'emparent des chapelles des latins, les démolissent, rebâtissent à leur guise, et n'aspirent à rien moins qu'à devenir seuls possesseurs des Saints-Lieux. La protection toute-puissante de la France arrêtait autrefois ces fâcheuses déprédations. Aujourd'hui, ses mandataires en Orient ne paraissent plus vouloir s'en mêler. On sacrifie des intérêts qui armaient jadis l'Europe chrétienne, à ceux de la politique, devenus plus importans de nos jours, et les doléances des religieux, tous étrangers à notre nation à la vérité, demeurent sans réponse et sans appui. De sorte que, si cet état se prolonge, il est impossible que les couvens, privés de protecteurs comme de secours pécuniaires, puissent se soutenir long-temps encore. Mais, s'il serait douloureux pour des Français d'apprendre que les objets de leur piété et de leur vénération sont passés en d'autres mains, les chrétiens latins n'en pourraient accuser que leur refroidissement et leur apathique indifférence. Pour moi, étran-

ger à la diplomatie, ne blâmant pas ce que je ne puis approfondir, je forme, avec la franchise d'un militaire, le vœu que le fils de saint Louis, le Roi très-chrétien, jette un regard de commisération vers cette terre sacrée que Godefroy et saint Louis ont en quelque sorte rendue l'apanage de la France, l'un par le souvenir de ses victoires, l'autre par l'exemple de ses vertus et de la plus héroïque résignation.

26 mai, vendredi.

J'avais fait la veille mes adieux aux deux supérieurs, en leur témoignant notre profonde reconnaissance pour leur cordial accueil, et les priant d'accepter une faible aumône qui dédommagerait le couvent de la dépense que notre séjour avait occasionée. Nous nous séparâmes en nous serrant la main avec cette émotion qu'éprouvent des personnes qui probablement ne doivent jamais se revoir. Ils nous promirent de ne pas nous oublier dans leurs prières; nous les assurâmes de notre constant souvenir et nous nous préparâmes à monter à cheval. Vers les onze heures, sortant en silence de la Sainte-Cité, nous la saluâmes pour la dernière fois. Au détour du chemin où elle disparaît aux regards, je m'arrêtai par un mouvement involontaire, comme pour lui adresser un éternel adieu. Puis nous précipitâmes notre marche, afin d'abréger nos regrets [1].

[1] Ainsi qu'on l'a vu déjà, le pays près de Jérusalem est d'une désolante aridité; tout y est inculte, désert, couvert de rochers. A trois heures, nous nous arrêtâmes au même lieu qu'en venant, pour donner du repos à nos montures, et, à six, nous quittions la montagne pour entrer dans la plaine de Saron. A sept heures nous arrivâmes à Rama, qu'on apercevait de plusieurs lieues. Le janissaire qui nous précédait toujours nous ayant quittés quelques instans, des enfans turcs nous assaillirent dans les rues, et nous lancèrent des pierres, dont l'une atteignit à la tête un des jeunes élèves de la marine; mais quelques

Page 20.

Il est à regretter que l'exploit qui a donné lieu à la représentation figurée sur le tombeau d'Arnold de Comps.....

Le lecteur est peut-être surpris de voir qu'après avoir attribué, suivant le texte de l'inscription, le monument que repré-

soins le rétablirent bientôt de cette blessure, qui aurait pu être très-grave.

Le père Th..., qui n'avait pas laissé dans notre esprit une opinion avantageuse de son aménité, ne nous accueillit pas mieux à notre retour qu'à notre premier passage........ *Questa venuta mi dispiace molto!* s'écria-t-il en nous revoyant. Il est vrai que ne nous étant annoncés que pour le lendemain, sa mauvaise humeur provenait peut-être de l'impossibilité où il se trouvait de nous bien recevoir. Quoi qu'il en soit, il réserva probablement pour une meilleure occasion les pigeons, les poulets, les légumes secs dont sa basse-cour était pleine, et qui excitaient la convoitise de mes jeunes compagnons. Mais, en Syrie, la bonne chère est la jouissance dont il faut le moins s'occuper, et nous nous contentâmes à toute force de trois œufs durs, comme le père Th... nous y avait habitués, de quelques olives, et du plus mauvais vin qu'on puisse boire. Après une nuit aussi triste que le repas qui la précédait, nous quittâmes Rama à six heures du matin, ne pouvant conserver un souvenir reconnaissant de la réception peu évangélique du père supérieur. M. D...., chez lequel nous arrivâmes à dix heures et demie, nous en dédommagea par l'accueil le plus franc, le plus obligeant; et, après un copieux déjeuner, vers une heure, j'eus la satisfaction d'apercevoir à l'horizon notre corvette, qui arrivait sous toutes voiles de Caïffe, où je l'avais envoyée à cause de la sûreté de son port. Empressé d'éviter à M. D.... l'embarras de nous loger tous, nous nous embarquâmes à cinq heures et demie dans nos canots, et nous rejoignîmes *la Victorieuse*, sans qu'aucun fâcheux accident fût venu troubler la complète satisfaction que nous éprouvâmes tous dans ce voyage de Jérusalem, qui réalisait, pour la plupart d'entre nous, des vœux et des rêves formés depuis notre enfance.

sente la planche XV à Arnold de Comps, nous plaçons néanmoins cette planche en regard de la notice sur Guérin. Voici les motifs qui nous ont déterminé :

1°. L'existence d'Arnold de Comps et celle de Guérin sont également problématiques : nulle raison, par conséquent, d'attribuer à celui-là ce qui peut s'appliquer à celui-ci.

2°. Il existe un premier monument, figuré planche III, à la mémoire d'Arnold de Comps, et il y aurait eu double emploi à son égard (ce qui, à la rigueur, est possible), tandis que nous ne connaissions point de tombeau en l'honneur de Guérin.

3°. Si le nom d'Arnold de Comps est inscrit sur ce monument, les armes de Guérin se trouvent au bas : il y a donc présomption égale des deux côtés. Préfère-t-on attribuer le monument au premier? Il existera une contradiction choquante entre la légende d'Arnold : *Regni tranquillitas, parta* CONSILIO, et l'exploit sanglant dont il serait l'auteur, ainsi que l'inscription : *Non est crudelis, qui crudeles* JUGULAT. Déterminé par l'identité des armes de la planche XV avec celles de la famille de Guérin, nous pensons que c'est à sa mémoire que ce monument est consacré, et que si le nom d'Arnold de Comps s'y trouve rappelé, c'est pour établir entre ces deux Grands-Maîtres une analogie dont l'obscurité des temps nous dérobe les motifs. Au surplus, il est probable que l'inscription ne nous est point parvenue entière, et que les mots qui manquent auraient expliqué cette énigme.

Cependant, commandé par le sens littéral, nous avons placé l'interprétation à la fin de la notice sur Arnold, sauf au lecteur à recourir à la planche XV pour la conférer avec le texte des inscriptions, s'il aime mieux croire qu'en réalité le tombeau est un monument élevé par Guérin à la mémoire d'Arnold de Comps : opinion qui ne laisse pas que d'être jusqu'à un certain point vraisemblable.

PAGE 53.

La maison des Hospitaliers, transférée à Margat, une de leurs forteresses, après la prise de Jérusalem, fut établie à Saint-Jean-d'Acre.

Margat ou Margath (en latin *Marathus*, Moreri, tom. V, fol. 122) n'est plus maintenant qu'un village, situé entre Tripoli de Syrie et Hama. « Son château et forteresse en la province de Valinie, ajoute Naberat (*Histoire de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem*), jouxte le fleuve de Valinie, et est situé sur une haute montagne, distant de la ville et de la mer d'un mille, à huit journées de Ptolémaïde et quatorze d'Antioche. »

Enfin à l'horizon, sur un blanc promontoire,
Paraît Ptolémaïs, puissante dans l'histoire,
Formidable cité dont le vaste contour
A chaque angle saillant fait surgir une tour;
Ses murs, dont les canons bordent la haute cime,
Ont pour base le roc et pour fossé l'abime [1].

« Ptolémaïs, Ptolémaïde, autrefois appelée Acon [2], Acre, ensuite Saint-Jean-d'Acre, était, dit Naberat, une ville très-célèbre de la province de Phénicie, dans la tribu d'Azer, sur les confins de la Palestine. Elle est bâtie à l'occident d'une vaste plaine, à quatre milles du Mont-Carmel et du château Lambert, et à trente-six milles de Jérusalem. La ville était

[1] *Napoléon en Égypte*, chant VI, p. 134.

[2] Strabon l'appelle Ace, les Hébreux Haco, et les Turcs Acca. (*Moreri*, t. I, fol. 76.)

édifiée en forme triangulaire, ajoute Moreri, s'avançant dans la rive de la mer qui baignait ses murailles; de l'autre côté, était la terre ferme vers l'orient, fortifiée de deux très-fortes murailles, éloignées l'une de l'autre d'environ cinquante pas. A la première, vers le levant, était une tour très-grosse et très-forte, appelée la *Tour du Roy*, et à la pointe du milieu de cette muraille était une autre tour, connue de tout temps sous le nom de *Maudite;* le long des murs, il y avait plus de trente autres tours. Elle avait un port assez étroit, formé en partie du fleuve qui sort du pied du Mont-Carmel. »

« Nous arrivâmes avec peine, dit M. le comte Auguste de Forbin [1], au petit port de Saint-Jean-d'Acre (6 novembre 1817).

» Les murs élevés du môle sont tombés d'une manière inégale; quelques pans, couverts de créneaux, demeurent encore debout. Nous entrâmes par une brèche pour éviter les brisans qui couvraient d'écume cette jetée, ouvrage des croisés.

» Saint-Jean-d'Acre, l'ancienne Ptolémaïs, est entourée de hautes murailles, de fossés profonds; de nouvelles fortifications forment à présent une double enceinte, terrassée, flanquée de bastions. Elle se défend ainsi par les vieux remparts des chrétiens et les travaux récens des ingénieurs européens; sa forme est celle d'un demi-cercle appuyé sur la mer. Les vagues se brisent contre les tours qui garnissent le rivage.

» On trouve partout dans cette ville un mélange de ruines gothiques et de constructions modernes; ici une église entièrement détruite; là des cloîtres, un palais, un hôpital également abandonnés; plus loin une mosquée nouvelle, riche et élégante; des minarets dont la base sort du milieu des décombres; enfin le sérail, que des jardins en terrasse séparent des remparts; des sycomores, des orangers, les plus beaux palmiers

[1] *Voyage dans le Levant*, p. 69. Paris, 1819.

balancent gracieusement leurs cimes au-dessus de cet assemblage bizarre ; et cette vue tempère seule la tristesse et le dégoût qu'inspire le séjour de Saint-Jean-d'Acre.

» Les rues sont étroites et fangeuses ; les maisons, construites en pierre de taille, basses, écrasées, avec des toits plats et de petites portes, ressemblent à des prisons; de lourdes arcades établissent des communications entre les terrasses des différentes habitations.

» Huit à dix mille Turcs, Arabes, Juifs et chrétiens promènent, dans les rues de Saint-Jean-d'Acre, dans ses bazars infects, une tristesse sombre et farouche. »

Les noms de Ptolémaïs et d'Acon venaient, dit-on, de Ptolémée, roi d'Egypte, et de son frère Acon.

Cette ville fut reprise sur les Arabes par les chrétiens en 1104. En 1187, Saladin la leur enleva. Philippe-Auguste la reprit en 1191, et elle demeura au pouvoir des croisés jusqu'en 1291 que le sultan Melec Seraf l'emporta d'assaut, le 19 mai. Elle fut alors ruinée, ensuite rétablie. Elle est devenue maintenant presque un village. Son port, quoique autrefois un des plus beaux et des plus commodes de la Syrie, n'est plus propre à recevoir des vaisseaux. Les palais des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, des Templiers, etc., étaient, dit-on, très-remarquables.

On sait que Napoléon assiégea vainement Acre en 1798, et qu'après soixante jours de tranchée ouverte et plusieurs tentatives meurtrières, il fut obligé de s'éloigner le 21 mai. Acre était défendue par Achmet, pacha de Seide, et Djezzar-Paella, dit *le Boucher* ou *le Carnassier*, secondé par l'amiral anglais Sydney Smith.

Page 97.

Il convoqua un chapitre général à Césarée.

« La ville de Césarée, située le long de la mer, s'appelait autrefois, dit Moreri, la *Tour-de-Straton*. Hérode-le-Grand la rebâtit, la consacra à Auguste César, et donna à cette occasion de magnifiques spectacles au peuple. Désignée depuis comme la métropole de la Palestine, elle prit le nom de Flavie-Auguste-Césarée. Eusèbe et le prophète Agabe y prirent naissance. Plusieurs conciles se sont tenus dans cette ville célèbre qui a soutenu des siéges mémorables. »

Page 110.

Et les convoqua pour un chapitre général à Limisso.

« Limisso était située, dit Moreri (t. IV, fol. 980), sur la côte de l'île de Chypre, à environ seize lieues de Baffo, du côté du Levant méridional. Cette ville, qui avait un évêché suffragant de Nicosie, est presque ruinée. Plusieurs géographes la désignent comme l'ancienne Amathonte (*Amathus*), où Vénus avait un temple célèbre. Mais d'autres soutiennent que les ruines de cette ancienne ville sont à plus de deux lieues de Limisso. »

PAGE 113.

Odon de Pins, né, dit-on, en Provence, ou plutôt en Languedoc, descendait d'une illustre maison de la Catalogne.

La famille d'où était issu ce Grand-Maître (ainsi que Roger et Gérard de Pins), tire sa source de la maison princière et souveraine de Thann-Waldebourg, dont descendait Gausserand Ier, l'un des neuf barons de Catalogne, qui, tous Germains d'origine, aussi distingués par leur valeur que par leur naissance, entrèrent les premiers en Espagne pour combattre les Maures, sous Pepin, roi de France. Gausserand ou Galceran reçut alors la baronnie *de Pinos*, dont le nom, traduction espagnole de celui de Thann, s'était changé en *Pinibus* (latin) et *de Pins* en français. Cette baronnie était située au pied des Pyrénées, et la ville de Baga, bâtie par Gausserand Ier, en fut le chef-lieu.

A l'occasion de la mémorable victoire d'Urgel (768), Charlemagne obtint du pape que, pour perpétuer le souvenir des exploits des neuf barons, la province de Taragone aurait neuf églises cathédrales.

Odon de Pins, vingt-deuxième Grand-Maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, était petit-fils ou petit-neveu de Galceran III qui, ayant été fait prisonnier des Maures au siége d'Alméria, en 1147, fut, dit-on, miraculeusement délivré par saint Étienne, martyr.

« Le roi Aben Gumada (rapporte la Chronique des Maures), s'étant emparé de ce chevalier (désigné ainsi dans une vieille romance espagnole :

El valiente Galceran

De quien ya la fama sabe
Levantar glorioso bueto
Que por tierra y mar esparge [1], etc.),

exigeait pour sa rançon cent mille doubles d'or, cent pièces de soie de Thayr ou Tauris, cent chevaux blancs, cent vaches laitières et cent jeunes filles.

» Quoiqu'il parût impossible de remplir de telles conditions, les père et mère du captif (don Gausserand de Pins et dona Berengêle de Moncade) firent de tels efforts que le prix se trouva prêt à l'aide des vassaux de la baronnie de Pins, et ils l'envoyèrent par la route du port de Salon près de Taragone, pour le faire arriver de là à Grenade. Mais il n'était plus nécessaire d'acquitter la rançon du prisonnier; car, entre Taragone et le port de Salon, on rencontra Galceran en pleine liberté, ayant été soustrait à l'esclavage par le prince des martyrs saint Étienne, patron de la ville de Baga, aux prières duquel il s'était continuellement recommandé pour obtenir ce bienfait. Le saint lui apparut le dernier jour de sa prison, vêtu en diacre, environné d'une grande lumière, et disant qu'il descendait du ciel pour le secourir.

» Galcerand III de Pins donna alors une dot suffisante à chacune des cent jeunes filles pour les marier; de plus il distribua à ses vassaux les cent mille doubles d'or, les affranchit de plusieurs droits ou impôts, et céda à l'Église la moitié des dîmes qu'il recevait. »

Gérard de Pins, dont il a été question à l'article d'Hélion de Villeneuve (pag. 134), était fils de Bernard de Pins, que quelques auteurs ont cru frère d'Odon, Grand-Maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Il remporta une grande

[1] Le vaillant Galceran, dont la renommée se répand glorieusement sur terre et sur mer, etc.

victoire maritime, en 1321, sur Orcan, fils du sultan Othman, et, après avoir dispersé les débris de sa flotte, quoique numériquement supérieure à celle des chrétiens, il s'empara de l'île Episcopia, et fit passer au fil de l'épée tous les musulmans qui y furent pris les armes à la main.

Roger de Pins, vingt-huitième Grand-Maître, était fils d'Odon II. On conservait au château de Pins une bulle de ce chef des Hospitaliers, datée de Rhodes le 28 avril 1360, par laquelle il pourvoit Regot de Nicosa, son maître-d'hôtel et son écuyer, de la commanderie de Baudrac, dans le prieuré de Toulouse.

Les neuf barons, qui avaient des armes particulières, adoptèrent des emblêmes communs lorsqu'ils entrèrent en Espagne pour combattre les Maures. C'était une croix à bâtons égaux, portant sur l'une et l'autre de ses branches les quatre lettres S. P. Q. R., qui signifiaient, dit-on : *Sacrum populum qui redimet?* = *Sapientia patris quæ redemit.* La devise des Pins était : *Dieu et de Pins! Despues Dios la casa* de Pins. Cette maison porte encore pour légende : *L'un des neuf barons de Catalogne.*

Ce fut Galceran de Pinos qui forma en France, vers 1185, la branche de Languedoc [1].

Armes : de gueules à trois pommes de pin d'or. (On remarquera qu'on s'est trompé dans ce blason dessiné.)

[1] *Chroniques d'Espagne*, en catalan, par Michel Carbonel, p. 52. — *Histoire des Maures*, par Bleda, p. 367. — *Marinæus Siculus, de rebus Hispaniis*, IX, p. 371. — *Notice sur la maison de Pins.* — *Dictionnaire universel de la noblesse française.* — *Romancero general, Madrid*, 1604.

PAGE 118.

Il jeta les yeux sur l'île de Rhodes.

Rhodes, autrefois nommée *Dedan*, fut fondée, dit-on, par Phoronée, roi des Argiens, 740 ans avant Jésus-Christ. Nous emprunterons à M. le colonel Rottiers quelques extraits de sa description des environs de cette ville, dont « le nom, dit-il, lui a été sans doute donné à cause des rosiers qui, de tous temps, en ont couvert naturellement tous les champs en friche. Recueillir leurs fleurs, en extraire l'essence, et en faire des conserves, est encore aujourd'hui la principale occupation des femmes turques établies dans l'île. On la nommait d'abord *Ophiusa*, à cause du grand nombre de serpens qui se cachent dans ses bruyères parfumées....

» Depuis, elle fut appelée successivement ou même à la fois *Telchinis*, l'Enchanteresse (c'est aussi le nom d'une des plus anciennes familles qui l'habitèrent); *OEthræa*, l'Aérienne; *Trinacria*, l'Ile-à-Trois-Pointes (dénomination qu'elle mérite un peu moins que la Sicile, à moins que l'on n'entende par-là l'*Ile-aux-Trois-Villes-Capitales*, ce qui lui aurait convenu primitivement); *Corimbia*, l'Ile-aux-Couronnes-de-Lierre (sans doute à cause du triomphe de ses athlètes); *Pæssa*, l'île de *Pæan*, d'Apollon à qui elle était consacrée, et enfin *Atabyria*[1], nom particulier d'une montagne qui s'élève à son centre[2]. . . . . . .
. . . .

[1] Aussi appelée *Stadia, Pelagia, Asteria, Etrea, Ytria, Macaria, Oleossa, Ochiroma*, etc. Les Phéniciens la surnommèrent *Rhodes*. Pindare l'appelait l'*Ile-aux-Trois-Têtes*.

[2] *Description des Monumens de Rhodes*, dédiée à Sa Majesté le Roi des Pays-Bas, par le colonel B.-E.-A. Rottiers. Bruxelles, imprimerie de Tencé frères; 1re livraison, p. 27.

» Cependant le vent nous avait portés vers la droite, et, au lieu d'entrer directement dans le canal, nous étions descendus le long de la côte occidentale, un peu plus bas que l'île de Carchi. Nous remontions en louvoyant et serrant le rivage de plus près : un paysage ou plutôt une longue rangée de paysages magnifiques se déroulait devant nous. Des coteaux s'arrondissaient doucement et entrecroisaient leurs courbes gracieuses. Souvent leur sommet était nu, sablonneux; mais le tout revêtu de cette teinte d'azur quelquefois dorée que l'on retrouve seulement sous ce beau ciel de l'Asie-Mineure. La pente des hauteurs était couverte de bois, formés des mêmes arbres, mais plus touffus et plus verts que ceux de nos pays; soit que réellement la végétation se développe plus vigoureuse et plus fraîche, soit plutôt que la vivacité de la lumière renforce les couleurs, et que la transparence de l'air permette aux rayons d'arriver dans toute leur pureté jusqu'à l'œil. Çà et là, des palmiers se balançaient au-dessus de la forêt, ou s'élevaient isolés au milieu d'une plage sablonneuse, comme des signaux qui annonçaient de loin au voyageur une terre d'Orient. La mer ne baignait pas toujours le pied des hauteurs : des prairies et des guérets s'étendaient quelquefois sur le rivage, et presque partout des rochers y formaient un véritable rempart. La nature semblait avoir pourvu d'elle-même à la défense de son chef-d'œuvre.

» Nous aperçûmes les villages de Cremasto et de Villanova. C'est dans les environs de ce dernier que se récolte en grande partie le froment nécessaire à l'approvisionnement de Rhodes. Un château dont les ruines s'élèvent encore à côté de Cremasto défendait aux pirates l'accès de ce rivage. Selon Dimitri [1], Hé-

[1] Personnage introduit dans l'ouvrage comme interlocuteur.

Ainsi qu'on l'a déjà vu dans l'*Introduction*, les *Monumens de Rhodes* renfermeront, outre la vue de la grande mosquée, autrefois l'église de Saint-

lion de Villanova, nommé Grand-Maître en 1323, après l'abdication de Foulques de Villaret, bâtit cette forteresse. Il eut aussi près de là une maison de plaisance également tombée en ruines. On y voit sur quelques corniches les armoiries d'Émery d'Amboise, Grand-Maître en 1503, ce qui prouve que cet édifice aurait été restauré vers cette époque. Quant à la fondation primitive de la forteresse, je crois pouvoir la faire remonter bien plus haut que le XIV[e] siècle, c'est-à-dire à la première domination des Arabes dans l'île, à commencer du VII[e]. Son origine est la même que celle de ces petites tours blanches de la forme d'un cône tronqué, que l'on aperçoit de distance en distance sur toute la côte : elles étaient toutes destinées à signaler l'apparition des flottes byzantines.

» Une trentaine de familles grecques résident encore à Cremasto. Leurs habitations sont distribuées sur le penchant de la montagne jusqu'au bord de la mer. La culture de la terre fait leur occupation et pourvoit à leurs besoins. Souvent leur récolte est détruite par un fléau que le vent du sud apporte de l'Égypte. Des nuées de sauterelles la dévorent en un moment. C'est ce qui est arrivé en 1815, et les pauvres gens, dont nous apercevions les chétives demeures, devaient être dans la plus

Jean, etc., le couvent des chevaliers; la châtellenie où fut jugé d'Amaral; l'église de Sainte-Catherine, où les restes mortels de Marie de Baux, femme de Humbert-le-Dauphin, furent inhumés avec pompe; l'église de Notre-Dame-de-Philerme, à deux lieues de la ville; les fresques du caveau des chevaliers; la fresque de Dieudonné de Gozon; les vitraux peints de Saint-Jean et de Sainte-Catherine; « en un mot, ajoute M. le colonel Rottiers, Rhodes sera représentée dans cinquante-cinq planches.» Celle du dernier cahier représentera quelques monnaies de l'ancienne Rhodes, et celles des chevaliers depuis Hélion de Villeneuve jusqu'à l'époque où ils ont abandonné l'île. C'est d'après une deuxième livraison, dont les dessins seuls viennent de paraître, que M. Blaise a pu ajouter celui de la loge de Saint-Jean, qu'il n'avait point promise.

affreuse misère. Du temps des chevaliers, quand toute la surface de l'île était couverte d'une nombreuse population, à l'approche du fléau que l'on aperçoit de loin comme un nuage noir, on s'assemblait sur la côte, en poussant des cris et frappant sur des ustensiles de cuivre. La terrible phalange épouvantée passait alors à côté de l'île, et bientôt, épuisées de fatigue et toujours poussées par le vent, les sauterelles allaient se noyer dans la mer. Aujourd'hui que Rhodes a perdu ses guerriers, elle n'a même plus assez d'enfans et de femmes pour tenter cette facile défense; les sauterelles la dévorent impunément comme les Turcs. »

C'est à regret que nous bornons là nos citations, la première livraison des *Monumens de Rhodes* ayant seule paru. Mais on aura facilement pu juger de l'intérêt de cet ouvrage que nous signalons d'avance à l'attention des amis des arts et de la saine littérature.

Nous continuerons l'article de Rhodes, guidé par un des officiers distingués de la marine française; son récit, tracé pour lui seul, et comme un véritable croquis d'après nature, peut se placer, de même que ces derniers, à côté des tableaux les plus richement composés.

Extrait du Journal de M. de Robillard, capitaine de frégate, commandant alors la corvette la Truite.

6 février 1826.

« . . . . . . Le temps a été orageux toute la nuit : au jour j'ai forcé de voiles pour tâcher d'atteindre Rhodes. J'ai lutté avec la persévérance d'un homme qui voulait absolument contempler le théâtre des anciennes prouesses des chevaliers. J'ai prolongé de fort près la côte nord de l'île, dont l'aspect général est riant, qui est bien cultivée, très-boisée, et offre

plusieurs villages pittoresquement situés. J'ai vu des ruines sur le bord de la mer et sur quelques hauteurs. Leur genre de construction et leur masse me les ont fait attribuer à l'époque du fameux siége.

» A quatre heures du soir nous approchions une pointe de sable très-basse et très-étendue, couverte de moulins à vent qui semblent sortir de la mer. Au-dessus s'élevaient au loin les montagnes neigeuses de la côte de la Caramanie.... Peu à peu les maisons parurent et la tour du fanal... puis, le pavillon blanc du consul s'arbora pour répondre au mien. Ces signaux instantanés ont, surtout en mer, quelque chose de touchant. Il semble qu'on se voit, qu'on se rapproche, qu'on se tend déjà une main amie, dans un pays inhospitalier où l'on a mutuellement besoin d'appui.

» A six heures du soir, au milieu des brisans et de la grosse houle qui venait déferler en écume au rivage, j'ai donné dans le très-petit port de Rhodes qui se ferme tous les jours. J'y ai mouillé sans accident : il est nuit, les ténèbres m'environnent, je ne distingue plus rien.

7 février.

» Me voilà sur le port, et au pied de cette belle et massive tour de Saint-Nicolas... Partout je suis entouré par des murs, des quais, des édifices solidement construits avec une gothique élégance. Partout des tours portant des croix et couvertes d'armoiries sculptées.... J'ai donc sous les yeux les fortifications de cette héroïque ville de Rhodes, si vaillamment défendue par ses chevaliers!.. Mais, à côté de ce souvenir qui fait battre un cœur français, l'ame s'attriste à la vue des ravages du temps et de l'apathie musulmane. Tout s'écroule près du port... Les Turcs semblent ignorer l'art de conserver, et quelques minarets de mosquées, des têtes de palmiers élancées dans les airs, des cyprès

d'un vert noirâtre, offrent leurs grêles pyramides au milieu des masses énormes de maçonnerie du XVe siècle...

» Parcourant la ville et les forts où tout atteste encore le séjour des Hospitaliers de Jérusalem, nous entrons dans la rue dite des chevaliers. Elle est montueuse, assez large, et excite le plus haut intérêt. Les maisons, fort belles pour la plupart, qui la bordent des deux côtés, étaient les logemens des anciens preux dont la France s'honore d'avoir vu naître l'élite. Leurs écussons, armoriés sur de grandes plaques de marbre blanc, y sont si merveilleusement empreints, qu'on les dirait placés de la veille. Les casernes de ces soldats religieux, leur hôpital, existent encore avec des inscriptions latines, et d'autres en caractères gothiques. Sur l'hôpital est la date de 1484. Sur des maisons, je lus successivement celles de 1492, 1498, 1518. Un vaste bâtiment offrait ces mots : *Pour l'Oratoire*, 1511. Les fleurs de lis dominent dans les divers blasons. On en remarque presque à tous.

» A l'extrémité de cette longue et intéressante rue se trouve un grand bâtiment en ruines.... Des pans de murs, des arceaux sont pourtant demeurés debout. C'est la loge de Saint-Jean où s'assemblait le conseil des Hospitaliers; un peu au-delà, sur la gauche, on arrive à l'église de Saint-Jean, aujourd'hui convertie en mosquée. J'en vis l'intérieur par une fenêtre. Le clocher, maintenant terminé comme un minaret, porte le millésime 1509; au-delà, on rencontre les remparts qui sont d'une parfaite conservation et d'un travail prodigieux. Que de pierres, que de fossés creusés dans le roc, d'ouvrages extérieurs, de forts avancés! Rhodes, à l'époque où elle fut ainsi fortifiée, dut paraître imprenable. Mais elle est dominée.

» Nous passâmes devant le palais encore debout des Grands-Maîtres. Il était tellement solide et fort, qu'il soutint un siége après que la ville fut rendue.

» Le long des remparts on continue d'apercevoir des croix sans

nombre et des figures de saints, entre autres à la tour de Saint-Paul, au fort Saint-Nicolas, etc., etc. Les Turcs n'y touchent point, et ce peuple n'est pas naturellement destructeur; mais, s'il démolit rarement, il ne répare jamais. On croirait qu'il porte un égal respect au temps et à la fatalité. J'ai remarqué des portes d'église, ainsi que de quelques maisons, dont le bois n'a subi aucune altération. Elles sont ciselées avec un soin et une délicatesse infinis. Auprès des bastions on m'a montré plusieurs de ces anciens basilics des chevaliers, espèces de canons d'une longueur démesurée, portant des boulets de marbre d'une énorme grosseur. Les piles de ces boulets sont à côté des pièces, sous le poids desquelles s'affaissent leurs vieux affûts vermoulus. Je remarquai encore au-dessus d'une porte des armoiries intactes et l'inscription : *d'Amboise*, 1512.

» Nous fûmes visiter le bey qui commande Rhodes et les îles environnantes, car les Turcs ont maintenu à cette île les mêmes dépendances qu'elle avait du temps de l'ordre de Saint-Jean. Les rues par lesquelles nous passâmes sont pavées de petits cailloux blancs et noirs, dont on forme, devant les portes et dans les cours, des espèces de mosaïques d'un assez joli effet.

» C'était le mardi gras, et je l'appris à table chez le consul de France. Des musiciens entrèrent; l'un d'eux avait une lyre sur laquelle il frottait un archet garni de grelots; un autre râclait une sorte de mandoline en levant les yeux au ciel. . . . . . .

. . . .

8 février.

» Nous allâmes voir l'église du couvent des capucins, où existe un tableau peint sur marbre, représentant une Vierge et l'enfant Jésus. Le Grand-Maître Pierre d'Aubusson le fit placer, en 1480, dans la chapelle dédiée à Notre-Dame de la Victoire, en mémoire de la levée du siége. Beaucoup d'ex-voto, de col-

liers d'or, de bagues, de couronnes d'argent, sont appliqués sur ce tableau.

» De-là, lancés dans la ville avec un drogman et un janissaire, nous nous rendîmes à la première ou petite rue des Chevaliers. On l'appelle ainsi parce qu'elle est antérieure à la Grande, dont on la dirait une annexe. Ses maisons sont pareillement symétriques, rangées en forme de tentes, et portant des armes à leurs frontons. Nous arrivâmes ainsi à la châtellenie, grand bâtiment en très-bon état où se rendaient les jugemens. Nous passâmes près d'une fontaine, dont le réservoir en marbre blanc fut le tombeau d'un ancien Grand-Maître. On y lit : *Robert de Julliac, mort le* 29 *juillet* 1377. Nous nous dirigeâmes ensuite vers une rangée de beaux édifices voûtés et symétriques; c'étaient les casernes. Tout à côté, se trouve le couvent, dans l'intérieur duquel nous pûmes pénétrer. C'est un vaste cloître, renfermant des terrasses et un jardin au milieu. Tout y est si parfaitement intact, que les bois de la charpente et des planchers semblent comme neufs. L'hôpital, que nous revîmes en repassant, fut érigé par les soins du commandeur Clouet, en l'an 1484, comme une inscription l'indique.

» Revenus devant le palais et sortant par la porte d'Amboise, nous fîmes, hors de la troisième et dernière enceinte, le tour complet des remparts. Mais cette promenade a lieu à travers un cimetière continuel. Après la prise de Rhodes, un pacha demanda, dit-on, que l'on consacrât désormais ce terrain aux sépultures, à cause de la grande quantité de sang musulman qui y avait coulé. Ce fut à la vue de ces mêmes fortifications, de ces créneaux, de ces mêmes canons, que nous lûmes quelques passages de l'histoire de ces célèbres chevaliers, et nous foulions sans doute à chaque pas les victimes d'une guerre aussi acharnée qu'éclatante d'exploits héroïques. Si cette masse de morts qui repose sous ces tours se fût levée à la fois, elle eût été plus que décuple de la population actuelle de la ville.

Mais ces ossemens gissent en silence, surmontés de colonnes de marbre, terminées par le turban, et entourées de sombres cyprès. Rien n'en troublait le silence éternel que le bruit de nos pas, du vent et des vagues.

» Une des églises des Hospitaliers a été transformée en synagogue. Plus loin, et en entrant par une maison particulière, nous aperçûmes les ruines d'une autre église assez vaste, où les murs offrent encore des armoiries peintes à fresque.

» On ne peut parcourir Rhodes sans penser au fameux colosse[1], dont l'architecte (Charès, élève de Sisiphe) était de Lindes ou Lyndes. On croit en retrouver des vestiges dans le sud-est de l'île. On pense qu'il était de maçonnerie, recouvert de lames en bronze. Il représentait Apollon, haut de cent cinq pieds, et avait sur sa tête un énorme réchaud contenant du charbon allumé qui formait ainsi un fanal pour diriger les barques sur le port pendant la nuit. Les deux pieds du colosse étaient à environ trente-cinq pieds l'un de l'autre. On sait que Pline en a laissé la description et qu'il fut renversé l'an 654 de Jésus-Christ. Neuf cents chameaux suffirent à peine pour en porter les débris. »

Ce fut le 15 août 1309, jour de l'Assomption, que les chevaliers prirent possession de Rhodes qu'ils assiégeaient depuis quatre ans, ce qui a fait penser à quelques auteurs que les Hospitaliers y étaient établis dès 1306.

Depuis la conquête de Rhodes par Soliman, le palais des Grands-Maîtres a souvent servi de prison aux Turcs de distinction. On voyait encore sur pied, dit le père Sébastiano Paoli en 1737, la maison du Grand-Commandeur, où les

[1] Jusqu'à présent on avait indiqué à l'entrée du port la place de ce colosse. M. le colonel Rottiers promet une « dissertation curieuse sur cette merveille du monde, et démontrera la fausseté de l'opinion reçue sur son véritable emplacement. »

armes de Pierre d'Aubusson étaient parfaitement conservées. La langue d'Angleterre se trouvait placée auprès d'une église d'architecture gothique. On voyait ensuite celle de Provence avec le blason de France incrusté sur la porte; puis celle de France, dont le fronton est semé de fleurs de lis. On reconnaissait moins celles d'Italie, d'Aragon et d'Espagne. Il y a plusieurs portes remarquables dans cette ville. L'une est gardée par le bastion de Saint-Jean; une autre, appelée Saint-Michel, répondait directement au palais des Grands-Maîtres; celle de Saint-Georges, du côté de la mer, était flanquée d'une tour offrant cette inscription :

REVEREND. DOMINUS FRATER,
PETRUS DE AUBUSSON,
RHODIENSIUM EQUITUM MAGISTER,
HAS TURRES ÆDIFICAVIT
ANN. MCCCCLXXXVIII.

Pierre d'Aubusson ayant fait raser toutes les maisons de plaisance des environs de Rhodes, à l'époque du siége, fit porter dans la ville l'image miraculeuse de Notre-Dame, qui avait rendu célèbre l'église de Filerme. Elle fut ensuite transférée à Malte.

Le fort de Saint-Arcangelo, bourg voisin de Rhodes, est dû à Jacques de Milli. Le Grand-Maître des Ursins fit restaurer les fortifications du château de Catavia.

Sous le Grand-Maître Hérédia, les chevaliers, privés de l'habit, étaient relégués au château de Ferraclo ou Fando. On les transférait aussi à Lango ou au château Roux. Ferraclo fut assigné pour demeure à Amurat, fils du prince Zizim.

Le château de Villanova fut trouvé si fort, en 1470, lorsque le vénérable conseil le fit visiter, qu'il parut n'avoir rien à redouter des Turcs.

Lango est une île voisine de Rhodes et fut consacrée à Esculape qui y avait un temple. Les chevaliers l'acquirent en 1314, et elle fut d'abord administrée par la langue de Provence. Sous Hélion de Villeneuve, ses habitans s'étant révoltés, le Grand-Maître la soumit de nouveau par les armes, et on lui donna le titre de bailliage. Elle suivit le sort de Rhodes.

Quelques historiens avaient écrit que le château de Saint-Pierre datait de l'époque où Hélion de Villeneuve s'empara de Smyrne; mais il paraît certain que ce fut Philibert de Naillac qui le fit construire en 1399. On lisait sur une porte :

NISI DOMINUS CUSTODIERIT,
FRUSTRA VIGILAT QUI CUSTODIT.

Parmi les autres îles qui dépendaient de l'ordre, on remarque Calamo, Castello-Rosso, cédé à la Religion en 1450, Calchi, Scimmie, Nixaria, Limonia (Telos), etc., etc.

Page 141.

Habitait un énorme reptile, que les habitans nommaient dragon.

« En ce temps, dit Boissat (*Histoire de Malte*), il y avoit en l'île de Rhodes ung grand dragon en une caverne, d'où il infectoit l'air de sa puanteur, et tuoit les hommes et les bestes qu'il pouvoit renconstrer, et estoit défendu à tous religieux soubs peine de privation de l'habit, etc., et à tous subjects, de passer en ce lieu qui s'appeloit *Maupas*. Le dragon estoit de la grosseur d'ung cheval moyen, la teste de serpent, les oreilles de mulet, recouvertes de peau fort dure et d'escailles, les dents fort aiguës, la gorge grande, les yeux caves, luysant comme

feu avec ung regard esfroyable. Quatre jambes comme ung crocodile; les griffes fort dures et aiguës; sur le dos deux petites aisles, dessus de couleur d'ung dauphin, dessoubs jaunes et verdes comme estoient le ventre et la queue comme ung lézart. Il courroit, battant de ses aisles, autant qu'ung bon cheval avec ung horrible sifflement.

» Le chevalier de Gozon ayant entrepris de le combattre, s'en alla à Gozon, chez son frère, où il fist ung fantôme qui représentoit naïfvement le dragon, et accoustuma son cheval et deux chiens à l'approcher et l'attaquer courageusement sans crainte.

» Après retourné à Rhodes, fist ung jour porter ses armes à l'esglise Saint-Etienne, près Maupas, et y envoya son serviteur, et luy, avec un seul serviteur, s'y en allast, sans qu'on recognust son dessein. Il laissa ses serviteurs sur le costeau, et leur commanda qu'ayant veu le combast, s'il estoit vaincu et tué, ils s'en fuissent, sinon qu'ils vinssent à luy pour le secourir. Et lui armé de toutes pièces, la lance sur la cuisse, marcha vers la caverne, laquelle il trouva suivant contre le courant d'ung ruisseau qui en sortoit. Dans un peu de temps, le dragon vint à lui la teste levée et bastant des aisles avec son bastement accoustumé. Le chevalier luy courust courageusement contre, et baissant la lance, l'atteignit à une espaule qu'il trouva couverte d'escailles si dures, que la lance se mist en pièces sans rien l'offenser. Cependant les chiens assaillent vivement le dragon de tous costés, et l'un d'eux l'affera soubs le ventre, chose qui vexa et retarda aulcunement le dragon; de sorte que le chevalier eust loisir de mettre pied à terre, et retourna l'espée au poing contre le dragon, et la luy plongea dans la gorge où la peau se trouva tendre, et la maniant et l'enfonçant toujours de plus en plus, luy trancha le gosier et soubtint ainsy son espée, et soy-mesme butté contre le dragon jusqu'à ce qu'il eust jecté et perdu tout son sang. Et lors le dragon, se sentant faillir, se

laissa tomber à terre et accueillit dessoubs soy ce chevalier à qui la force failloit de lassitude et de la puanteur et pesanteur de ceste espouvantable charongne. Ses serviteurs voyant le dragon par terre, y accoururent, et voyant qu'il ne bougeoit plus, avec grand peine et travail l'ostèrent de dessus leur maistre qu'ils trouvèrent tout pasmé. Mais voyant que le poulx luy battoist encore, luy rafreschirent promptement avec de l'eau du ruisseau, et incontinent il reprist ses esprits et ses sens. Ses serviteurs le désarmèrent et le remirent à cheval, et s'en retourna plein d'allégresse, telle qu'on peut penser, ayant mis si heureusement fin à si haulte entreprise.

» Il s'alla présenter au Grand-Maistre et lui raconta tout ce combat. Le Grand-Maistre, tout resjoui et ravi en son ame d'une si remarquable vertu, se contint néantmoins pour l'heure, et pour observer la sévérité de la discipline, monstra en apparence une grande indignation de ceste désobéissance, et le fist mettre en prison et luy oster l'habit pour avoir contrevenu à ses défenses. Mais peu de temps après, le délivra et luy rendist l'habit, ses commanderies, et fust depuis infiniment honoré et réputé pour ses mérites du Grand-Maistre de Villeneuve. » (Hélion était cousin-germain de saint Elzéar de Sabran.)

« Sous le Grand-Maître Philibert de Naillac, vers 1401, dit le même auteur, il y avoit une race de gros chiens qui gardoient le chasteau de Rhodes et avoient ung tel sens qu'ils devinoient les chrétiens d'avec les Turcs, et abboyoient et saultoient sur les Turcs, et au contraire cognoissoient et caressoient les chrétiens et les conduisoient jusque sur les murailles du chasteau. Il y a de graves historiens qui l'assurent et racontent qu'ung pauvre chrétien courant pour se saulver au chasteau, fust suivy de si près avant qu'il pust arriver, qu'il fust contraint de se jecter dans une cisterne où il fust mort de faim, n'eust esté qu'ung de ces chiens l'aperçut et luy porta despuis chascun jour une partie de son pain ordinaire, et dans peu de jours après, le

valet qui le nourrissoit recognust qu'il maigrissoit sans sçavoir la cause; et enfin il le suivit tant qu'il le trouva portant son pain à la cisterne où l'on trouva le chrétien qui déclara qu'il n'y avoit vescu plusieurs jours que du pain du chien. »

Page 219.

Enfin, le 23 mai, la flotte turque, retardée par l'embarquement des troupes, parut devant Rhodes.

Lettre du Grand-Maître Pierre d'Aubusson à l'Empereur d'Occident, pour lui faire connaître les détails du siége et de la défense de Rhodes.

An 1480.

Grand et sérénissime prince,

Aujourd'hui que le nom chrétien est sorti victorieux de la lutte qu'il a eu à soutenir contre les Infidèles, Votre Majesté lira, sans doute, avec intérêt les détails de tout ce que les Turcs ont entrepris durant le siége de la ville de Rhodes, et de ce que nous avons fait nous-mêmes pour la défendre. Ainsi je m'empresse de vous informer des différentes victoires que nous avons remportées, convaincu que Votre Majesté en éprouvera une grande et véritable joie.

A peine arrivés sous les murs de notre antique cité, les Turcs en examinent avec soin les divers côtés, et bientôt ils se proposent de la détruire par un bombardement général. Déjà la ville est entourée de boulets et de mortiers; déjà l'airain a frappé de toutes parts; neuf tours ou bastions sont détruits, le palais des Grands-Maîtres est ébranlé et s'écroule avec fra-

cas. Cependant l'ennemi a cru s'apercevoir que la forteresse offre quelques parties faibles, et aussitôt il décide d'assiéger la tour du môle Saint-Nicolas, d'où il pense se rendre facilement maître de tout le reste.

En effet, cette tour, située à l'extrémité septentrionale du môle, domine le port dont il garde l'entrée; à l'ouest se trouve l'oratoire Saint-Antoine, qui en est séparé par un détroit d'environ deux cents pas de largeur. Connaissant toute l'importance de ce poste, les Infidèles n'oublient rien pour s'en emparer. D'abord ils établissent sur la chapelle Saint-Antoine trois bombardes d'airain d'une grandeur et d'une force extraordinaires, et de-là lancent contre la tour Saint-Nicolas des masses de pierre de neuf palmes de circonférence. Hélas! cet ouvrage admirable qui paraissait devoir résister à mille attaques, commence à chanceler; des pans de murs se détachent successivement, et, après quelques jours d'efforts continuels, la majeure partie tombe sous trois cents coups de balistes. A la vue de ces ruines, l'ennemi, transporté d'une joie féroce, pousse des cris d'allégresse; mais ces démonstrations sont pour lui un prélude de deuil.

Quant à nous, occupés de la défense de ce poste, nous cherchons à réparer autant que possible le dommage qu'il a éprouvé. Bientôt, consternés de son état déplorable, nous l'abandonnons pour soutenir le môle Saint-Nicolas. Mille ouvriers sont employés nuit et jour avec un zèle et une ardeur incroyables à tailler des fossés dans le roc, à élever des parapets aux deux extrémités, au milieu, autour des ruines mêmes, et, par ce moyen, nous parvenons à renfermer, à très-grands frais, le môle et la tour dans une ligne inexpugnable. Une garde, composée de nos plus braves guerriers, est placée par mes ordres au centre, ainsi qu'aux deux pointes de l'orient et de l'occident, qui, n'étant fermées que par de simples murailles, dans un endroit où la mer était guéable, pou-

vaient permettre aux Turcs de passer, et de nous surprendre par derrière. En même temps, je fis disposer sur les remparts de la ville des bombardes qui devaient agir pendant le combat, ainsi que de légers esquifs destinés à lancer du feu sur la flotte ennemie. Cependant les Turcs, enhardis par un premier succès, recommencent leur attaque contre la tour en ruines; toutefois, s'imaginant pouvoir l'occuper sans difficulté, ils n'y envoient d'abord que peu de monde. Les vaisseaux qu'ils avaient détachés à cet effet arrivent avant l'aurore et engagent le combat. Les nôtres soutiennent le choc avec valeur, et forcent l'ennemi vaincu à se retirer. Au rapport des transfuges, sept cents Infidèles périrent dans cette affaire. Quelques jours après, ils reparaissent en plus grand nombre, et cette fois, ils emploient tout ce que l'art ou le génie leur inspirent pour parvenir à leur fin. Les bombes qu'ils lancent contre nos ouvrages en ébranlent plusieurs, et en renversent quelques autres; mais nous réparons avec une extrême célérité le mal qu'ils causent.

Pour mieux réussir, ils font avancer des trirèmes très-bien équipées, ainsi que différens bateaux de transport, dont une partie était chargée de bombardes et de pierres destinées à armer la tour et le môle qu'ils regardaient comme étant déjà en leur pouvoir, et de-là battre la ville et la détruire.

Dans le même temps, les plus courageux d'entre eux, montés sur des barques, reçoivent l'ordre d'opérer une descente, tandis que d'autres construisent, avec un art admirable, un pont qui offre un passage du haut de l'église Saint-Antoine sur le môle. Pour nous, plus convaincus que jamais de l'importance de ce poste, d'où dépend le salut de la cité, nous n'avions cessé, nuit et jour, depuis la première tentative, de travailler à en augmenter la force, soit en faisant de nouveaux retranchemens, soit en y envoyant de nouveaux défenseurs; enfin, nous n'avions épargné ni soins, ni dépenses pour en assurer la conservation.

Cependant, le 13 des calendes de juillet, les Turcs, enflammés d'une ardeur toujours croissante, s'avancent au milieu de la nuit dans le plus profond silence, s'approchent de la citadelle, et l'attaquent vigoureusement de tous les côtés à la fois. Nous étions sur le *qui vive* et personne ne s'était livré au sommeil. A peine l'ennemi s'est-il présenté, que nos machines lancent sur eux une grêle de pierres; nos balistes et nos frondes les balayent, et nos guerriers, l'épée nue à la main, les repoussent victorieusement. Le combat dure avec un acharnement incroyable jusqu'à dix heures du matin; la plupart des barbares, descendus des trirèmes et des bateaux sur le môle, y sont massacrés; le pont-volant, chargé de Turcs, est abattu, et ceux que le fer a épargnés sont engloutis dans les ondes. Quatre trirèmes et les bâtimens qui portaient les projectiles sont également coulés à fond. Enfin, le feu est mis à la flotte ottomane qui se voit forcée de s'éloigner. Ainsi les Infidèles, vaincus de toutes parts, commencent la retraite, regrettant la perte de leurs meilleurs officiers, perte qui fut vivement sentie dans leur armée. Des transfuges, amenés après l'affaire, assurèrent que le carnage avait été terrible parmi les Turcs, et qu'ils avaient perdu plus de deux mille cinq cents hommes.

L'ennemi n'espérant plus se rendre maître de la tour Saint-Nicolas, tourne tout son génie et ses forces contre la ville, dont les remparts, ayant beaucoup souffert des différens assauts, se trouvaient dans un état méconnaissable. Cependant, il choisit pour point d'attaque la partie appelée le quartier des Juifs vers l'orient, et celle qui conduit à la tour d'Italie. Les huit énormes machines sont disposées, et nuit et jour vomissent contre les murs une nuée de masses destructives. Dans le même temps, une foule de bombardes et de mortiers, placés tout autour de la cité, ne cessent d'y répandre la terreur et la mort. Pour diminuer le nombre des victimes de ce désastre, je fais renfermer les enfans, les vieillards et les femmes dans des lieux

souterrains et autres endroits à l'abri des machines. Mais les Turcs ont inventé un nouveau genre de destruction. Des torches enflammées et des flèches de feu, lancées par leurs canons et leurs balistes, portent l'incendie dans nos édifices. De notre côté, des hommes aussi braves qu'habiles se chargent d'éteindre ces projectiles au moment même de leur chute, et par ce moyen nous épargnons à Rhodes un dommage considérable. Bientôt les barbares tentent de s'en approcher par des chemins cachés, et creusent à cet effet des fossés tortueux qu'ils recouvrent en partie de bois et de terre, d'où ils peuvent parvenir secrètement aux pieds de nos murailles. Ils élèvent aussi un grand nombre de redoutes, d'où leurs flèches, leurs couleuvrines et leurs serpentins portent la mort dans nos rangs. Enfin, imaginant qu'il leur serait avantageux de combler une partie de nos fossés, et par-là s'introduire dans la ville, ils réunissent quantité de pierres qu'ils entassent sous nos remparts. Déjà ils pensent en atteindre la hauteur; déjà ils croient pouvoir entrer sans obstacle et achever notre ruine. Témoins de leurs efforts, nous redoublons de vigilance, et, après avoir tout disposé autour de la cité et dans le château, nous volons au secours du quartier menacé. L'ennemi, nous voyant, feint de se retirer, et aussitôt nous travaillons à réparer le mal qui a été fait. Des pieux solides, entrelacés de fascines et soutenus de terre, sont enfoncés pour empêcher l'effet des machines et prévenir notre perte, si le mur venait à s'écrouler; nous suppléons aux parapets en construisant des terrasses qui puissent à la fois protéger nos combattans et arrêter les Turcs dans leurs assauts. Enfin, nous préparons des torches artificielles et d'autres moyens que nous croyons propres à repousser les tentatives de l'ennemi. Il restait à enlever les pierres entassées dans les fossés; mais, comme nous ne pouvions le faire sans être remarqués et harcelés, la mine nous ouvre un passage sous les remparts, et nous permet de rentrer les pierres dans

la ville sans être inquiétés. Cependant les Turcs préposés à la garde de leurs ouvrages ne tardent pas à s'apercevoir que le tas diminue, et qu'ils sont sur le point de perdre toute possibilité d'exécuter un assaut de ce côté, s'ils ne le tentent promptement.

Nous avions employé trente-trois jours aux divers préparatifs dont je viens de parler, et, durant ce temps, environ trois mille cinq cents masses de pierres avaient été lancées contre la ville. Déjà les Infidèles se préparent à une nouvelle attaque qu'ils ne peuvent plus différer, et, pendant deux jours, huit bombardes ne cessent de battre en brèche cette partie de nos remparts. Bientôt terrasses et retranchemens sont renversés; nos sentinelles et la plupart de nos guerriers tombent morts; et il ne reste sur les murs que ceux qui, se cachant avec précaution, montent ou descendent les échelles au signal que leur donne une cloche. Ce fut en vain que nous essayâmes d'élever de nouvelles redoutes; les bombardes de l'ennemi ne discontinuèrent pas un instant de jouer, et elles vomirent plus de trois cents pierres durant ce court intervalle. Les cruelles machines s'arrêtent enfin, et les Turcs se précipitent à l'assaut le 7 des calendes d'août. L'étendard de Mahomet flotte sur le haut de nos murailles, avant que nos guerriers aient pu monter les échelles. Les Infidèles occupent également la tour d'Italie, dont ils poursuivent les défenseurs. Des cris nombreux s'élèvent alors, on se confond, on se bat avec un courage mêlé de désespoir. Tout-à-coup, nous précipitant à droite et à gauche sur les Ottomans, nous les repoussons valeureusement, et les empêchons de s'étendre davantage. Par mes ordres, les quatre échelles qui offraient une issue dans le quartier des Juifs, sont retirées, et tous, nous n'avons plus d'autre désir que de vaincre ou de mourir glorieusement.

Le nombre des Turcs qui occupaient nos remparts était d'abord d'environ deux mille, tous très-bien armés, et montrant

un courage digne d'une meilleure cause. Bientôt une foule d'autres Infidèles qui couvraient tout le camp, les ruines et les fossés voisins, se joignent aux premiers, et leur nombre, au rapport des transfuges, s'élève à quatre mille. Nos guerriers n'en sont point effrayés; leur bravoure s'accroît encore, et déjà ils ont précipité dans le quartier des Juifs plus de trois mille barbares, qui sont massacrés à l'instant. Au même moment, nous plantons devant l'ennemi l'étendard de Notre Seigneur Jésus-Christ et de notre sainte Religion, et c'est autour de ce signe sacré que nous combattons pendant deux heures. Enfin les Turcs, vivement pressés, et abattus autant par de nombreuses blessures que par la fatigue et la frayeur, cherchent à se sauver; leur fuite est si précipitée, qu'ils augmentent eux-mêmes leur confusion et leurs pertes. Les nôtres les poursuivent jusque dans leur camp, et reviennent ensuite sains et saufs. Il périt dans cette attaque environ trois mille cinq cents Infidèles, dont les cadavres furent trouvés soit dans l'intérieur de la cité, soit sur les remparts ou au bord de la mer. Tous furent brûlés, crainte de la peste, et les dépouilles partagées entre nos soldats.

De notre côté, nous perdîmes plusieurs guerriers et baillis que leur ardeur avait poussés plus avant dans la mêlée. Quant à moi, après avoir placé une forte garde sur les murs, je retourne au palais avec mes frères d'armes dont la plupart étaient blessés, et tous, nous nous empressons de rendre grâces à Dieu qui, par son puissant secours, avait seul pu nous préserver d'une perte certaine, en ne permettant pas qu'un peuple chrétien tombât sous la domination des sectaires de Mahomet.

Nous avons appris depuis, que les Turcs, persuadés que bientôt la ville serait en leur pouvoir, avaient déjà préparé des cordes pour lier les captifs, et un grand nombre de poteaux pour les y attacher vifs. En effet, ils avaient décidé de faire

périr par ce genre de supplice tous les habitans, hommes et femmes, de l'âge au-dessus de dix ans, de conduire les enfans en esclavage et de les forcer à renoncer à la foi; enfin, de ne plus laisser aucune trace de notre sainte religion dans une ville qui désormais devait leur appartenir. Mais, trompés dans leur horrible calcul, eux-mêmes ont été égorgés comme de vils troupeaux. On porte à neuf mille le nombre de ceux qui périrent, soit par l'effet de nos machines, soit dans les différens combats qui furent livrés, ainsi que dans les sorties que nous fîmes, tant pour les empêcher d'approcher, que pour les forcer à évacuer les fossés, ou à nous procurer les choses qui étaient nécessaires à la cité. Il y eut aussi une foule considérable de blessés, parmi lesquels on cite plusieurs capitaines : l'Allemand Balfe et un gendre du Sultan sont morts depuis.

Après ce combat meurtrier, les Turcs, ayant détruit leurs retranchemens, allèrent camper au-delà de *la première pierre*, et là ils employèrent quelques jours à embarquer leurs équipemens, leurs machines et leurs munitions; enfin, après qu'une partie d'entre eux eut mis à la voile pour la Lycie, le reste quitta le rivage de Rhodes pour cingler vers leur capitale antique. C'est ainsi qu'ils se retirèrent, chargés de honte et d'ignominie.

Que le Dieu tout-puissant ait Votre Majesté Impériale dans sa sainte et digne garde.

Donné à Rhodes, le 13e jour de septembre, l'an de Notre-Seigneur 1480.

De Votre Majesté les humbles serviteurs,

PIERRE D'AUBUSSON,

Maître des Hospitaliers de Jérusalem, et son Conseil[1].

[1] *Codice diplomatico*, t. II, fol. 149.

Nous avons cru devoir rapporter cette lettre, monument de la modestie comme de l'héroïsme du Grand-Maître d'Aubusson : c'était la meilleure manière de confirmer le point de vue favorable sous lequel ce prince est présenté dans le texte.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES
ET DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER.

ORDRE DES PLANCHES.

Frontispice.

Gérard Tunc.

Planches I a XLI; chacune doit être placée en regard de la Notice à laquelle elle se rapporte. La planche XXXIX et XL *bis* doit se trouver entre la planche XXXVIII et la planche XXXIX.

Vue de Jérusalem.

Vue de Ptolémaïs.

Vue de Rhodes.

Vue de la Loge des Chevaliers.

Ces quatre Vues doivent être rejetées à la fin du volume.

FIN DE LA TABLE.

FAUTES ESSENTIELLES A CORRIGER.

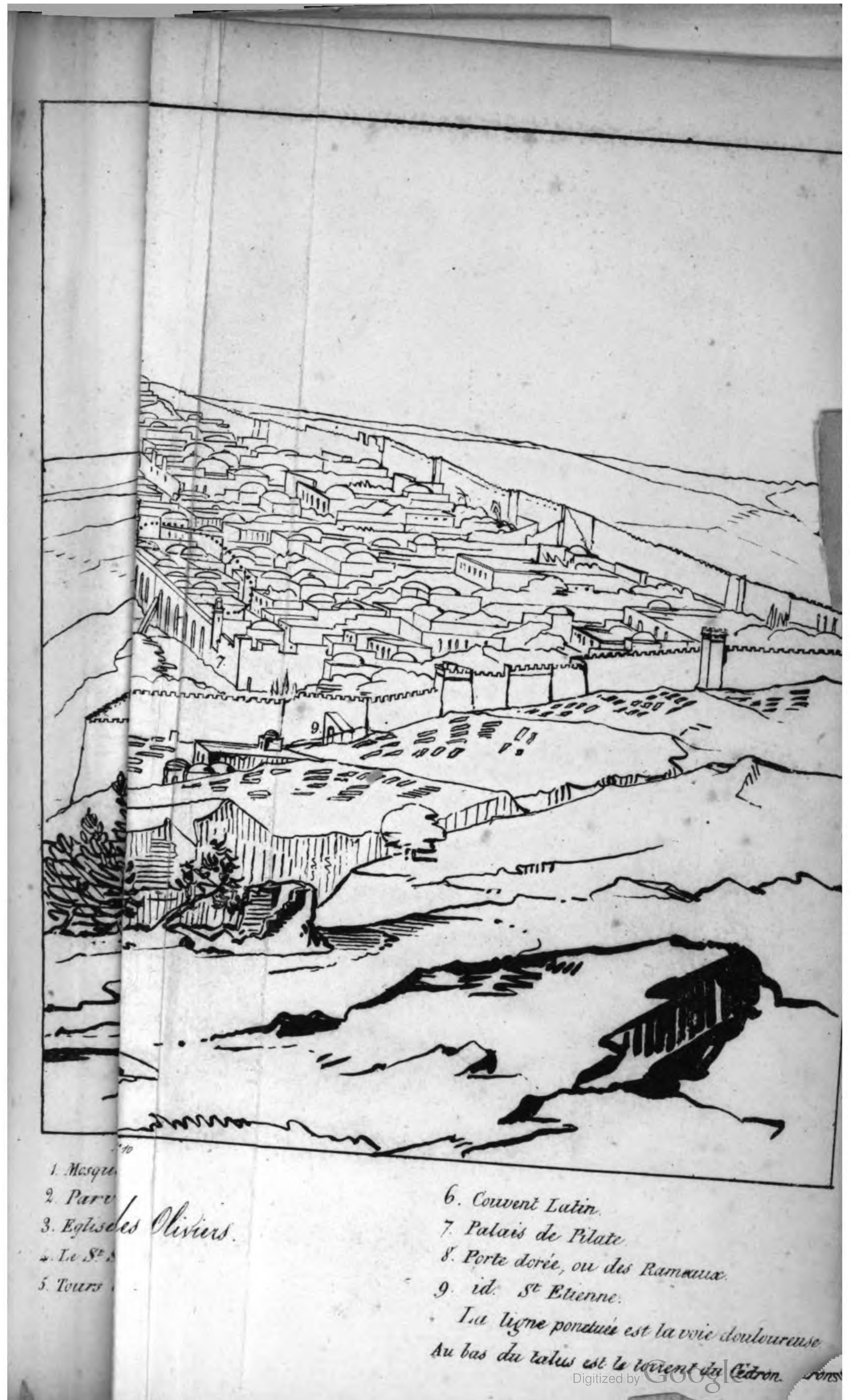
Page IX, lignes 10 et 11, au lieu de *mêlés,* lisez : *mêlées.*

Page XVI, ligne 25, au lieu de *Amoral,* lisez : *Amaral.*

Page 73, ligne 25, au lieu de *le,* lisez : *les.*

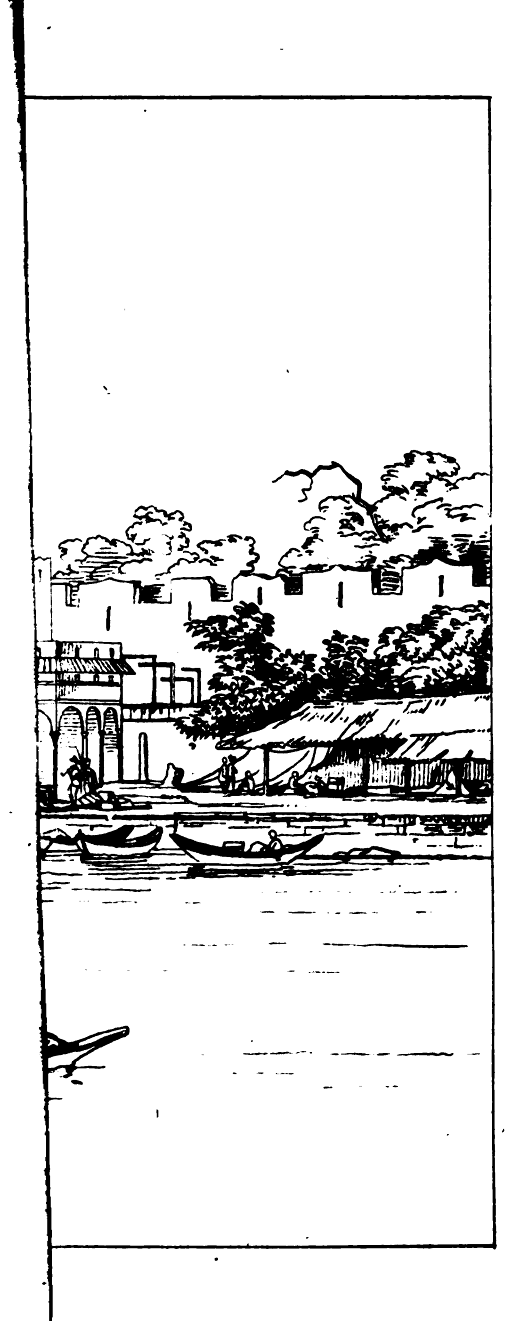
Page 242, ligne 8, au lieu de *cette vie inquiète ou agitée,* lisez : *cette vie agitée.*

NOTA. Quelques corrections plus importantes de fautes qui ont échappé au lithographe, en reproduisant les inscriptions sur les planches, se trouvent dans le texte ou dans les notes des Notices : de plus, on remarquera, parmi les pièces justificatives, deux dissertations, l'une sur *Arnold de Comps* et *Guérin,* l'autre sur la maison *de Pins.*


7.
9.
1. Mosqu
2. Parv
3. Eglis
des Oliviers.
4. Le St S
5. Tours
6. Couvent Latin.
7. Palais de Pilate.
8. Porte dorée, ou des Rameaux.
9. id. St Etienne.
La ligne ponctuée est la voie douloureuse
Au bas du talus est le torrent du Cédron.

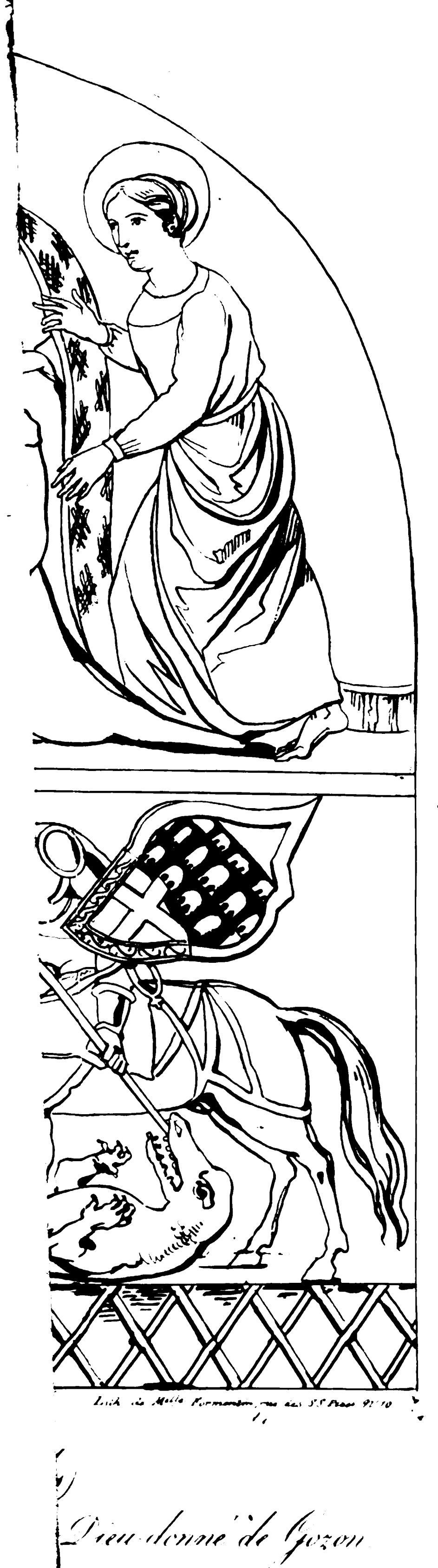


...kan d'Acre.





...n, à Rhodes.



Lith. de Melle Formentin, rue des S.S. Pères 91?10

Dieu-donné de Gozon

